LESPRIT

DIFFERENCE COUPERS

We have the seem to be a seem of the seem

DES USAGES ET DES COUTUMES

DES DIFFÉRENS PEUPLES.

TOME TROISIEME.

TANDAT

LOTES IN THE COMMENTS

West of Library And the American

San Armount of P.

RESPRIT

DES DIFFÉRENS PEUPLES.
TOME TROISIEME.

18 Hd

L'ESPRIT

DES USAGES

ET DES COUTUMES

DES DIFFÉRENS PEUPLES,

Ou Observations tirées des Voyageurs & des Historiens.

PAR M. DÉMEUNIER.

TOME TROISIEME.



A LONDRES,

Et se trouve à Paris,

Chez Pissot, Libraire, quai des Augustins, près la rue Gilles-Cœur.

M. DCC. LXXVI.

15

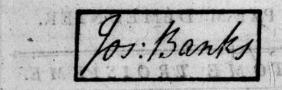
LESPRIT

DESUSSICES

ET DES COUTUMES.

Talanta snahahaja sad!-

Ou Objervale it in the Major of the des migral and





A LONDRES,

Es se groupe le Parie,

Ulez Pris s cer. Elbraire, qua des Augurlius.
près la rue Gillos-Cour.

M. DCC. BRKYP



TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES

CONTENUS dans le troisieme Volume.

LIVRE DOUZIEME.

0	
Societé ou Usages domes	tiques. Ma-
nieres de s'aborder, de pa	Ser quelque
tems ensemble, & de vivre	
térieur des familles, &c.	
어느 보면 🛊 1500 (1500) TO 1600 (1600) 보면 보는 전 1500 (1600)	
CHAP. I. Habitations,	ibid.
CHAP. II. Usages particulier	
prieté,	7
CHAP. III. Amis dans le co	mmencement
des sociétés,	
CHAP. IV. Propreté,	일다면서 하고 있는 것이 보는 그리면 하고 있습니다.
CHAP. V. Manieres de s'ab	
Saluer. Révérences. Complim	
CHAP. VI. Usages particuli	
ques peuples dans la société,	
funt tout on many in Journe	7.7

CHAP. VII. Amusemens.	Plaifirs. Muft-
que,	49
CHAP. VIII. Voyages;	manieres de
voyager,	62
LIVRE TREIZI	EME.
Lois PÉNALES,	69
CHAP. I. Différentes espèc	
mens,	ibid.
CHAP. II. Tarif des mutil	文章: 10 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1
meurtres,	94
CHAP. III. Peines bisarres	
CHAP. I V. Lois pénales cons	
indifférentes ou bonnes en e	elles - mêmes,
ou contre des chimeres,	114
CHAP. V. Lois penales cons	tre des inno-
cens,	130
CHAP. VI. Lois contraires	à la nature
& à la raison,	137
CHAP. VII. Lois pénales	contre des
actions qui ne sont pas o	rdinairement
défendu s par les législateurs	140
CHAP. VIII. Invariabilité	& dureté des
lois pénales,	144

TABL

LIVRE QUATORZIEME. Des Épreuves, 149

LIVRE QUINZIEME.

A. P. II. Manienes de Euchic. Remetes	00
DES SUPPLICES,	176
CHAP. I. Divers genres de supplices,	bid.
CHAP. II. Bourreaux,	
CHAP. III. Appareil des supplices,	
CHAP. IV. Préjugés sur l'infamie	des
I Supplices, IVHXI (1) AAV	
CHAP. V. Châtimens qui donnent quel	
fois la mort. Question, CHAP. VI. Supplices qu'on s'inflige	211
même. Constance dans les supplices,	213

LIVRE SEIZIEME.

Homic	erainul/alius	9 6116	A II O
mains,	I DE. Suici	ae. Sacrific	
CHAP. I. H	Tomicide .	P.TV.	ibid.
CHAP. II.		Fin de la	226
CHAP. III	. Sacrifices l	humains,	235

LIVRE DIX-SEPTIE	
MALADIE. Médecine. Mort, CHAP. I. Médecins. Art de la Mé	241
TISE OUTNOESER!	ibid.
CHAP. II. Manieres de guérir. Re	247
CHAP. III. Maladies incurables. lesse. Mort,	Vieil- 256
it as trajuges for trajemie dus	MAHL

LIVRE DIX-HUITIEME ET DERNIER.

0.	SEQU	r c Fu	perailles	Somula	lines
En	terremens	interest	I. Suppl	THE TANK OF THE PARTY OF THE PA	268
	P. I. Ob		unéraille	ine: C	bid.
CHA	P. II. S	épulture.	. Manier	res d'en	itet-
	D M D				No.
STREET, ST. ST. STREET, ST.	P. 11I.			e le po	rten;
	ureurs, pl			2771	322
CHA	P. IV.	Respect p	our les m	orts,	334
226	Fin de l	la Table	les Chapiti	es. q	CH

LIVRE



LIVRE DOUZIEME.

Société ou Usages domestiques. Manieres de sissaborder, de passer quelque tems ensembles et de vivre dans l'intérieur des confamilles & con alle monte common sollant des

fansavoir de cal and p faivant que le climat eff

CHAPITRE PREMIER.

betes. Sans parler enoisitidaH d'aures peuples,

N prend ici ce terme de société dans l'acception que lui donnent les grandes peuplades; on parlèra de l'intérieur des familles, & des usages domestiques, lorsque les hommes se recherchent pour dissiper leur ennui; ou traiter leurs affaires e) aied ab action as societ et partiel et leurs affaires e) aied ab action as societ et leurs affaires e) aied ab action action de la leurs affaires e) aied action de la leurs affaires en leurs affaires e

El n'y a point encore de société chez les sauvages; ils se rencontrent par hasard; ils se quittent sans cérémonie; & le soin de pourvoir à leur

Tome III.

fublistance, les désunit, au lieu de les rappro-

On tâchera de donner une idée des sociétés des différens peuples. Les autres Livres de cet Ouvrage suffiroient pour faire connoître l'homme; mais on va l'examiner encore de plus près. & pénétrer l'intérieur des bourgades. Afin de saisir l'ensemble de ce tableau, il saut se rappeller ce qu'on a dit de la parure des nations diverses, de leurs idées sur la beauté, & de la maniere dont elles se désorment le corps ou le visage.

Habita-

Les hommes vivent plus ou moins de tems sans avoir de cabanes, suivant que le climat est plus ou moins rigoureux; & même dans les pays froids, ils se résugient, comme les ours, dans les cavernes, & ils s'y couvrent de peaux de bêtes. Sans parler de beaucoup d'autres peuples, les Zélandois couchent en plein air, sous des arbrisseaux, & comme ils craignent toujours des ettaques, les hommes armés se rangent en demiscre le autour des semmes & des ensans (1). Les habitans de la nouvelle Galle méridionale sont nuds, & répandus, ainsi que des animaux; le long de la côte & au milieu des bois (2).

t (x). Voyage de Cook, l'requaentnonner el ali : 233

tins coremon's & le vois ce nour site soit.

Des peuples guerriers dédaignent par fierté, dans la fuite, les habitations; & ils difent que les vivans ne doivent pas approcher de ces tombeaux (1).

Les cabanes commencent à s'élever; & l'on reconnoît, à son ouvrage, la grossiereté de l'homme. Il n'atteint pas encore au bon sens le plus simple; & la crainte de l'ennemi ne lui infpire pas encore la prévoyance la plus naturelle. On peut à peine se tenir debout dans les huttes de la nouvelle Hollande, & elles ne font pas affez grandes pour s'y étendre de toute sa longueur. Les habitans se couchent en se repliant le corps en rond, de maniere que les talons de l'un touchent à la tête de l'autre. Souvent ils ne placent sous ces trous que la tête & la moitié du corps (2). La porte de celle des Zélandois est si étroite, qu'il faut, pour y entrer, se traîner fur ses mains & fur fes genoux (3); & chacun voit combien cette forme est dangereuse, si un ennemi les attend à la fortie. Le centre de la hutte des Hottentots est un trou qui sert de foyer : il est environné de trous plus petits: chaque personne de la famille a le fien,

⁽¹⁾ Voyez Ammien Marcelline

⁽²⁾ Voyage de Cook.

⁽³⁾ Ibid. & Kolben. (8)

& l'on ne peut s'asseoireni dormir dans celui de son voisin. de sancieni de l'on voisin de sancieni de l'on voisin de sancieni de l'on voisin de l'on voisin

D'autres se creusent une taniere, ou dressent un abri au dos d'une colline: on y allume du seu; la sumée les étousse, & leur fait perdre les yeux; mais ils n'ont pas encore assez d'imagination pour construire un édifice qui prévienne ces inconvéniens. Les sauvages de la nouvelle France (1), & plusieurs peuples du nord, sont, en effet, aveugles dans un âge peu avancé.

Le climat & les mœurs d'un peuple déterminent la forme de ses cabanes. A Otahiti, ce n'est qu'un toît soutenu par des poteaux : on voit de dehors ce qui s'y passe, & chacun peut y entrer (2); car on ne les serme jamais.

Il est aisé jusqu'à présent d'attaquer les sauvages pendant le silence de la nuit, & d'égorger toute la famille au milieu du sommeil : la crainte des hommes & des animaux oblige de prendre d'autres précautions. Les Cynéciens couchoient sur des arbres, pour éviter les bêtes sarouches (3). Les insulaires de Mindanao bâtissent leurs maifons sur des pieux si hauts, que la pique la plus

⁽¹⁾ Voyage de Champlain. Massaum Asserb (1)

⁽²⁾ Voyage de Cook. . about ab anarov. (2)

⁽³⁾ Boemus, Mores Gentium. (2)

grande ne peut pas y atteindre : ils y montent le foir, à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle (1).

Plusieurs Indiens de l'Amérique avoient aussi leurs hutres sur des arbres ; mais rien ne les garantit de la sureur des Castillans. Ceux-ci ne pouvant les tuer à coups de suil, prirent le partide couper les arbres (2).

Les mondations pour fuivent ailleurs les homemes, & les réduisent à un pareil expédient. Du mois de mai au mois de septembre, l'Orenoque déborde d'environ vingt pieds, & les habitans des rives de ce sleuve prariquent alors sur les arbres des huttes très commodes (3).

Des féroces guerriers, toujours combattans & toujours armés, tiennent la fociété fur leurs chevaux. On dit que les Huns n'en descendoient presque jamais; qu'ils faisoient leur petit commerce, qu'ils délibéroient sur les affaires les plus importantes, qu'ils mangeoient & buvoient, lans quitter les étriers; qu'ils s'appuyoient, pour dormir, sur le col de leur monture, & qu'ils passoient les nuits dans cette attitude (4).

⁽¹⁾ Voyage de Gémelli Caréri.

⁽²⁾ Coll. de Bry, t. VII des grands Voyages.

⁽³⁾ Voyage de Raleigh.

⁽⁴⁾ Ammien Marcellin,

6 LIVER DOUZIEME. SOCIETAL

Les maisons s'embellissent peu-à-peu; elles deviennent des palais; mais les nations les plus polies conservent encore les usages des premiers tems. Ainsi les Perses n'avoient ni autels ni temples, & ils alloient en plein air, faire leurs sa-crifices sur une montagne (1).

On devine quel doit être l'ameublement de toutes ces maisons, & de quelle maniere on les habites on dira seulement qu'à Ormuz, les maris & les semmes passoient jadis la nuit dans de grandes cuves remplies d'eau (2), & que les Bukkariens se couchent tout-à-sait nuds (3).

⁽¹⁾ Hift. des Turcs & des Mongols.



presque lameire et le selle care une parin dume

⁽¹⁾ Boemus, Mores Gentium.

⁽²⁾ Coll. de Bry, petits Voyages.

CHAPITRE II.

Usages particuliers sur la proprieté.

I L y a des peuplades assez pacifiques pour mettre tout en commun. Les semmes, les ensais & les troupeaux des Ictyophages d'Asie, apparetenoient indifféremment à tout le monde (1). Les Vaccaéens (2) cultivoient chacun une portion de terre : ils rapportoient dans un magasin, les fruits qu'ils recueilloient, & l'on punissoit de mort celui qui en détournoit une partie.

Les historiens de l'antiquité citent beaucoup d'autres usages pareils; mais cet état est si contraire à la nature, qu'il y a de l'exagération dans leur récit. D'ailleurs, il ne peut pas durer long tems, & les sociétés de moines ou de philosophes, établis sur ce principe, disparoissent bientôt. Les disciples de Pythagore essayerent de mettre tout en commun, & l'enthousiasme de la philosophie, ne put pas même soutenir ce régime.

Bientôt le plus puissant usurpe tout, & le

⁽¹⁾ Diod. de Sic. 1. 3. ch. 7.

⁽²⁾ Ibid. 1. 5. ch. 22. (Peuples de la Celtiberie).

LIVER DOUDIEME SOCKETE:

foible n'a rien. On a trouvé des sauvoges qu' ne pouvoient cultiver la terre, fans la permission de leur chef. I es Negres de la Côte d'Or, sont obligés d'obtenir cette permission à chaque saifon de l'année (1), & même un Abyssin, qui ensemence des champs, n'est pas fûr d'en avoil la récolte; car le roi la donne à qui il thir plaît (2). Le souverain (3) des anciens habis tans de l'Inde, possédoit comme aujourd'hui; Les Vacceéens (4) culcivoies (4) sasid sel

Les coutumes des différens peuples fur la propriété, demanderoient un ouvrage particulier ! on n'en parle ici que sous un point de vue gépéral. Les lois de succession dépendent de mille circonflances, des idées qu'on se forme du mariage, du fort des femmes & de célui des our récir. D'ailleurs, il ne peut pas dures finalna

Un Negre de la Côte d'Or n'hérite ni de son pere, ni de sa mere; les plus proches parens de l'homme & de la femme, viennent s'emparer de ce qu'ils laissent (5). Bosman, qui a fait des

⁽¹⁾ Prevot, t. V.

⁽²⁾ Le Grand, Differt. 5 ing self el joine &

⁽⁴⁾ On a cité ailleurs d'autres souverains, maîtres de

⁽⁵⁾ Defmarchais, t. I;

marque qu'Akra est le seul canton de la côte; où les ensans légitimes héritent de leur pere, & qu'allieurs un sils ne peut réclamer que son sabre & son bouclier. Le mari rend aux freres ou aux neveux de son épouse morte, tout ce qu'il en a reçu. — Il semble que les peres & les freres, abu-sant de la sorce, ont établi ces lois aux dépens des ensans. Elles encouragent cependant l'industrie, puisque les sils n'ayant pas de sortune sont obligés de pourvoir à leur sublissance; elles excitent aussi la population; car il est utile pour un sils, d'avoir beaucoup d'ensans, & pour un sils, d'avoir beaucoup de freres.

En étudiant ces lois, elles paroissent plus naturelles que celles qui transmettent à un fils l'héritage de son pere : alors le hasard de la naissance donne tout; & l'on n'est point obligé de travailler. Il est plus juste qu'un pere hérite de son ensant : c'est du moins une récompense de l'avoir élevé; /& les sreres & les neveux, ne pouvant succéder à ces biens que dans un âge avancé, ils ont déjà payé à la société leur dette de travail.

Le P. Duhalde dit que chez les Tartares, le dernier des mâles est toujours l'héritier, parce que les aînés sortent de la maison avec un trou-

to Liver Douziene. Sociére,

peau que le pere leur donne, dès qu'ils sont est état de mener la vie pastorale. & ils vont sormer une nouvelle habitation. M. de Montesquieu ajoute (1) qu'une pareille coutume s'observe dans quelques petits districts d'Angleterre.

Il n'y avoit en Egypte que les prêtres, les rois & les soldats, qui possédassent des terres. Une portion appartenoit à ceux qu'on convolquoit en tems de guerre, afin que l'intérêt les liât davantage à leur patrie. Les Laboureurs ne tenoient les champs qu'à ferme (2). — C'est la loi d'un gouvernement sacerdotal & militaire.

La politique sit beaucoup d'autres réglemens, sans trop s'embarrasser de la justice. Au Japon, les ensans de la semme donnée par l'empereur, succedent seuls: on veut que les biens donnés par le prince, ne soient pas trop partagés.

desir de soutenir son nom & sa famille, établit d'autres lois, & la portion des aînés sut beaucoup plus considérable que celle des cadets.

La propriété devint sacrée, & le culte qu'on hi rendit, enfanta des coutumes bisarres. En voici une. Les Mandingos avoient jadis le droit

⁽¹⁾ Esp. des Lois, 1. 18. ch. 20.

⁽²⁾ Diod. de Sic. I. I. fect. s.

de restiruer le prix, & de reprendre, avant le coucher du soleil, tout ce qu'ils vendoient. Il étoit dangereux de manger sur le champ les volailles & les œuss qu'on venoit d'acheter; car alors on en payoit dix sois la valeur, si on les redemandoit (1).

Le parrage actuel des propriétés blesse la raison, & l'on imagina qu'il falloit rétablir l'ordre
naturel. On s'égara, & on crut que le vol est
permis. Il est même recommandable chez les
Koriaques, pourvu qu'on ne dérobe rien à ses
parens, & qu'on ne soit pas pris sur le fait, &
chez les Tchouktchi, une sille ne peut se marier,
sans avoir donné des preuves de son talent pour
le larcin (2).

La politique autorisa ces vols, asin que chacun veillât mieux sur sa propriété. Les Mingreliens & plusieurs autres peuples, racontent avec satisfaction ceux qu'ils ont sait. C'est une preuve d'adresse & de courage (3).

On observe que les voleurs en troupe ne manquent pas de principes, & qu'ils autorisent leur brigandage par des sophismes. Ils doivent, en effet,

⁽¹⁾ Voyages de Labat. Jobson, Golden Traden.

⁽²⁾ Rel. de Krachenninicow.

⁽³⁾ Voyage de Chardin,

12 LIVER DOUZIEME. SOCIÉTÉ;

doit se justifier par des raisonnemens. Ils disent qu'il n'y a d'autre droit que la sorce. Les jeunes Lustraniens, qui n'avoient que du courage au lieu de sortune, se réunissoient sur des montagnes escarpées, & après s'êtré plaint en commun de l'injustice du sort, ils parcouroient de là toute l'Ibérie, & s'enrichissoient par leurs rapines (1).

On voit dans tous les tems & dans tous les pays, de ces hordes de brigands, & comme s'ils vouloient expier leurs crimes, ils ont fur ce qu'ils appellent l'honneur & la vertu, des sentimens plus élevés que les autres hommes. On peut lire le Voyage de M. Brydone, sur les bandits de la Sicile.

Leurs affociations prirent une forme de gouvernement, & il y a eu véritablement des républiques de voleurs. L'Europe en étoit remplie fous le gouvernement féodal : celle des montagnards d'Ecosse, qui est une des plus célebres, subsistoir il n'y a pas quarante ans.

Les chess de ces voleurs avoient des officiers; particuliers, & divers départemens.

On délibéroit dans un conseil général, sur les

(a) Voyage de Chardin.

⁽¹⁾ Diod. de Sic.

expéditions; mais les voix des chefs étoient toujours décisives.

Ils jugeoient eux-mêmes les affaires criminelles, & leurs représentant terminoient les procès civils.

Quand les chefs se disputoient entr'eux, & qu'ils ne vouloient pas s'attaquer ouvertement, ils avoient tous des brigands particuliers qui les vengeoient en secret; mais ces guerres intestines étoient rares.

gands épars. Sir Ewin Cameron, fameux capitaine de la bande, résista long-tems à Cromwell.

Le célebre Mac Gregor fit une science du vol, & donna une nouvelle forme à la république. Il imagina d'envoyer ses sujets dans les terres voisines; ils extorquoient la rente des fermiers, & leur accordoient des récépissés au nom des propriétaires.

Un fils de sir Ewin Cameron, persectionna ce système. Le ches ne marcha plus à la tête des expéditions. Il donnoit ses ordres aux petits volleurs; ceux ci obéissoient, & à leur retour, ils déposoient dans le magasin général, ce qu'ils avoient dérobé.

Les plus intriguans imaginerent qu'ils pouvoient avoir aussi des voleurs subalternes à leur folde, & ils prirent des commis ou domessiques qui alloient piller pour eux.

Ce fils de sir Ewin Cameron se croyoit un véritable souverain. Il établit des impôts qu'on levoit en sorme, & on étoit à l'abri des vexations, après les avoir payés. Il inventa la taxe black meal, qui se percevoit avec autant de régularité, que dans les autres gouvernemens.

Il prenoit de bonne soi le titre de biensaiteur du public & de conservateur de la tranquillité générale. Il avoit mis sur son armure & sur son sabre, cette inscription:

Ha tibi erum artes, pacis componere mores; Parcere subjectis, & debellare superbos.

Comment les autres brigands n'auroient-ils pas en l'esprit de leur état? Le vol leur étoit si familier, qu'ils s'acquittoient scrupuleusement de ce devoir de leur profession. Lorsqu'ils alloient dévaster les grands chemins, ils prioient le ciel, avec serveur, de les aider de son secours. » Seigneur, bouleversez le monde, disoient-ils tous les jours, pour que les Chrétiens trouvent un moyen de pourvoir à leur subsistance.

Les grands exploits de vol passoient pour de l'héroisme, & on obtenoit alors des marques de distinction.

Manquer de fidélité, étoit pour eux le plus

USAGES DOMESTIQUES.

Enorme de tous les crimes : ils le punissoient d'une peine capitale.

Ils traitoient avec hospitalité tous les étrangers, & ils respectoient celui qui se confioit à la troupe. Deux de ces voleurs mirent le Prétendant sous leur protection: ils alloient voler pour son entretien; & même ils pillerent les officiers généraux de l'armée Angloise, ann de lui sournir du linge (1).

Des rêveurs attaquerent la propriété par d'autres raisons, Suivant les Apoctatiques (2) il faut renoncer aux biens du monde; & ceux qui n'y renoncent pas sont des réprouvés.

Les Messaliens se crurent obligés de vendre leurs biens, de les donner aux pauvres, & de vivre dans la plus parfaite oissveté (3).

⁽³⁾ Voyez l'Hist. Ecclés.



all the second of a said and the second of the

⁽¹⁾ Pennant, Voyage to the Hebrides.

⁽²⁾ Branche d'Encrátites. Voyez l'Hift. Ecclés.

CHAPITRE LIL IL

Amis dans le commencement des sociétés.

CHAQUE sauvage d'une bourgade sent qu'il est foible; & s'il peut espérer du secours en cas d'une attaque générale, il en a besoin d'ailleurs pour les disputes particulières : & de là vient l'ul sage de se choisir un ami, passe se la choisir un ami, passe

L'homme isolé cherche alors un appui ? sa compagne n'est pour lui qu'un fardeau, & il se lie avec un autre homme.

Celui qui n'est pas marié a besoin d'un ami, surtout lorsqu'il est malade : les autres, embarrassés de pourvoir à leur propre subsistance, n'ont posite de commisération. Les Negres de la Côte d'Or abandonnent les malades : on dit même que les semmes & les ensans, s'ensuient loin de seurs maris & de leurs peres ; que cette désertion n'est pas regardée comme une saute : l'amitié paroît plus sacrée que les liens de la nature, & les amis prodiguent des secours que resuse la piété filiale (1).

La débauche forme ailleurs ces liaisons, ou,

⁽¹⁾ Voyage de Desmarchais. t. I.

. TUSAGES BOMESTIQUES. I

du moins, elle en est la suite, & l'on se trouve alors engagé par le besoin, par les plaisirs & par l'habitude.

Les cérémonies dont on accompagne le choix d'un ami, sont souvent singulieres; mais elles ont toujours quelque chose de touchant. Ces engagemens deviennent facrés, & ceux qui les contractent, se donnent des témoignages d'affection qu'on a peine à concevoir, depuis que le sentiment de l'amitié s'est perdu. La plupart des Indiens de l'Amérique septentrionale s'attachent à un de leurs camarades par des nœuds indisfolubles; & ils s'exposent aux plus grands dangers, pour s'aider & se secourir mutuellement. Ils comptent se rejoindre dans l'autre monde, & ne plus se quitter; & le besoin qu'ils ont l'un de l'autre, leur semble éternel. Ils s'invoquent même comme des génies tutélaires lorsqu'ils sont en différens lieux (1); & cette passion, qui devient charnelle, prend chez les jeunes gens le caractere de l'héroisme.

Si deux Jakutes amis, sont obligés de se séparer, les adieux se sont au milieu d'un bois. Celui qui reste, monte sur un arbre, dont il abbat les branches. C'est la plus grande marque

⁽¹⁾ Mœurs des Sauvages Américains.
Tome III.

18 LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ;

d'amitié qu'il puisse donner à l'autre, & il se glorifie de cette belle action (1).

Un Scythe cherchoit un compatriote courageux pour son ami, & dès qu'il le trouvoit, il lui saisoit sa cour, comme à une sille qu'on veut épouser. Le même homme avoit souvent à choisir entre plusieurs prétendans; & celui qui montroit de l'intrépidité ou de la grandeur d'âme, se voyoit entouré d'adorateurs. Voici quel étoit le sceau de ces unions. Les deux amis se piquoient les doigts; ils laissoient couler leur sang en même tems & dans la même coupe; après y avoir trempé la pointe de leurs cimeterres, ils buvoient ce qui restoit, & ils juroient de vivre ensemble, & de mourir l'un pour l'autre. On mettoit au rang des semmes publiques, les hommes qui avoient plus de deux amis (2).

Les insulaires de Mindanao imaginent qu'on se choisit ainsi des amis dans toutes les contrées; & dès qu'il arrive des étrangers sur la côte, ils vont leur demander s'ils ont besoin d'un camarade. Ce camarade les nourrit, les couche chez lui, se bat pour eux; & s'il n'en

⁽r) Voyage de Gmelin. 2000 and col milda

⁽²⁾ Hist. anc. des peuples de l'Europe, t. V. Lucien ;

recevois rien, on croiroit qu'il les aime tendrement (1).

Ces usages ne peuvent guères subsister, lorsque les sociétés ont pris de l'accroissement, mais on veut en conserver des vestiges. Blas Valera dit que la loi de fraternité obligeoit les Péruviens à s'aider mutuellement, à labourer, à semer, à récolter, à bâtir leurs maisons, &c. (2) — Il est probable qu'on la sit; lorsque les habitans du Pérou commençoient à se rassembler.

En étudiant l'histoire des nations, on voit que l'amitié s'affoiblit, à mesure que les peuples deviennent plus polis. On retrouve, en effer, dans les mœurs de nos bons ayeux, une naïveté intéressante. Les amis couchoient alors ensemble. On voit que Richard cœur de lion & Philippe-Auguste couchoient dans le même lit (3). Au siècle dernier, c'étoit encore la coutume de coucher avec son ami; & même la pureté du lit nuprial ne s'essarouchoit point de l'approche d'un étranger. Louis XIII alloit souvent coucher avec le connétable; & quoiqu'amoureux de la semme de son ami, il s'endormoit tran-

⁽¹⁾ Voyage de Gemelli Carreri.

⁽²⁾ Sketches of the history of Man.

quillement sur le même chevet, sans idées & sans desirs (1).

Présens. L'usage des présens si répandus dans les premiers tems, à la même origine, & voilà pourquoi dans bien des contrées, il est honteux de les resuser: les mœurs & les idées changent par la suite; la sierté & l'orgueil dédaignent ces présens, & alors on rougit de les recevoir.

Chez les Odryses, peuple de Thrace, on n'osoit pas les resuser: les Grecs avoient les mêmes idées au tems de la guerre de Troye: Ulysse demandoit sans saçon les présens d'hospitalité, & il se vantoit même de les demander (2).

Les présens passoient pour des marques d'attachement & d'amirié: les chess voulurent en recevoir de leurs sujets, & sans les exiger, ils acceptoient tous ceux qu'on leur offroit. Ainsi, l'on n'aborde les capitaines de plusieurs sauvages, qu'un présent à la main. Les Germains en particulier & en corps, faisoient à leurs princes des dons qu'ils étoient obligés par honneur de ne pas renvoyer (3).

Bientôt ils les exigerent, & ce ne furent plus

⁽¹⁾ Essais historiques sur Paris.

⁽²⁾ Hist. anc. des peuples de l'Europe, t. 12

⁽³⁾ Tacit. de Morib. Germ.

que des impôts; car les peuples, accablés d'ail-, leurs, ne pensoient pas à en faire de bon gré. On continua de les appeller des présens, parce que les noms en imposent aux hommes, & même les princes stipulerent dans les traités de paix, qu'on leur donneroit de ces présens.

La plupart des Negres ne peuvent aller à la cour de leurs chefs, qu'avec des présens; & il y a des cantons où chaque sujet est contraint d'apporter au pied du trône, un don, qu'on laisse à son choix.

Les princes fastueux de l'Orient, malgré leur fierté & leur richesse, les extorquent sans honre. Gama pria deux officiers de la cour, d'examiner celui qu'il destinoit au Samorin de Calicut. Les officiers sourirent en voyant quatre pieces d'écarlate, six chapeaux, quatre branches de corail, du cuivre, une caisse de sucre, deux barils d'huile & deux de miel; ils lui dirent: » Ce présent n'est pas digne du Samorin; un pauvre marchand en fait de plus riche, & le prince n'en reçoit point qui ne soit d'or, ou de quelque matiere précieuse (1). «

Les petits seigneurs imiterent bientôt les souverains : les anciennes charges imposoient l'obli-

⁽¹⁾ Prevot, t. 1.

32 LIVRE DOUZIEME. SOCIETÉ;

gation de faire des présens & des étrennes à son seigneur (1). Il y avoit des hammes qui examination avec soin, si ces présens étoient bien conditionnés, ou, comme dit la loi romaine, s'ils étoient dignes d'être approuvés (2).

CHAPITRE TV.

Proprete. de Boique un vonce

On lave son corps, pour qu'il ne cause point de dégoût aux autres ni à soi-même; mais les sauvages, dont l'odorat n'est pas assez persectionné, ne sentent rien, & ils recherchent plutôt des parures grossières, que la propreté, parce qu'elle tient à une délicatesse d'organes, qu'ils ne connoissent pas encore. Ils sont à cet égard comme les animaux: excepté les castors & les chats, qui ont l'odorat très sin, tes autres se roulent dans toutes les ordures, sans s'en appercevoir.

La saleté est alors l'état naturel de l'homme: il est couvert de poussière, de pluie & de peaux

⁽¹⁾ Cod. Theod. lib. 6. Tit. 35. liv. 3.

⁽²⁾ Ann. 803. cap. 3.

qui ne sont pas tannées; il se couche sur l'herbe & sur la terre; il porte à sa bouche des corps huileux, & il ne sait pas qu'il y a des moyens d'enlever les ordures. Cet état dure quelquesois très-long-tems, surtout si la nation trouve avec peine sa subsistance. Ceci dépend plus particulierement de la finesse des organes, puisque deux peuplades, dans la même position, ne sont pas également sales.

La propreté ne suit pas toujours le degré de civilisation; car les Kamtchadales & les Tartares ne lavent jamais ni leurs plats, ni leurs pots, ni leurs mains, ni leur visage (1).

La superstition consacre la saleté, parce qu'elle savorise la paresse & l'habitude. Les Tartares maltraitent ceux qui lavent leurs habits; Dieu, disent-ils, est irrité contr'eux, & il sait gronder son tonnerre, lorsqu'il voir des habits qu'on a suspendu pour les secher (12).

Cette habitude devient si invétérée que les chess des empires ne peuvent pas la détruire; & ils recourent en esset à des moyens singuliers. Cortez trouva, dans le palais de Mexico, des sacs bien liés. Ojeda les ouvrit : ils étoient pleins

(t) Hel. de M. Course, we will be left (t)

⁽¹⁾ Voyage de Rubruquis, & Rel. de Plan Carpin.

⁽²⁾ Ibid.

24 LIVER DOUZIEME. SOCIÉTE.

de poux. Pour délivrer son peuple de la verz mine, qui le dévotoit, l'empereur avoit limaginé d'imposer un tribut d'une certaine quantité de poux (1), & Garcilasso dit que les Péruviens étoient aussi contraints d'en livrer annuellement un cornet aux Incas, son findu a soieque

Lorsque les peuples commencent à aimer la propreté, ils employent des expédiens qui sem blent au premier coup d'œil, les éloignes de leur buts Laurine dégraisse un corps mieux que l'eau Telle en ôte mieux la droute & les ordures, & les premieres peuplades s'en servent communément pour se layer. Sans rappeller ce qu'on a dit tant de sois des Hottentots, la plupare des sauvages habitans des îles, se lavent ainsi les grands jours de sête.

Il paroît même que cette odeur leur est agréable : les hommes, chez les Samoiedes Soegtsies, se lavent avec l'eau de leurs semmes, & celles-ci avec l'eau de leurs maris. Après s'être lavé dans l'urine, les Groënlandoises croient exhaler une odeur suave : c'est leur eau de senteur, & quand une sille s'est ainsi parsumée, on dit : Elle sent la demoiselle (2).

⁽¹⁾ Herrera Decad. 2. 1. 8. ch. 5. The gray (1)

⁽²⁾ Rel. de M. Crantz.

Usages nomes Troves, 23

Les Celtiberiens se lavoient toutes les parties du corps d'urine, sans exception, & ils s'en frottoient même les dents (1).

On prend peu à peu de l'aversion pour la saleté: les usages absurdes ou cruels s'introduisent, & la superstition crée d'ailleurs, mille préjugés sur les besoins naturels.

Après qu'on a satisfait ces besoins, c'est une abomination à Geylan de ne pas laver ses mains (2).

Les vents & les rots passent chez les Negres de la Côte d'Or, pour une très grande indécence, & ils meurent plutôt que de la commettre volontairement (3).

Les insulaires des Marianes crachent rarement, & jamais sans beaucoup de précautions; mais ils ne crachent en aucun tems devant la maison d'un autre, ni le matin (4).

Il est honteux à un Maroquin d'uriner debout, & celui qui le fait, est privé du droit de témoigner en justice (5).

many fort fales; its les cachent folgneulement avec un-moncholr; comme on cache ailleurs

⁽¹⁾ Diod. de Sic. L. 5. ch. 22.

⁽²⁾ Voyage de Knox.

⁽³⁾ Prevôt, t. 4.

⁽⁴⁾ Hift. des Isles Marianes

⁽⁵⁾ Saint-Olon, Braithwait, anna Stage (4)

26 LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ,

Le Tarrare qui pissoit jadis dans sa maison; étoit impiroyablement mis à mort; & il salloit que les malades qui ne pouvoient pas en sortir; employassent bien des purifications (1).

On dit qu'en Egypte les hommes urinoient accroupis, & les femmes debout. Les sauvages de la baye d'Hudson & les Amboiniens ajoutent même que l'usage contraire ne convient qu'à des chiens. — Il est aisé de concevoir que les hommes s'accroupissent pour cacher une chose sale; mais pourquoi les Egyptiennes se tenoient-elles debout? S'il saut assigner à cette habitude une cause raisonnable, on observera que le canal de l'urêtre est beaucoup moins long dans la semme, que dans l'homme; qu'il s'épanche aisément & sans essort; que les hommes, d'ailleurs, sont souvent obligés de comprimer la vessie, & l'accroupissement est alors une position savorable.

Les Azanaghis, Negres de la Côte d'Arguim, regardent le nez & la bouche comme des canaux fort sales; ils les cachent soigneusement avec un mouchoir, comme on cache ailleurs d'autres parties du corps (2).

⁽¹⁾ Boëmus, Mores Gentium.

⁽²⁾ Voyage de Cadamosto.

Usages Domestroues 27

Quelques Maures du désert ne mangent que de la main droite; & ils ne lavent jamais que la gauche, qu'ils réservent pour d'autres exercices (I).

C'est une indécence au Malabar, de toucher en buvant le vase avec ses levres : les Portugais admis à l'audience du Samorin , furent obligés de se conformer à cet usage : les uns tousserent beaucoup, les autres répandirent sur leurs habits, une parcie de la liqueur; ce qui amusa toute la cour (2), santo a brata ou a so has

Les préjugés viennent aussi confacrer la propreté, & alors, il n'y a plus rien de vil, de tout ce qui peut y concourir. La loi oblige les Mahon métans à prier cinq fois par jour, & à se layer auparavant les mains, les bras, les oreilles, les narines, &c. le derriere & les parties naturelles (3).

Les nobles des Maldives se sont un honneur, de raser les rois & les seigneurs principaux de la cour; & la plupart des infulaires vont le rafer à la porte des mosquées (4).

⁽¹⁾ Voyage de Brue. and notap sandling al ab

⁽²⁾ Prevôt, t. 1. Voyez au premier livre l'origine de cet ulage. t usage.
(2) Boemus, Mores Gentium.

⁽⁴⁾ Voyage de Pyrard. que les nations s'éloigneut plus

de la min droite : le ne laveur entres que

Manieres de s'aborder, de se saluer. Révérences. Complimens.

Dès qu'on s'aborde d'une maniere amicale, & qu'on montre de l'empressement & de la joie, il importe peu qu'on remue telle partie du corps, ou qu'on fasse de cérémonie. Il doit y avoir en ceci un grand nombre d'usages dissérens. Chaque peuple dit qu'il suit les plus raisonnables, mais ils sont presque tous également simples, & il ne saut pas les traiter de ridicules.

Gette multitude infinie de coutumes peut se rapporter aux révérences ou salurations, & à l'attouchement de quelque partie du corps. Il paroît que c'est un mouvement naturel de se baisser & de se prosterner, lorsqu'on éprouve un sentiment de respect; car les peuples épouvantés se jettent tous à terre ou à genoux, pour adorer les êtres invisibles. L'attouchement affectueux de la personne qu'on salue, est une expression de la tendresse.

Les simagrées & les farces ne tardent pas à s'introduire; & on en fait davantage, à mesure que les nations s'éloignent plus de la simplicité.

Usages Domestiques. 1 bg

La superstition, les mœurs d'un peuple, sa position, influent aussi sur les manieres de se sa luer; & l'on verra aisément tous ces rapports.

Ces manieres de saluer ont quelquesois des caracteres dissérens, & il est assez intéressant d'en examiner les nuances. Plusieurs annoncent un rassinement de délicatesse, & d'autres sont remarquables par la naïveté ou par une sensibilité exquise. En général, cependant, elles sont souvent les mêmes dans l'ensance des nations & dans les sociétés plus policées. Le respect, l'humilité, le néant & la crainte, s'expriment àpeu-près de la même saçon, car c'est une suite de l'organisation du corps.

Bientôt ces démonstrations ne sont plus qu'une vaine politesse qui ne signifie rien: on dira ce qu'elles surent d'abord, sans s'embarrasser de ce qu'elles sont devenues.

Les premieres peuplades ne s'abordent pas d'une maniere particuliere; elles ne connoissent ni les révérences, ni les salutations, ou elles les méprisent & les dédaignent. Les Groënlandois rient en voyant un Européen qui se tient debout, & la tête découverte, & qui courbe son corps, devant celui qu'il appelle son supérieur (1).

⁽¹⁾ Rel. de Crantz 2 35 ... ob . fini a ill d (1)

BO LIVES DOUZIEME SOCIÉTÉ,

On va rapporter ce qu'il y a de plus piquant chez les différens peuples, mais on sera contraint d'en élaguer une grande partie.

Les insulaires de Lamurec près les Philippines (1), & les habitans des Palaos (2), prennent la main ou le pied (3) de celui qu'ils saluent, & s'en frottent doucement le visage.

Les insulaires de Socotota se saluent en se baisant l'épaule, & ceux de Horne se couchent alors le ventre contre terre (4). Les habitans des Marianes passent la main sur l'estomac de celui qu'ils veulent honorer (5); & les Ethiopiens se prennent la main droite, qu'ils portent à leur bouche (6).

Les Lapons appliquent fortement leur nez contre celui de la personne qu'ils veulent saluer; & les Ayenis lui soufflent dans l'oreille, en frottant doucement son estomac avec la main (7). Dampierre dit que les insulaires de la nouvelle Guinée se contentent de mettre sur leurs têtes

⁽¹⁾ Le Gobien, Lettres édif.

⁽²⁾ Rel. du P. le Clain.

⁽³⁾ Suivant qu'ils sont debout ou assis.

⁽⁴⁾ Voyages de Le Maire & de Schouten.

⁽⁵⁾ Hist. des isles Marianes.

⁽⁶⁾ Lettres édif. Rec. 4.

⁽⁷⁾ Essais hist. de M. de Saint-Foix

D'autres salutations sont incommodes & pénibles pour celui qui n'y est pas accoutumé; car elles exigent une souplesse dans les articulations & les membres, que l'exercice seul peut donner. Les insulaires d'une isle du détroit de la Sonde, faluerent Houtman de cette maniere. » Ils lui prirent le pied gauche qu'ils passerent doucement par-dessus la jambé droite jusqu'au genou de notre voyageur, & de là sur son visage, depuis le bas jusqu'au sommet de la tête (2). Les habitans des Philippines plient le corps affez bas, en se mettant une main ou toutes les deux sur les joues, & levant en même tems un pied en l'air avec le genou plié (3). Les peuples d'Arrakan joignent alors les mains au-dessus de la tête, en se courbant.

Un Ethiopien ôte l'écharpe de celui qu'il fa-

no other

^(1) Second Voyage de Cook.

⁽²⁾ Voyage d'Houtman. Il y a de l'obscurité dans ce qu'on dit ici, mais il paroît que c'est véritablement le pied du même homme qui va jusqu'à son visage.

⁽³⁾ Voyage de Gémelli Carréry.

82 Livre Douzieme. Societe;

de sorte qu'il le laisse à moirié nud (1).

Cet usage de se déshabiller sen certe occasion, prend d'autres formes. Souvent on se met nud devant les personnes qu'on veut saluer, & cela se conçoit très-bien: on les aborde avec humilité pour montrer qu'on est indigne de paroître en leur présence. Il n'est pas alors question de pudeur. M. Banks reçut la visite d'un chef Otahitien & de deux Orabitiennes, d'un range diftingué. Voici quelles ment les cérémonies de l'entrevue. Après quelques préliminaires ; un homme apporta neuf pieces d'étoffe qu'il étendit à terre. Il en posa d'abord trois l'une sur l'autre. L'une de ces femmes releva ses vetemens jusqu'à la ceinture, monta sur les tapis, & en sit trois fois le tour, à pas lents, avec beaucoup de sangfroid, & un air d'innocence & de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer. Laissant retomber ensuite ses vêtemens, elle alla se mettre à sa place. On étendit trois autres pieces, sur lesquelles elle remonta, & fit la même cérémonie. On étendit les trois dernieres, & elle en fit encore le tour pour la troisieme fois, & de la même maniere (2).

Lorlqu'un

⁽¹⁾ Lettres édif. Rec. 40 inp somo

⁽²⁾ Voyage de Cook, and illamid ab angov (8)

Usaces Domes Troves. 33

Lorsqu'un Otahitien choisit un de ses compatriotes, ou un étranger pour ami, il le revêt de tous ses habits, & il se met nud (1).

Peu-à-peu on ne se déshabille plus en entier, mais on quitte toujours une partie de ses vêtemens. Les insulaires des Philippines ôtent de dessus leur tête le manputon qui la couvre: ailleurs on ôte son chapeau: les Japonois déchaussent une de leurs pantousles; & les peuples d'Arrakan ôtent leurs sandales & leurs bas dans les antichambres. Plusieurs chess exigerent ces marques de respect, d'une maniere plus humiliante, comme on l'a dit au Livre cinquieme.

Dans la suite, il paroît servile de se découvrir. Les grands d'Espagne réclament encore le droit de paroître couverts dévant le roi, pour montrer qu'ils ne lui sont pas aussi soumis que le reste de la nation, & l'on pourroit observer que les Anglois se découvrent moins que les autres nations de l'Europe.

Enfin, il n'y a pas jusqu'aux peuples qui se tournent le dos en se saluant, comme le dir Montagne, qu'on ne puisse justifier.

Quand on parle des usages des Negres, il faut

⁽t) 1bid.

34 LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ, fe souvenir qu'ils aiment les farces grossières, & qu'ils sont un badinage de toutes leurs cérémonies.

La plupart prennent le pouce & les doigts qu'ils font craquer (1). Ceux de Sierra-Leona & du Cap Mesurado ne tirent que le pouce & le premier doigt, en criant akki ô! akki ô!(2)

Les Mandingos secouent la main entiere; mais s'ils saluent une semme, ils portent sa main à seur nez, & ils en flairent le revers deux sois (3).

Un envoyé du roi de Dahomay, accompagné de cinq cens soldats, aborda Snelgrave de cette maniere: tous les Negres armés d'épées nues, de targettes, &c. firent des grimaces & des contorsions ridicules; le capitaine & d'autres officiers s'approcherent des Anglois l'épée à la main, & la secouerent sur leur tête; ils en appuyerent la pointe sur leur estomac, avec des sauts & des mouvemens frénétiques (4), & prenant ensuite un air grave, l'envoyé leur tendit la main & but à leur santé.

Les Negres du Cap Lopès frappent deux ou

⁽¹⁾ Voyage d'Atkins.

⁽²⁾ Voyage de Philipps.

⁽³⁾ Voyage de Labat.

⁽⁴⁾ Voyage de Snelgradve

Usages Domestiques 35

trois fois leurs mains l'une contre l'autre, lorsqu'ils se rencontrent. S'ils veulent saluer les vieillards ou un de leurs supérieurs, ils mettent un genou à terre, & levent les mains à la hauteur de l'épaule; ils les frappent trois sois l'une contre l'autre, & pressent trois sois la droite de la personne qu'ils respectent. S'ils témoignent à quelqu'un une grande affection, ils élevent la main aussi haut que leurs bras peuvent le permettre (1).

Les Négresses de Sierra-Leona courbent le coude & élevent les mains fort près de leur bouche; elles se serrent très-doucement, & se retirent ensuite en faisant une légere inclination (2).

Les femmes de la Côte d'Or portent à leurs cheveux de petits peignes à deux dents; elles les ôtent de la main gauche pour saluer ceux qui les visitent (3). D'autres sois des esclaves apportent de l'eau, de l'huile de palmier & un parsum gras, & elles en frottent leurs hôtes (4).

Si deux Negres d'Ardra veulent se donner de grandes marques de considération & d'amitié,

⁽¹⁾ Voyage d'Atkins.

⁽²⁾ Ibid.

⁽³⁾ Voyage d'Artus,

⁽⁴⁾ Bolman.

36 LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ; ils boivent tous deux à la fois dans le même verre (1).

On a dit ailleurs de quelle maniere on aborde les rois Negres; il faut exposer plus en détail comment on les salue. Les courtisans mettent d'abord un genou à terre, baissent leurs mains, & après avoir touché la jambe du prince, ils se retirent quelques pas en arriere (2).

On se met à genoux & on pose le coude contre terre pour saluer le roi de Quojas (3); & en sortant de l'audience de celui de Commendo, on leve les bras, & on joint les mains sur la tête (4).

Les grands de Loango secouent les bras, & font deux ou trois sauts en avant & en arriere; & ceux qui sont dans les bonnes graces du prince, posent les mains sur ses genoux & la tête sur son sein (5).

Si deux rois Negres se visitent mutuellement, ils s'embrassent en faisant craquer trois sois le doigt du milieu.

Les peuples barbares donnent fouvent à leurs

⁽¹⁾ Voyage d'Elbée.

⁽²⁾ Jobson Golden trade.

⁽³⁾ Dapper.

⁽⁴⁾ Bar bot.

⁽⁵⁾ Relat, de Battell.

falutations, l'empreinte de leur caractère. Lorsque les habitans de Carmene vouloient bien accueillir un ami, ils s'ouvroient une veine du front, & lui présentoient à boire le sang qui en sortoit (1).

Les Francs s'arrachoient un cheveu, & le préfentoient à la personne qu'ils venoient saluer. L'homme qui tomboit dans l'esclavage, coupoit ses cheveux & les offroit à son maître (2).

Enfin, le badinage se mêle quelquesois aux salutations des peuples polis, & l'on voit dans Plaute, qu'on saluoit jadis en se tirant l'orreille (3). En général, cependant, parmi les grandes nations, on courbe le corps, on se serre la main, & l'on s'embrasse. Les Perses autresois se donnoient un baiser sur la bouche, s'ils étoient égaux en dignité, & sur la joue, si l'un d'eux étoit insérieur à l'autre. Ils se prosternoient à terre en abordant un homme d'un rang très-distingué. Ils saisoient plus de cas de ceux qui vivoient le plus près d'eux, comme si la valeur des hommes étoit en raison inverse de leur distance (4).

⁽¹⁾ Athenee, Deipnofo. L. a. ch. 4.

⁽²⁾ Agathias & Grég. de Tours.

⁽³⁾ Plaute, in Poën.

⁽⁴⁾ Hérodote, L. L.

38 LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ,

On n'exposera pas les rassinemens particuliers qu'on trouve en dissérens pays : ainsi dans le royaume d'Arrakan la politesse veut qu'on ne passe jamais sous un pont de vaisseau, ou dans une chambre basse, lorsqu'il se trouve quelqu'un au-dessus (1).

Ce seroit ici le lieu d'examiner comment la politesse suit les révolutions des empires; comment elle est basse & rampante dans les pays d'esclavage, & libre & dégagée chez les peuples libres; comment l'époque de la politesse des Romains fur celle de l'établissement du pouvoir arbitraire (2). Les complimens en usage chez les différens peuples, qui ne sont souvent que ridicules & qui n'ont rien d'intéressant, ne méritent pas davantage de nous arrêter; car la prétention & l'esprit servile, l'affectation, la grossiereté, la bêtife & le mauvais goût, y percent de tous côtés, & on ne peut pas y penser sérieusement. On ne parlera que des Chinois, qui ont le plus abulé des révérences & qui calculent les avantages politiques de ces puérilités, as as most asmond abb

Les hommes remuent d'une maniere affectueuse les deux mains collés sur la poitrine, &

^() Voyez l'Esprit des Lois, L. 19, ch. 27. ()

baissent un peu la tête, en disant Tsin, ssin. Si on aborde une personne qu'on respecte, on éleve d'abord les deux mains jointes, & on les baisse ensuite jusqu'à terre, en se courbant. Si deux personnes se rejoignent après une longue séparation, elles tombent toutes deux à genoux, & baissent la tête jusqu'à terre; & elles répetent deux ou trois sois la même cérémonie.

Si l'on demande aux Chinois comment ils se portent: ils répondent, fort bien, graces à votre abondante félicité. S'ils veulent dire à un homme qu'il se porte bien, ils se servent de ces expressions: la prospérité est peinte sur votre visage; ou votre air annonce le bonheur.

S'ils s'apperçoivent qu'on s'empresse de leur plaire, la réponse est: vous êtes prodigues de votre cœur. Si on leur a rendu quelque service, ils disent: mes remercimens doivent être immortels. S'ils craignent d'avoir interrompu une personne occupée, ils disent: j'ai commis une grande faute en prenant trop de liberté. Si on les prévient par quelque politesse, ils s'écrient: je n'ose, je n'ose, je n'ose, en sous-entendant souffrir que vous preniez tant de peine en ma faveur. Si on leur donne quelque louange, ils répondent: comment oserai-je me persuader ce que vous dites de moi. Si on a dîné chez œux, ils disent en vous quittant: Nous

40 LIVER DOUZIEME. SOCIÉTÉ;

n'avons pas traité N. avec assez de distinction. Its n'employent jamais dans leurs discours la premiere ni la seconde personne. Au lieu de dire : Je suis s'rt sensible au service que vous m'avez rendu; ils disent: Le service que le seigneur ou le docteur a rendu au moindre de ses serviteurs, ou de ses éco-luers, l'a touché très sensiblement; & il est impossible de traduire dans les diverses langues de l'Europe, les dissérens titres qu'ils se donnent mutuel-lement.

Il faut observer que toutes ces réponses sont prescrites par le rituel chinois; qu'il détermine le nombre des révérences, les expressions qu'on doit employer, les génussexions, & les tours à droite & à gauche qu'on doit faire; les salutations du maître devant la chaise où l'on va s'asseoir, car il la salue prosondément, & en ôte la poussière avec un pan de sa robe; & ensin jusqu'aux gestes muets, par lesquels on vous presse d'entrer dans une maison,

Les paysans & les gens du peuple ne manquent pas à toutes ces regles de civilité. Les étrangers eux-mêmes sont obligés d'apprendre d'abord les cérémonies de l'empire, & les ambassadeurs passent quarante jours à les étudier avant de paroître à la cour.

Le tribunal des cérémonies les fait observes

Usages Domestiques: 40

ponctuellement, & il en fort tous les jours des arrêts singuliers. Les Chinois s'y soumettent avec la plus grande exactitude: ils croyent que cette attention à remplir les devoirs de la civilité, dépouille l'ame de sa dureté naturelle, donne de la douceur au caractère, & maintient l'ordre & la subordination dans l'état (1).

Les marques d'honneur sont souvent arbitraires & dépendent de la convention; elles peuvene donc être différentes, car tout dépend de la
maniere d'envisager les objets. Parmi nous, on
est plus à l'aise assis que debout; il semble qu'alors on soit en repos, & qu'on ne s'occupe pas
beaucoup de ce qui nous entoure: quand on est
debout devant quelqu'un, on est prêt à marcher
au premier ordre; on se tient par respect dans
une situation satignante, & il est de la politesse
de se lever.

Ailleurs les princes veulent qu'on leur parle assis, & c'est une saveur de se tenir debout en leur présence. Cer usage appartient sur tout aux pays despotiques: un despote sousse avec peine le port assuré de ses sujets; il aime à courber

⁽¹⁾ Relat. de Magalhaens, & Chine du P. Duhalde. Autrefois les femmes de la Chine faisoient aussi des complimens, mais on ne leur permet plus aujourd'hui que des révérences muettes.

12 LIVEB DOUZIEME. SOCIÉTÉ,

leur corps & leur caractère; sa présence doit repousser vers la terre ceux qui le voyent; il ne
veut ni empressement ni attention, mais de la terreur. Ces usages commencent à la cour & se répandent ensuite dans la société.

Il faut remarquer, que dans quelques pays où c'est une impolitesse de se tenir debout, les hommes ne s'asséyent pas ordinairement; & alors on ne se met plus à son aise en s'asséyant. Cette dernière position est un état de contrainte le de douleur; & les Romains ne mangeoient assis que dans les deuils & les grandes calamités. Ce qu'on va rapporter n'a donc rien de surprenant.

Les courtisans sont assis devant l'empereur du Monomotapa; les Arabes, les Portugais & quelques savoris jouissent seuls du privilége de parostre debout (1).

A la cour de Ternate, c'est la plus grande de toutes les distinctions de pouvoir se lever (2); & à Siam, il est plus honorable d'être debout qu'assis (3).

L'usage de paroître couvert de haillons devant les princes & devant ses supérieurs, a la même origine.

⁽¹⁾ Marmol, 1. 3.

⁽²⁾ Traite de l'Opinion, t. 6. of on so align , anomig

⁽³⁾ Relat. de la Loubere.

Les conventions & le hasard semblent avoir déterminé si la droite ou la gauche sont des places d'honneur, & il n'est pas étonnant que ce préjugé varie chez les dissérens peuples. Voici une conjecture. Il est naturel que la droite soit une place d'honneur pour ceux qui se servent habituellement de la main droite, & que ce soit, au contraire la gauche, dans les pays où s'on se sert habituellement de la gauche; & chez des Ambidextres toutes ces places devroient être indissérentes. On prend auprès de la personne qu'on respecte la position où s'on peut plus aisément la secourir, obéir à ses ordres, & employer la main à lui offrir ce qu'elle désire.

La droite est communément la place d'honneur, parce que la plupart des peuples se servent habituellement de la main droite, & un gaucher ne pouvant plus suivre sa commodité particuliere, est obligé d'imiter l'exemple des autres.

Lors même qu'il s'établiroit des coutumes universelles qui démentiroient ce principe, une explication n'a pas besoin de rendre raison de tous les détails. Ainsi la gauche est réputée la place d'honneur dans presque toutes les parties de l'Orient, & sur tout parmi les peuples de la Tartarie qui suivent la religion de Maho44 LIVRE DOUZIEME. SOCIETE!

met (1). — On voudroit savoir si les Orient taux ne sont pas plus souvent gauchers que nous, & si leur parure, leurs vêtemens, leurs exercices, &c. &c. ne demandent pas l'usage de la main gauche plutôt que de la droite.

CHAPITRE VI.

Usages particuliers de quelques peuples dans la société.

Le but de ce chapitre est de peindre par des traits les usages domestiques des différens pays; & c'est la seule maniere de faire connoître ce qui s'y passe, lorsqu'on ne les a pas vus soimmême.

Comme c'est auprès des chess & des princes qu'il saut sur tout étudier ces usages, on renvoie au Livre cinquieme, où l'on en parle sort au long; & l'ouvrage entier étant destiné à faire connoître l'homme par les mœurs & les coutumes des diverses nations, ce Livre des usages domestiques est intimément lié avec tous les autres. Il restera peu d'explications à donner içi.

⁽¹⁾ Hist, des Turcs & des Mongols, &c.

Les peuples d'Asie, au lieu de s'asseoir comme nous, se couchent sur des tapis & des carreaux, & cette maniere est plus naturelle; mais elle n'est pas si commode pour se lever. Les Japonois, & plusieurs autres, se revêtent de leurs habits de cérémonie dans la maison, & ils les quittent en sortant (1).

On suspend dans le palais de quelques rois de Guinée, en sorme de portraits ou d'ornemens, les têtes des bœuss que le roi a fait tuer pour les festins royaux, & on orne ces têtes de sétiches (2).

Lorsqu'un seigneur Madagascarois reçoit la visite d'un autre, il offre à l'étranger celle de ses femmes pour laquelle il marque le plus de goût, & ce seroit une impolitesse de ne pas s'en servir (3).

Les femmes de Loango ont sans cesse de longues pipes à la bouche: celle qui laisse prendre la sienne par un homme, & qui lui permet de sumer un moment, lui donne des droits sur elle & s'engage à lui accorder ses saveurs (4).

⁽¹⁾ Charlevoix & Rel. de Sarris.

⁽²⁾ Rel. d'Artus dans la Coll. de Bry.

⁽³⁾ Rel. de Rennefort.

⁽⁴⁾ Rel. d'Ogilby & de Merolla.

46 LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ;

Les femmes les plus distinguées fument à Carthagene dès l'enfance; c'est une grande marque d'estime & d'amitié d'allumer du tabac & de l'offrir aux hommes (1).

Sous Henri III, & même long-tems après, les bilboquets étoient à la mode dans toutes les visites. Chacun portoit le sien, & on s'attachoit à mettre les boules dans l'écuelle ou sur la pointe (2). Cet exercice interrompoit souvent les conversations (3).

A Siam & dans le royaume de Laos, les parens & les amis se lavent mutuellement à la pleine lune du cinquieme mois. Les Talapoins lavent leurs idoles, & le peuple lave les Sancrats & les Talapoins: les enfans lavent leur pere sans aucun égard pour le sexe; & on va laver le roi de Laos lui-même dans une riviere (4).

On est obligé au Tonquin d'éviter, dans les conversations, les sujets tristes, & de mettre de la gaité dans tous les discours. On visite rarement les malades, & lorsqu'on les voir sur le point de mourir, ce seroit une offense de les en

⁽¹⁾ Prevost, t. 13.

⁽²⁾ Traité de l'Opinion, t. 6.

⁽³⁾ On trouvera plus bas un chapitre particulier sur les amusemens & les plaisirs.

⁽⁴⁾ Relat, de la Loubere,

avertir. La plupart quittent en effet la vie sans faire de testament, ce qui donne lieu à des procès continuels. Si l'on remarque à l'air du visage, que quelqu'un soit indisposé, on ne lui demande point s'il est malade, mais combien de tasses de riz il mange à chaque repas, & s'il a bon appétit (1).

Les usages domestiques (2) qu'imagina la superstition, sont infinis. Les Passalorynchites croyoient qu'il faut, pour être sauvé, garder un silence perpétuel, & ils tenoient toujours un doigt sur la bouche (3). Les Anthiasistes regardoient le travail comme un crime, & passoient leur vie à dormir (4); & les Déchaussés disoient qu'on ne peut aller en paradis, sans marcher nuds pieds (5).

Il seroit peut-être intéressant de parler des mystères, & de tout ce qu'on inventa pour gouverner les peuples; mais on ne rapportera que la confession des Japonois. Il y a sur les côtes du Japon des rochers d'une grandeur extraordi-

⁽¹⁾ Relat. de Baron dans Churchill.

^{(2).} On rapporte quelques autres usages au chapitre de l'insociabilité des peuples, Livre septieme.

⁽³⁾ Voyez l'Hift. Ecclés.

⁽⁴⁾ Voyez Philastrias, & l'Hist. Ecclés.

⁽⁵⁾ Aug. de Har. 68.

48 Livre Douzieme. Societé;

naire, qui s'avancent en saillie. On plaçoit autre fois au sommet de l'un d'eux, une longue poûtre de ser, garnie de crans, montée sur un pied, &t à son extrémité, on suspendoit une balance. Par un méchanisme, semblable à celui du cri, la poûtre se poussoit plus ou moins au-dessus de la mer; ce qui éloignoit plus ou moins la balance des bords du rocher. On plaçoit dans un des bassins l'homme dont on exigeoit la consession; on obligeoit ce malheureux de révéler ses péchés devant tout le monde, & à mesure qu'il en avouoit un, on mettoit une pierre dans le bassin vuide, pour le rapprocher de l'équilibre, & s'il ne parloit pas au gré des prêtres, on le versoit, par un soubresaut, dans les stots (1).

⁽¹⁾ Coll. de Bry, some 12 des grands Voyages, où l'on trouve une figure qui représente le méchanisme de cetter machine.



A voll se ononet sub condition

CHAPITRE

CHAPITRE VIL

Amusemens. Plaisirs. Musique.

La vie est insipide & monotone; on essaye de se distraire par quelques amusemens; & l'homme me a un goût si vis pour le plaisir, que, dès les premiers tems, les sêtes grosseres & barbares lui sont absolument nécessaires. Les Iroquois en célebrent chaque année une sameuse, qu'ils appellent la Folie : ils se masquent, se désigurent; sautent, bondissent, renversent & cassent tout ce qu'ils trouvent, & l'on ne manque pas d'accomplir régulierement cette belle cérémonie (1). Comme tous les peuples se ressemblent, il faut rappeller ici la sête de l'Ane & celle des Foux; dont on a tant parlé.

Les Sauvages des pays froids sont très-embars rassés de passer l'hyver : ceux de la nouvelle France sont des mascarades continuelles; ils vont mutuellement dans leurs cabanes demander les meubles, instrumens & alimens qu'ils désirent ils s'en retournent ensuite chantant, un tel ma

⁽¹⁾ Voyage de la Pothèrie.

LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ,

donné cela ; & si on ne leur donne rien, ils se fâchent & disent des injures (1).

Chasses.

Ceux que le foin de leur subfistance occupe fans cesse, n'ayant pas d'autre moyen de goûter des plaisirs, font de la chasse un amusement : les Indiens de la Floride se couvrent de peaux de cerfs; le chasseur voit par les yeux de la peau, comme à travers un masque, & il attire ainsi les cerfs qu'il tue bientôt à coups de fleches (2). D'autres fois il guette sur le bord des rivieres l'arrivée des crocodiles, & s'il en voit un, il appelle dix ou douze camarades qui s'avancent hardiment, avec une longue poûtre qu'ils enfoncent dans la gueule & ses entrailles, & après l'avoir rué à coups de massue, ils dansent autour de la Comme tous les penples se relienbles (8) stêd

Les préliminaires de la chasse de l'ours, chez les Lapons, sont très-curieux; & dès qu'on l'a tué, on félicire par des chants l'animal de fon arrivée; on le remercie de ce qu'il n'a fait aucun mal aux chasseurs; on le conjure de ne point se venger fur ceux qui l'ont tué; on le fouette avec des verges. & on va l'écorcher dans une cabane qui

AM SERVE

s'en recourgest enfaite chantant, un rel in i

⁽¹⁾ Voyage de Champlain.

⁽²⁾ Relat. de la Laudonniere, & Coll. de Bry. (1) Waynes de la Porheries

⁽³⁾ Ibid.

est construite à dessein. On s'abstient pendant un an de se servir du renne, attelé au traîneau qui l'amene à la bourgade. Les semmes broyent de l'écorce d'aulne entre leurs dents, & la crachent au nez de leurs maris, pour essuyer leur visage couvert du sang de la bête. Les chasseurs passent trois jours sans approcher de leurs épouses; prenant ensuite d'une main la chaîne où

l'on pend les chaudieres, ils sautent trois sois autour du seu: les semmes leur jettent alors des cendres, & les purisient par des lustrations.

Les Ostiakes sont la même chasse en troupe & armés d'un long couteau. Dès qu'ils ont tué l'ours, ils lui coupent la tête, & après l'avoir cloué à un arbre; ils se prosternent & dansent devant l'animal. Ils lui demandent: Qui t'a ôté la vie? Ce sont les Russes, répondent-ils aussi tôt. — Qui t'a coupé la tête? C'est la hache d'un Russe. — Qui t'a ouvert le ventre? C'est le couteau d'un Russe. Ensin ils attribuent tout aux Russes.

Les grandes chasses des Hottentots forment un spectacle guerrier, & un exercice de bravoure & de courage. Tous les habitans de la bourgade sortent ensemble pour tuer une bête séroce. Ils l'environnent & l'attaquent avec leurs zagayes; ils ménagent si bien leurs coups que l'un ou l'autre frappent sans cesse l'animal par 72 LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ;

derriere, tandis qu'il se tourne vers l'un en particulier, & qu'il tombe couvert de blessures, avant de distinguer ceux qui le blessent. Il s'élance quelquesois si impétueusement que l'on tremble pour les chasseurs; mais dans un clin d'œil, ils échappent au danger. La bête rugit, écume, & se roule en vain par terre, de sureur; les Hottentots se garantissent de ses grisses & de ses morsures, & l'on ne peut, dit Kolben, contempler un pareil spectacle sans admiration. Ensin les accidens, qui arrivent assez souvent, ne diminuent par leur intrépidité. Si l'animal s'ensuit, ils le suivent à quesque distance; & comme leurs sléches sont empoisonnées, ils emportent bientôt sa peau pour fruit de leur victoire.

Jeux:

Les premiers jeux font grossiers, puériles & même satiguans; car alors on aime l'exercice & l'agitation violente. Les habitans de Bantam jouent à la paume, en ne chassant la balle qu'avec les pieds (1).

Les Mexicains se servoient d'une pelotte composée de la gomme d'un arbre, & qui voloit aussi légerement qu'un balon. Un des joueurs la dirigeoit contre un but, & l'autre empêchoit qu'elle

environnem & Lagrad

⁽¹⁾ Coll. de Bry, à la fin de la cinquieme partie des

n'en approchât: ils ne la poussoient qu'avec les fesses & les hanches sur lesquelles ils appliquoient un cuir bien tendu pour la faire mieux rebondir. Ils regardoient entre les cuisses ou de côté, & ils se présentoient ensuite mutuellement le derrière pour la renvoyer. Les Indiens jouoient de l'or, des tapis, des plumes, & souvent même leur personne. Celui qui mettoit la pelotte dans un petit trou, remportoit d'ailleurs une victoire extraordinaire; & pour prix de son adresse, un ancien usage le rendoit maître des robes de tous les spectateurs: mais celui qui ne l'y plaçoit que par hasard, devoit une offrande à l'idole du tripot (1).

Les jeux de seul intérêt excitent mieux les passions; ils agitent l'ame par l'espérance & la crainte, & ils plaisent encore davantage. L'abus ne tarde pas à devenir extrême, & l'on essaye en vain de le réprimer par des lois. On désend aux Negres de Juida de jouer leurs semmes, leurs, ensans, & leur propre personne; mais ils ne s'embarrassent pas de la prohibition (2). Les constitutions de Sicile & d'autres ordonnances déclarent insâmes & incapables de servir de té-

⁽¹⁾ Herreras

⁽²⁾ Bosman.

54 LIVRE DOUZIEME. SOCIÈTÉ;

moins, ou d'exercer aucun emploi, les joueurs de profession & ceux qui donnent à jouer (1); mais ces réglemens furent inutiles.

Musique. Danse.

L'ame du Sauvage le plus actif est dans la torpeur & l'engourdissement, & il essaye de l'en tirer par la musique & la danse. L'homme recherche toutes les agitations violentes, & il a besoin d'être remué fortement. Certains fanatiques de l'ancienne Egypte se frottoient les yeux avec une drogue pour avoir des visions & des extases, & les Scythes s'en procuroient jadis en se balançant sur une planche suspendue, ou en tournant avec vîtesse vers le même côté: il subsiste encore des traces remarquables de cet usage parmi les Turcs (2).

La danse & la musique des différens peuples ne doivent pas nous arrêter. La slûte des insulaires d'Otahiti n'a que deux trous; tandis qu'ils soussilent dans l'un avec le nez, ils bouchent l'autre avec le pouce (3). La plupart des instrumens de musique des Negres (4) ne sont pas moins

⁽¹⁾ Constitutionum Sicularum, Lib. 3.

⁽²⁾ Recherches philos. sur les Egyptiens, t. 1.

⁽³⁾ Voyage de Cook.

⁽⁴⁾ L'abbé Prevôt, tome 3, donne la description de quelques-uns de ces instrumens.

grossiers: cependant ils aiment si passionnément la danse, qu'en chaque canton, on célebre toutes les années des Folgars. Ils s'y rendent de toutes les parties du pays. Ils passent le jour entier & une partie de la nuit à sauter (1). Les habitans des villes & des villages se rassemblent le soir sur la place publique; ils dansent & se réjouissent l'est pace d'une heure avant de se couchet. Ils se parent de leurs habits les plus beaux; & les semmes portent aux pieds des grelots, pour que la danse soit plus animée (2).

Les Hottentots s'accroupissent en rond: plusieurs couples se présentent pour danser; mais
on n'en laisse entrer que deux à la sois dans le
cercle: la plupart de leurs pas sont des sauts
accroupis à la maniere des coqs (3). Les Pérus
viens aiment beaucoup à remuer les bras & la
tête. Les semmes laissent pendre leurs bras, ou
elles les cachent sous un manteau; de sorte qu'on
ne voit que les inflexions du corps & l'agilité des
pieds (4).

Enfin, jusqu'à ce que la danse sasse une partie

⁽¹⁾ Barbot.

⁽²⁾ Voyages d'Artus, de Villault, &c.

⁽³⁾ Kolben.

⁽⁴⁾ Rel. d'Ulloa, de sincipal de discours Mil (1)

34 LIVRE DOUZIEME. SocieTE:

moins, ou d'exercer aucun emploi, les joueurs de profession & ceux qui donnent à jouer (1); mais ces réglemens furent inutiles.

Musique. Danse.

L'ame du Sauvage le plus actif est dans la torpeur & l'engourdissement, & il essaye de l'en tirer par la musique & la danse. L'homme recherche toutes les agitations violentes, & il a besoin d'être remué fortement. Certains fanatiques de l'ancienne Egypte se frottoient les yeux avec une drogue pour avoir des visions & des extases, & les Scythes s'en procuroient jadis en se balançant sur une planche suspendue, ou en tournant avec vîtesse vers le même côté: il subsiste encore des traces remarquables de cet usage parmi les Turcs (2).

La danse & la musique des dissérens peuples ne doivent pas nous arrêter. La slûte des insulaires d'Otahiti n'a que deux trous; tandis qu'ils sousselle dans l'un avec le nez, ils bouchent l'autre avec le pouce (3). La plupart des instrumens de musique des Negres (4) ne sont pas moins

⁽¹⁾ Conflicutionum Sicularum, Lib. 3.

⁽²⁾ Recherches philos. sur les Egyptiens, t. 1.

⁽³⁾ Voyage de Cook.

⁽⁴⁾ L'abbé Prevôt, tome 3, donne la description de quelques-uns de ces instrumens.

grossiers: cependant ils aiment si passionnément la danse, qu'en chaque canton, on célebre toutes les années des Folgars. Ils s'y rendent de toutes les parties du pays. Ils passent le jour entier & une partie de la nuit à sauter (1). Les habitants des villes & des villages se rassemblent le soir sur la place publique; ils dansent & se réjouissent l'éspace d'une heure avant de se couchet. Ils se parent de leurs habits les plus beaux; & les semmes portent aux pieds des grelots, pour que la danse soit plus animée (2).

Les Hottentots s'accroupissent en rond: plusieurs couples se présentent pour danser; mais
on n'en laisse entrer que deux à la sois dans le
cercle: la plupart de leurs pas sont des sauts
accroupis à la maniere des coqs (3). Les Pérus
viens aiment beaucoup à remuer les bras se la
tête. Les semmes laissent pendre leurs bras sous
elles les cachent sous un manteau; de sorte qu'on
ne voit que les inflexions du corps & l'agilité des
pieds (4).

Enfin, jusqu'à ce que la danse sasse une partie

⁽¹⁾ Barbot.

⁽²⁾ Voyages d'Artus, de Villault, &c.

⁽³⁾ Kolben.

⁽⁴⁾ Rel. d'Ulloa, i a inil so alliano ab AiH (1)

76 LIVRE DOUZIEME. SOCIETE:

des beaux arts, elle n'offre que des sauts, des contorsions & des mouvemens puériles. Elle se mêle quelquesois à la religion, & l'on ne s'avise que sort tard de la blâmer. Les peres du Concile de Trente donnerent un bal à Philippe II, roi d'Espagne; toutes les dames de la ville y surent invitées: le cardinal de Mantoue euvrit le bal, & Philippe II & tous les peres du Concile y danserent (1).

Bientôt, pour amuser les peuples, des bardes & des guiriots ambulans, joignant la poesse à la danse & à la musique, courent les hameaux & divertissent les habitans. On en trouve chez les insulaires des environs d'Otahiti qui sont à peine fortis de l'état de nature. Les rois & les seigneurs Negres ont toujours des guiriots. Jobson remarque qu'ils en traînent plusieurs à leur suite lorsqu'ils viennent visiter les Anglois. Ces bardes jouent de quelque inftrument, & chantent l'ancienneté, la noblesse, la valeur, les graces & les exploits de leurs maîtres. Ils sont improvifateurs, & prêts à célébrer le premier qui veut les récompenser. Les Negres, très sensibles à ces éloges, les payent fort libéralement ; il y en a qui se dépouillent de leurs habits pour les don-

⁽¹⁾ Hift, du Concile de Trente du card, Pallavicini.

per à ces lâches flatteurs. Leur poësse ne demande pas de grands efforts de génie; ils répétent cent sois: Il est grand homme; il est grand seigneur; il est généreux; il est puissant; il a donné de l'eau de-vie. Parmi dissérens couplets qu'un de ces guiriots adressoit aux François, il leur dit qu'ils étoient les esclaves de la tête du roi, & ce trait excita des applaudissemens infinis (1).

Leur vie servile & rampante les couvre de déshonneur; & nous dirons tout-à-l'heure combien on les méprise, malgré les caresses qu'on leur fait pour en être loués; ils passent pour des valets; & les musiciens en Pologne sont mis encore au-dessous des domessiques.

Les jeux dramatiques s'introduisent peu-à peu, & on en trouve dans tous les pays. Ce goût ne se rallentit plus & s'accroît sans cesse. Les Athéniens, au tems de Démosthène, firent une loi pour punir de mort celui qui proposoit de convertir aux usages de la guerre l'argent destiné aux théâtres.

Les critiques déraisonnerent ensuite & tom-

⁽¹⁾ Bosman & Barbot. On sait quel rôle jouerent dans la Grèce les anciens bardes, & parmi les rapsodes, il y avoit des grands orateurs, de bons poetes & d'excellens musiciens.

78 LIVEE DOUZIEME. SOCIÉTÉ;

berent dans des contradictions: par exemple; tandis qu'on excommunie les comédiens en France & en quelques autres pays de l'Europe, la plupart des théâtres d'Italie portent le nom d'un faint. On trouve le théâtre de S. Charles à Naples, de S. Augustin à Gênes, de S. Angelo à Venise, &c.

Ces hommes, qui servoient aux plaisirs du public, tomberent dans l'avilissement, & parce que leur métier a quelque chose d'ignoble, on devint injuste à leur égard. Les Negres n'osent pas montrer aux guiriots le mépris qu'ils ont pour eux; mais ils placent leur cadavre dans des arbres creux; ils ne méritent pas, dit-on, une autre sépulture: comme ils ont un commerce familier avec le diable, ils répandroient un charme sur les grains & les fruits, si on les enterroit. On ne les jette pas même au milieu des stots, parce qu'on imagine qu'ils empoisonne-roient la riviere & les poissons (1).

On met une bride de paille dans la bouche des comédiennes Japonoises, quoiqu'elles ayent servi de maîtresses aux premiers seigneurs du Japon; après les avoir traînées ignominieusement au milieu des rues, on dépose leurs cadavres sur

⁽¹⁾ Barbot & Voyages de Labat.

La politique, l'art de la guerre & la religion s'emparerent bientôt de la musique; & en effer c'est un moven sûr d'inspirer à l'homme du courage & de l'émouvoir. Les joueurs d'inftrumens eurent le premier rang dans la division du peuple que fit Numa, parce qu'ils accompagnoient les facrificateurs (2).

On a poine à croire qu'elle étoit l'influence de la mufique chez les Anciens. Clinias & Achille s'en fervoient pour réprimer leur colere (7). Les accens de Tyrtée rempliffoient les Spartiates d'une ardeur guerriere, & l'on peur voir dans M. de Montesquieu, comment un changement dans la mufique, entraînoit un changement dans les états (4).

La musique éblouit alors les peuples & leur inspira une vénération qui a subsisté long-tems. Plusieurs nations n'avoient cependant pas les mêmes idées. Les Egyptiens la défendirent ;

⁽¹⁾ Voyage de Sarris.

⁽²⁾ Elien, 1. 13, ch. 23.

⁽³⁾ Voyez auffi dans le Crafeman, n. 29, t. 1. l'explication de cette maxime; on y examine l'influence de la musique sur les lois & les mœurs des peuples.

⁽⁴⁾ Voyez l'Esprit des Lois.

60 LIVEE DOUZIENE. SOCIÉTÉ!

elle leur parut inutile, & contraire aux mœus; parce qu'elle amollit l'ame (1); & la musique & la danse passent pour indécentes chez les Arabes (2).

On ne suivra point les bisarreries qui s'introduisent dans les usages dont parle ce chapitre. Il suffit d'en citer des exemples, sans les lier au corps de cette histoire. Le maire & les échevins de quelques villes de France, mettent une ou deux douzaines de chats dans un panier, & les brûlent dans le seu de joie la veille de la S. Jean (3). La reine Marguerite de Valois, premiere semme d'Henri IV, sit venir des Augustins Déchaussés; qu'elle dota, à condition qu'ils chanteroient les louanges de Dieu sur des airs particuliers, qui seroient composés par son ordre. Ils s'obstinerent à ne vouloir que psalmodier, & sur leur resus, on les chassa (4).

Le goût des plaisirs bruyans s'éteint avec l'activité de l'ame, & on y substitue la mollesse dans les grandes sociétés. Les Lydiens oraignirent que leur sommeil ne sût troublé; ils ordonnerent aux

⁽¹⁾ Diod. de Sic. L. 1. fect. 2.

⁽²⁾ Voyage de Niehbuhr.

⁽³⁾ Essais hist. sur Paris, par M. de Saint-Foix.

⁽⁴⁾ Ibid.

USAGES DOMESTIQUES. 61

depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, & de s'enyvrer pendant la nuit (1). Les Sybarites eurent la précaution de chasser de leur ville les forgerons & les autres ouvriers qui faisoient du bruit; & même les coqs (2). Xerxès ne rougit pas de promettre, par un édit public, une récompense considérable à celui qui inventeroit un plaiser nouveau (3). Aristodeme, tyran de Cumes, voulut énerver le courage des jeunes gens; il leur commanda d'orner leurs cheveux de fleurs, de se faire suivre en allant au bain par des semmes qui portoient des parasols, des éventails & des parsums; & cette éducation duroit jusqu'à l'âge de vingt ans (4).

Quelque sût le luxe des Anciens, il paroît que les Modernes ont fait sur eux bien des progrès, & cela devoit arriver. On peut voir dans Athénée quel étoit ce luxe qu'il reproche aux Perfes, aux Lydiens & aux autres peuples : l'usage des gants en hyver lui paroît un grand trait de mollesse (5).

pied de largeur.

charde de trois centralivres, set (1) Athénée, J. 18.

⁽²⁾ Ibid.

⁽³⁾ Cic. Tuscul. Val. Maxim. I. 9.

⁽⁴⁾ Denys d'Halicarnasse, 1. 7. Lucomert num! (4)

⁽⁵⁾ Deipnos, 1, 12,

CHAPITRE VIII.

Voyages; manieres de voyager.

L'HOMME ne tarda pas à sentir que les voyages sont satignans, & il forma le dessein de dompter les animaux & de se faire porter par eux. Les chevaux sont presque par-tout ceux dont on se sert le plus dans les voyages; mais un grand nombre de peuples en emploient beaucoup d'autres que nous dédaignons.

Dans les pays froids, il ne faut pas une grande force pour tirer des traîneaux sur la neige; les Ostiakes & les peuples du Nord se servent de rennes: d'autres sois ils attelent six ou huit chiens (1), qui ne cessent de hurler & d'aboyer jusqu'à ce qu'ils atteignent le premier relais, & on a peine à croire la vîtesse de leur marche. Si la traite est plus longue qu'à l'ordinaire, ils se couchent d'euxmêmes & se reposent un instant. On leur donne du poisson sec, & après ce léger rafraîchissement, ils se remettent en marche. Quatre de ces chiens, chargés de trois cents livres, sont douze ou quinze lieues en un jour. Dans la partie septentrionale de

⁽¹⁾ Leur traîneau est long de huit ou dix pieds, sur un pied de largeur,

la Sibérie, il y a des postes de chiens, & les relais y sont fixés de distance en distance, comme en Europe (1).

On s'en sert ailleurs pour avoir une voiture plus douce, & ne pas être exposé aux accidens que causent quelquesois des animaux sougueux. Les missionnaires Jésuites rencontrerent une semme Tartare qui revenoit de Pekin, & qui avoit cent chiens à ses traîneaux; & on les assura qu'ils sont souvent cent lieues sans se reposer (2).

Les Tartares Taguris ne voyagent que sur des buffles (3), & le char du roi de Baly & des seigneurs de sa cour, est aussi traîné par des buffles (4).

Plusieurs Maures d'Afrique ne montent que des bœufs (5). Les Negres de San-Blaz qui ont le même usage, leur passent dans les narines un morceau de bois qui les rend dociles (6), & l'on parle ailleurs d'un roi d'Afrique qui montoit une vache.

⁽a) Voyage de Muller. and and and and and and

⁽²⁾ Lettres édifiantes.

⁽³⁾ Voyage d'Isbrand Ides.

⁽⁴⁾ Coll. de Bry, petits voyages, à la fin de la troisieme partie.

⁽⁵⁾ Voyage de Brues Store and of delan (6)

⁽⁶⁾ Prevôt, t. 1.

64 LIVRE DOUZIEME. SOCIÉTÉ;

Moore vit, dans son voyage d'Afrique; un homme qui voyageoit sur une autruche.

Tous les peuples ne montent pas les chevaux de la même maniere. Ceux des Negres ne sont pas ferrés (1). Les Indiens du Chili n'ont pour étrier qu'un petit morceau de bois creux, où ils mettent le gros doigt du pled (2). Les Negres de Benin les montent comme nos dames en Europe: ils laissent pendre les deux pieds du même côté (3). Les Japonois croisent les jambes sur deux paniers placés sur le dos du cheval: les vieillards ont en outre un dossier contre lequel ils s'appuient (4), & ils ont soin de monter à cheval à droite, parce que, dans une action si noble, il ne saut pas appuyer sur le pied gauche (5).

Enfin l'homme s'ennuya; il vouloit voler avec rapidité sur les routes, & comme le pas naturel du cheval lui parut trop lent, il abrégea les jours de ses coutsiers, en les contraignant à des marches sorcées. On sair que les chevaux de poste pe vivent pas long-tems, & c'est une re-

⁽¹⁾ Prevôt, t. 3.

⁽²⁾ Supplément au Voyage d'Anson.

⁽³⁾ Gynæcius dans Prevôt, t. 4.

⁽⁴⁾ Relat. de Charleyoix.

⁽⁵⁾ Kæmpfer.

USAGES DOMESTIQUES, I 65 marque qu'il ne faut pas négliger dans cette hiftoire.

La barbarie accusoit encore leur lenteur, & on a cherché des manieres de voyager plus promtement: on dit que les Chinois ont des chariots à voile qui sont poussés par le vent (1).

On perdit l'usage des jambes par l'habitude de se laisser traîner, & lorsque la distance étoit trop peu considérable, ou que la nature des lieux ne permettoit pas de se servir d'animaux, on se sit porter par des hommes, & cet usage révoltant est établi presque par-tout.

On ne patiera pas de mille autres voitures qu'inventerent la mollesse & la jalousse. Les dames Chinoises sortent dans des chaises de bois doré, bien sermées, & suspendues, comme des cages, par un anneau passé dans un long bâton. Ces chaises sont si basses, qu'on est obligé d'y rester assis les jambes croisées à la manière des Turcs (2).

Les usages qu'établit la vanité sont sans nombre. Les hommes & les semmes de distinction portoient autresois en voyage un épervier sur le poing (3).

⁽¹⁾ Coll. de Bry, premiere partie des petits voyages.

⁽²⁾ Voyage de Gemelli Careri.

⁽³⁾ Essais hist. sur Paris, par M. de Saint-Foix.

Tome III.

66 LIVRE DOUZIEME, SOCIETE;

Bientôt on fit des lois sur la manière de voyager, & on imagina toutes sortes de prohibitions tyranniques. Le dey d'Alger & ses principaux officiers jouissent seuls du privilége d'aller à cheval: les autres Algériens ne peuvent monter que des ânes, ou aller à pied (1). Philippe le Bel, voulant réprimer le luxe, désendit de marcher en voiture dans les rues de Paris.

Lorsque les hommes changent de place, seur imagination s'échausse aisément : on craint des malheurs; on redoute ces nouveaux cantons qu'on ne connoît point, & les idées superstitieuses naissent en soule. Les Negres de Loango ne voyagent jamais sans porter un sac de reliques, qui pesent quelques ois dix ou douze livres. Ils les traînent souvent dans une marche de quarante ou cinquante milles. Ce poids, ajouté à leur charge ordinaire, est capable de les épuisser; mais ils disent que ce précieux sardeau ne satigue point, & sert à rendre l'autre beaucoup plus léger (2).

Les Mouris des Indes Orientales sont au nombre de quatre cents mille, & partagés en quatre tribus, occupées sans cesse à transporter

⁽¹⁾ Grammaye, l. 7. ch. 10. Davity.

⁽²⁾ Rel, d'Ogilby,

des denrées d'un pays à un autre. La premiere ne se charge que du bled; la seconde, du riz; la troisieme, des légumes, & la cinquieme, du sel. Les Indiens de la premiere portent au milieu du front une marque de gomme rouge de la grandeur d'un écu, & le long du nez une raie sur laquelle il y a des grains de bled en sorme de rose. Ceux de la seconde ont une marque de gomme jaune, avec des grains de riz. Ceux de la troisieme sont marqués avec de la gomme grise & des grains de millet; & ceux de la quatrieme suspendent à leur col une masse de sel de huit à dix livres (1).

Les Indiens qui vont en pélerinage au temple de Jagrenat, sont quelquesois plus de trois cents lieues, en se prosternant continuellement par terre sur la route. Ils se couchent de leur long, les mains étendues au-delà de la tête, & se relevant ensuite, ils se prosternent de nouveau, en mettant les pieds où étoient leurs mains, & ils achevent ainsi leur pélerinage, qui dure souvent plusieurs années. On en voit qui traînent de pesantes & longues chaînes attachées à leur ceinture, & plusieurs enferment leurs têtes dans une cage de ser.

⁽¹⁾ Prevôt, L'115

58 LIVE DOUZIEME SOCIETE, &c.

D'autres Indiens n'arrivent à la pagode du grand Lama, qu'après treize ou quatorze mois de marche, parmi des déserts remplis de bêtes féroces & de Tartares: les plus dévots viennent jusqu'en Sybérie visiter des kutuktus ou évêques particuliers; & il y en a qui apportent de l'eau & des provisions sur leur dos, depuis Calicut jusqu'à Selinginskoi, vers le cinquantieme degré de latitude-nord (1).

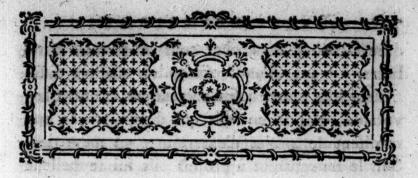
Nous ne parlerons pas des caravanes des Mu-

(1) Recherches philos, fur les Egyptiens, t. 2.

Fin du douzieme Livre,

Les indices qui voot en michiga





LIVRE TREIZIEME. LOIS PÉNALES.

CHAPITRE PREMIER.

Différentes espèces de châtimens.

I L n'y a point de lois pénales parmi les peuplades qui fortent à peine de l'état de nature (1). Personne ne s'intéresse alors aux outrages que reçoit un individu: si on le vole, ou si on l'attaque, il se désend seul, quand il a de la force, & il gémit & sousse, dès qu'il est soible. Voilà pourquoi la vengeance est la plus impérieuse des passions parmi les Sauvages, & qu'elle

⁽¹⁾ Les Hurons n'en vouloient autune, parce que, dissoient-ils, l'homme est pé libre, & l'on n'a jamais droit l'attenter à sa liberté.

dure très-long-tems chez tous les peuples bard bares. Les amis d'un Groënlandois affassiné dissimulent leur colere jusqu'au premier moment savorable, & l'on en voit qui depuis trente ans méditent le projet d'exterminer un meurtrier. S'ils le rencontrent à propos, ils lui rappellent son crime: ils le lapident, ou ils le précipitent dans la mer. Souvent après l'avoir mis en pieces, ils lui mangent le cœur & le soie, pour ôter d ses parens, disent-ils, le courage de venger sa mort (1).

Dès que les hommes forment des affociations nombreuses, il est important de punir ceux qui troublent le repos général, & par une convention tacite, ils établissent des lois pénales, qui ne sont communément ni écrites ni promulguées, mais qui se conservent par tradition. On est peu srappé à cette époque des grandes considérations de l'utilité publique, & l'esprit grofsier des peuples ne regarde la Justice que comme un moyen de réparer, en quelque maniere, le tort qu'a sousser un particulier. On donne au fils d'un Sauvage assassiné ou volé, la consolation de tourmenter le coupable. La société est un mot vague qu'on ne connoît point, &

⁽¹⁾ Relat. de M. Crantz.

on ne la compte pour rien dans l'expiation des délits. Les lois pénales conservent ce caractère, jusqu'à ce que les nations soient plus policées.

Le Méxicain, qui se plaignoit d'un vol, étoit obligé d'en nommér l'auteur, & s'il prouvoit la vérité de l'accusation, on le chargeoit de l'office de bourreau (1).

Dans plusieurs pays de l'Afrique, on remet aux parens du mort le meurtrier qui n'est pas en état de payer l'amende sixée pour un homicide; ils lui sont souffrir mille tourmens (2), & à Fez, la Justice arrête ses poursuites, lorsque la partie est satisfaite.

En général, les châtimens que décernent les premieres lois sont séveres, parce que les hommes ne connoissent alors que des moyens violens, & qu'ils ignorent les adoucissemens & les palliatifs indiqués par la raison persectionnée: mais ces peines sont plus ou moins dures, suivant le caractère du peuple & les circonstances où il se trouve. Des insulaires, par exemple, ont un moyen de se débarrasser de tous les cou-

⁽¹⁾ S'il manquoit de preuves, il étoit puni lui-même par le ministère de l'accusé, dit Herrera.

⁽²⁾ Voyage d'Artus.

pables, sans les mutiler ou sans les faire mourir; ils les reléguent dans une autre isle, ou ils les exposent à la merci des élémens, & c'est ce qu'on voit aux isles Palaos (1).

Une action indifférente dans une contrée est dangereuse dans une autre, & on la défend sous peine de mort; ce qui nous patoît ou bisarre ou cruel, & ce qui n'est souvent qu'un esset de la nécessité.

Puisque les lois sont relatives à la position des peuples, elles ne doivent pas être jugées sur un principe général; & cette vérité, méconnue des esprits systématiques, est très-bien sentie par les harbares. Ceux qui inonderent l'Europe, nous en donnent un exemple frappant. Le Bourguignon étoit gouverné par la loi des Bourguignons, le Romain par la loi Romaine; & bien loin qu'on songeât à rendre unisormes les lois des peuples conquérans, on ne pensa pas même à se saire législateur du peuple vaincu (2).

Les lois civiles & les lois criminelles s'accumulent & se compliquent à mesure que les riches. ses d'un état augmentent; & pour assurer la liberté, la vie, l'honneur & la propriété des ci-

⁽¹⁾ Prevôt, t. 17.

⁽²⁾ Esprit des Lois, 1. 28. ch. 24

premiers tems, ne suffisent pas. Le législateur doit être plus vigilant; il doit, à chaque instant, punir & menacer; &, à cet égard, il est plus sévere, lorsque les sociétés sont plus policées. Voici à peu-près la gradation qu'on remarque dans la dureté des peines. Celles qu'on décerne contre le vol & contre le meurtre sont presque toujours capitales chez les Sauvages les plus abrutis; elles s'adoucissent ensuite chez les peuples barbares, & elles redeviennent ensuite capitales, lorsque la civilisation est très-avancée.

La plupart des naturels de l'Amérique assommoient les voleurs & les assassins à coups de massue. Sous le gouvernement des Goths, des Germains & des Gaulois, les peines qu'on leur imposoit n'étoient le plus souvent que pécuniaires, & depuis quelques siecles, on les punit de mort dans toute l'Europe.

Il paroît que les législateurs se trompent presque toujours en un point bien important; ils semblent ignorer que c'est l'impunité des criminels, & non pas la modération des châtimens qui augmente la corruption de la nature humaine.

Le premier objet des lois est de maintenir la propriété par la force. On va examiner les peines que différens peuples établirent contre les

voleurs: on verra quel étoit leur caractère; & l'on peut même deviner par-là dans quelle position ils se trouvoient.

Lois pénapropriété . vol.

Les Hurons reprennent au voleur ce qu'il les ssur la a dérobé, & ils enlevent en outre tout ce & contre le qu'ils trouvent dans sa cabane : après l'avoir dépouillé lui-même, ils laissent absolument nuds sa femme & ses ensans (1). Les habitans de l'isle Espagnole punissoient le vol plus séverement que le meurtre & les autres délits (2). Le coupable étoit empalé, sans qu'il sût permis à personne d'intercéder pour lui (3). - Ces insulaires obéissoient à un Cacique : le chef d'une peuplade guerriere aime mieux avoir des fujets courageux, que des sujets pacifiques; & comme l'habitude de verser le sang donne de la férocité & de l'audace, il est indulgent sur le meurtre: d'un autre côté, il est de son intérêt de les exciter au travail, & il ne faut pas souffrir que des hommes qui ont un penchant extrême à l'indolence & à la paresse enlevent impunément la propriété des autres.

⁽¹⁾ L'Escarbot. Champlain.

⁽²⁾ Beaucoup d'autres peuplades étoient aussi plus indulgentes sur le meurtre que sur le vol.

⁽³⁾ Hift. de S. Domingue.

Les portes, chez les Indiens de Cumana, ne se fermoient qu'avec un fil de coton, & quiconque rompoit ce fil étoit puni de mort (1).

Les anciens Arabes étoient déja des brigands; & pour réprimer le larcin, on coupoit sur le champ la main droite à quiconque étoit surpris commettant un vol.

Les législateurs du Malabar se conduisent sur le même principe; souvent on fait mourir un homme pour avoir volé quelques grappes de raisin (2). Dracon punissoit aussi de mort ceux qui voloient des herbes & des fruits dans un jardin 3 & asin de se justissier, il disoit que les plus petites fautes lui paroissoient dignes de mort, & qu'il ne pouvoit trouver d'autres punitions pour les grandes (3).

Il y a des pays où l'on ne connoît que les peines capitales, les mutilations & l'esclavage; & où les amendes, la prison, la bastonade, &c. ne peuvent pas devenir des châ-

⁽¹⁾ Herrera.

⁽²⁾ Voyage de Dellon.

⁽³⁾ A Quito, on ne traite point de voleur celui qui dérobe des choses comestibles, ou des ustensiles de table: on croit que, malgré le partage des biens, chaque individu a un droit inaliénable à sa subsistance & à tout ce qui peut y avoir rapport.

qu'on ne fait point mourir; & les peuples barbares trouvent beaucoup de plaisir à désigurer ainsi des hommes. Dans l'iste d'Amboine, on coupe le nez & les oreilles aux voleurs, & on les fait esclaves pour leur vie.

Actisanes, roi d'Ethiopie & conquérant de l'Egypte, sit couper le nez à tous les voleurs : il les envoya ensuite dans le sond du désert, & leur bâtit une ville qui s'appella Rhinocolure : mot qui exprime le châtiment qu'ils souffriment (1).

Le maraudage des soldats étoit le seul crime puni de mort chez les Péruviens (2). Il est aisé de donner plusieurs motifs de cette loi. — Les sociétés se sont formées pour désendre la soiblesse contre la force. Un soldat qui abuse de ses armes pour voler est très-dangereux, & l'on ne peut trop le punir. — Le soldat qui va marauder tuera sans saçon quiconque voudra lui résister; il mérite donc un grand châtiment. — Le maraudeur quitte sa troupe & ensreint la discipline militaire. Plus un empire est doux & modéré, plus il est exposé aux invasions des voisins, & par

⁽¹⁾ Diod. de Sic. liv. 1. fect. 2.

⁽²⁾ Sketches of the history of man;

Conséquent plus il a besoin de soldats soumis.

Or tel étoit l'empire des Incas.

Chez plusieurs Negres, il n'y a parmi les vols que ceux des bestiaux & des ensans qu'on punisse de mort, parce que, disent nils, les animaux sont des créatures muettes qui ne peuvent crier au secours, & les ensans sont incapables de se désendre (1). Le despotisme de ces contrées qui porte un caractère particulier ensanta d'autres abus. Si un Issinois fait un vol considérable, & qu'il craigne d'être découvert, il donne au roi la moitié de son butin, & le crime reste impuni (2).

Un voleur, au royaume de Benin, est obligé de restituer ce qu'il a pris & de payer une amende, & on ne punit corporellement que ceux qui n'ont pas assez de biens pour satisfaire à la loi (3).

Les Tartares punissent les petits sarcins par des coups de bâton: le nombre de ces coups finit toujours par sept; c'est-à-dire, qu'il et de sept; dix-sept, vingt-sept, &c. Mais le voleur d'un cheval est coupé en deux, à moins qu'il ne ra-

a land Small ()

⁽¹⁾ Rel. d'Artus.

⁽²⁾ Voyage de Loyera

⁽³⁾ Rel, de Nyendal

chete sa vie, en rendant neuf fois la valeur de ce qu'il a pris (1).

D'autres peuples ne conçoivent pas quelle proportion il y a entre de l'argent & des effets, ou la vie d'un homme, & ils ne punissent point de mort les voleurs. Les Negres du royaume de Loango ont imaginé un expédient, qui pour eux vaut peut-être mieux que les peines capitales. Ils exposent les coupables à la risée des passans, en les attachant à un arbre, les mains liées derriere le dos (2).

Afin de prévenir toute espèce d'invasion de la propriété, on obligea les peuples à la conferver avec soin. Lorsqu'un Banian à perdu quelque chose, il est condamné à porter la même valeur au grand prêtre des Bramines, comme une amende qu'on impose à sa négligence. Les anciens habitans d'Halisax devoient, sous peine de confiscation de leurs biens, poursuivre le voleur, & l'amener au bailli, comme on le dira tout-à-l'heure; & les Arabes Nabatéens imposoient une amende à celui dont les richesses se trouvoient diminuées (3).

⁽¹⁾ Voyage de Marco Polo.

⁽²⁾ Battel. Dapper. La Croix. Ogilby,

⁽³⁾ Herod. Strabon.

Les Egyptiens crurent qu'en dépit des lois, la cupidité ou le besoin produiroient toujours des vols, & pour engager les propriétaires à veiller sur leurs biens, ils établirent une loi singuliere. Un homme déclaroit à un magistrat qu'il étoit dans le dessein de voler: un autre homme alloit dire de son côté ce qu'on lui avoit pris; on le lui rendoit bientôt, mais on en ôtoit la quatrieme partie qu'on donnoit au larron.

Les Siamois sont encore plus séveres; car toute possession injuste en matiere réelle, est regardée comme un vol. Celui qui est dépouillé par un procès d'un bien dont il jouissoit, paye en outre la valeur de ce bien, & la moitié de l'amende appartient à son adversaire & l'autre moitié au juge (1).

Les peuples indisciplinés & séroces, à qui les arts ne sournissent pas des moyens de subsistance, sont très-portés au vol, & l'on voit que la législation des siecles de barbarie cherche sur-tout à le réprimer. Les peines qu'elle inslige ressemblent aux tems où on les établit : elles sont grossieres & atroces, & elles varient suivant le caractère & les besoins particuliers de chaque peuplade. Autresois en Angleterre, on coupoit un pouce,

⁽¹⁾ Relat. de la Loubere.

une oreille, un pied ou une main pour les plus petits vols (1). Les habitans d'Halifax, au comté d'York, tranchoient la tête à quiconque voloit des effets, ou de l'argent, de la valeur de treize pences & demi (2). On amenoit le coupable au bailli du lieu, qui étoit tout à la fois son juge & son bourgeau. Ce bailli gardoit une hache qui fervoit à l'exécution des criminels: il assembloit quelques jurés; & pour épouvanter, par la promititude du châtiment, il décapitoit sur le champ le voleur.

Les peines ont ailleurs un raffinement de dureté qui inspire de l'horreur, & l'on trouve, dans ces tems gothiques, une cruauté qui ne resemble point à celle des nations policées. Sous Edouard I, voici comment on punissoit l'ouvrier qui voloit pour la troisieme sois dans les mines d'étain de Derby. On clouoit sa main droite à une table, & on plaçoit près de lui un couteau; on le laissoit mourir de saim en cet état,

⁽¹⁾ Voyez les lois d'Angleterre dans l'Ouvrage intitulé Principles of penal Law.

⁽²⁾ History of the parish of Hallifax, by Watson. Un homme qu'on voloit ne pouvoit pas dire, j'abandonne au voleur ce qu'il m'a dérobé; s'il ne poursuivoit pas lui-même le voleur, on confisquoit tous ses biens.

s'il n'avoit pas la force de se couper le poignet (1). — Le commerce de l'étain étoit alors
la principale richesse de l'Angleterre; soit qu'il
s'administrât au nom du roi, ou au nom d'un sermier, la cupidité est soujours atroce, & il ne
faut s'étonner de rien, puisque le gouvernement
Espagnol condamne aux galeres quiconque porte
fur lui une prise de tabac étranger. — C'étoient
probablement des sers qui travailloient à ces
mines. L'imagination des maîtres s'épuise à inventer des châtimens terribles pour les punir; &
nous dirons ailleurs que les Anglois modernes
font expirer les Negres des colonies dans des
tourmens bien plus affreux.

L'aversion pour le larcin a produit des lois fort extraordinaires. Lorsque les Carinthiens soupçonnoient quelqu'un de vol, on le pendoit d'abord, ensuite on jugeoit du soupçon; si l'on prouvoit l'innocence du mort, on l'ensevelissoit, & on lui faisoit des funérailles aux dépens du public (2).

(1) Sketches of the history of Man.

⁽²⁾ Boëmus, Mores Gentium. Si Boëmus n'annonçoit pas ce fait d'une maniere aussi positive, on le révoqueroit en doute. Pour prévenir le larcin, on aura imaginé de punir ceux mêmes qui en seroient soupponnés.

- Tous les vols devroient être punis indistincte ment & de la même maniere, fans acception de personnes. Mais les peuples ne tarderent pas à diffinguer les vols faits à un homme riche & à un homme pauvre, à celui qui est distingué par fon rang & à celui qui est dans le dernier état de la société; & sur ce point, comme sur les autres, les lois sont toujours en faveur de la puissance & de la richesse. On trouva bientôt plusieurs délits dans quelques larcins, & l'on crut qu'il falloit les punir plus févérement. Les vols faits dans les temples passerent pour des sacriléges, & on les vengea d'une maniere particuliere. La loi des Frisiens ordonne qu'on conduise les voleurs sur le bord de la mer, qu'on leur fende les oreilles, qu'on les châtre, E qu'ils soient immolés aux dieux dont ils ont violé les temples. 10 . los se municipione

Le terrible droit de la propriété enfanta des lois dures contre les débiteurs; car l'existence des sociétés n'est sondée que sur cette rigueur; mais on a mis de la bisarrerie dans cette sévérité. A Ceylan, on déshabille un débiteur, & on lui donne des gardes. On lui met sur le dos une grosse pierre, dont on augmente le poids de jour en jour, jusqu'à ce qu'il paye son créancier; d'autres sois on entrelace d'épines ses jambes nues: ensin, le créancier le menace sou-

vent de s'empoisonner, si on ne le satisfait pas, & si réellement il s'empoisonne, le débiteur est mis à mort.

A Achem, on lui attache les mains derrière le dos, & on lui laisse d'ailleurs sa liberté. Il faut qu'il se présente chaque jour en cet état devant le juge, & celui qui le délie est puni de mort. Le débiteur satigué se déclare insolvable, & devient l'esclave du créancier.

En Russie, on donne tous les jours aux débiteurs des coups de bâton sur les os des jambes, pendant un certain tems. Ce châtiment dure un mois pour cent roubles.

Un Franc présentoit à son créancier des eiseaux en se coupant les cheveux, & il devenoit son sers.

Un Rhodien devoit payer les dettes de son pere (1), lors même qu'il renonçoit à sa succession, & sa personne restoit engagée (2).

Les peuples les plus policés n'ont pas balancé à mettre la liberté d'un homme à la merci

⁽¹⁾ Sextus Empiricus hypoth. 1. 1. ch. 14.

⁽²⁾ Il faut citer ici la loi de Genêve, qui est trèsmodérée: elle exclut de la Magistrature & du Grand-Conseil les enfans de ceux qui sont morts insolvables, à moins qu'ils n'acquittent les dettes de leurs peres. On reviendra plus bas sur cette matiere.

54 LIVRE TREIZIEME.

d'un créancier; car, chez les Athéniens, on vendoit les débiteurs (1).

Mutilations ordonnées par les lois.

Quand les nations examinerent comment elles puniroient les coupables, les mutilations se préfenterent naturellement à l'esprit, & l'on espéra que ces châtimens, toujours visibles, seroient un frein capable d'arrêter le crime. La politique eut soin de multiplier des objets d'horreur, qu'elle s'essorce maintenant d'abolir. Si ces peines blessent aujourd'hui les yeux, si elles révoltent la sensibilité, c'est aux progrès des lumieres que nous devons cette révolution, & on les inslige encore dans une contrée de l'Europe à demi-barbare; car les Russes ont coupé le nez à quelques-uns des complices de Pugat-chew.

Les mutilations devinrent si communes, qu'au huitieme siecle les abbés coupoient à leurs moines une oreille, un bras & une jambe; ils leur faisoient aussi quelquesois crever les yeux, au lieu de leur imposer des peines canoniques; & le Concile de Francsort (2), auquel présidoit l'empereur Charlemagne, sut obligé de désendre ces châtimens.

⁽¹⁾ Platon, in vita Solonis.

⁽²⁾ Tenu en l'an 784.

Il y a cependant des nations ambulantes qui ne respirent que la guerre, & qui n'aiment pas des hommes ainsi mutilés. Quoique la cruauté de leur caractère les porte d'ailleurs à infliger ces peines, ce penchant est contrebalancé par un autre motif qui en diminue les effets. Les lois Saxones ne faisoient couper la main qu'aux facriléges (1), Les Visigoths ôtoient les parties viriles aux pédérastes, & c'est la seule mutilation qu'ordonne leur code.

Les mutilations recommencerent sous le gouvernement séodal, & elles ont subsissé très longtems. Au quinzieme siècle un délateur sut souetté dans tous les carresours de Paris; on lui coupa une oreille, & on lui perça la langue d'un ser chaud: on le mena ensuite à Montserrand en Auvergne, lieu de son origine; il sut souetté de nouveau; on lui coupa l'autre oreille, & il sut banni du royaume (2).

Les Anglois en particulier conserverent fort tard ces usages, & la plupart des peuples modernes ne les ont abolis que pour y substituer des marques sur le visage, ou sur d'autres parties du corps.

⁽¹⁾ Encycl. art. Wantage.

⁽²⁾ Hist, de France de l'abbé Garnier, t. 19.

On trouve même dans l'Antiquité un peuple célebre qui muriloit la plupart des criminels. Les Egyptiens (1) coupoient la langue à ceux qui découvroient aux ennemis les secrets de l'état; on coupoit aussi les deux mains à ceux qui faisoient de la fausse monnoie, qui se servoient de saux poids ou de sausses mesures, ou qui contresaisoient le sceau du prince & des particuliers, &c. On rendoit eunuque celui qui violoit une semme libre: on coupoit le nez à la semme adultere, &c. &c. (2)

En général, ces supplices dégoûtans se répandent avec une grande promtitude, & il y a des pays remplis d'hommes estropiés par la main du bourreau. Le bannissement & les mutilations sont les seuls châtimens qu'inslige le roi d'Achem; on coupe les pieds & les mains aux coupables, & si cette opération ne les fait pas mourir, on lie leurs bras à des béquilles; on met leurs jambes dans des sabots, & on les renvoie ainsi pour servir d'exemple (3). D'autres sois on coupe les oreilles, la lévre supérieure & le nez. — Le

⁽¹⁾ Les lois de ce peuple sombre & mélancolique sont souvent barbares, comme on le dira plus bas.

⁽²⁾ Diod. de Sic. liv. 1. fect. 2.

⁽³⁾ Coll. de Bry . huitieme partie des petits voyages

Touverain n'a jamais occasion de revoir ces misérables; & il ignore quel affreux spectacle ils forment dans son empire: cette maniere de punir convient au despote & au despotisme.

Les mutilations, ordonnées en certains cas, parurent fondées sur la justice. Les premieres nations de l'Antiquité imaginerent la peine du talion pour la punition des crimes, & on l'obfervoit avec beaucoup de rigueur. Le coupable rendoit œil pour œil. & dent pour dent, comme le dit Moyse.

On voit par-tout les législateurs embarrasses sur le choix des peines qu'ils décerneront contre les coupables: les uns adoptent l'esclavage; les autres, les galeres & les travaux publics. Les boulangers de Lima sont chargés de punir les esclaves: ils les sont travailler nuit & jour. On les nourrit mal, & on leur laisse peu de tems pour le sommeil. Ensin l'esclave le plus vigoureux est affoibli dans quelques jours (1).

On imagina aussi des peines qui réunissent tout à la fois l'infamie & la douleur. Les Chinois mettent au col d'un criminel des piéces de bois de quatre pieds en quarré & de cinq ou six

⁽¹⁾ Voyage d'Ulloa. Cet Auteur nous dit que le même usage étoit établi chez les Grecs & chez les Romains.

pouces d'épaisseur, & qui pesent de cinquante à deux cents livres. Avec ce fardeau, il ne peut ni voir à ses pieds, ni porter la main à la bouche. Plusieurs meurent ainsi de honte ou de dou-Les matiliaions, ordannées leur.

Lois péna-

On parlera des lois sur le meurtre dans le les sur le chapitre prochain. Mais on a cru que les observations sulvantes ont un rapport plus immédiat

> Des peuples féroces & accoutumés à la guerre détestent peu le meurtre, & ce crime, le plus noir de tous, n'est pas celui qu'ils punissent le plus séverement. Un Franc avoit droit de vie & de mort sur sa femme : s'il la tuoit dans un emportement de colere, voici tout le châtiment qu'on lui infligeoit ; il étoit privé quelques mois de porter ses armes, & pendant cette époque, il ne prenoit jamais le titre d'homme de to formell. Butto I efctave le plus guerre (I).

> Dès qu'on pensa qu'un homme riche pouvoit expier ses crimes avec de l'argent, il étoit simple d'en conclure qu'on pouvoit aussi racheter fa vie aux dépens d'un esclave; & l'on trouve. en effet, que les lois pénales de différens pays permettent aux coupables de livrer à l'exécuteur

⁽¹⁾ Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 2.

policus.

un esclave en leur place. Si un Negre de Benin tue son ennemi d'un coup de poing, ou d'une maniere qui ne soit pas sanglante, il échappe au supplice à deux conditions, s'il enterre le mort à ses dépens, & s'il fait exécuter un esclave à sa place (I) amuseral all all all a los los samo de delitel

Un Egyptien qui avoit tué son enfant n'étoit pas condamné à mort. On le menoit sur une place publique, & on le forçoit à tenir embrassé le cadavre pendant trois jours & trois nuits (2). Les peres avoient droit de vie & de mort sur leurs enfans, & l'on substitua cette peine à une peine capitale. and the state of the control of the state of the capitale.

Pour inspirer plus d'horreur du meurtre, on fit des lois singulieres; celles de Moyse permettoient au parent ou à l'héritier d'un homme tué par cas fortuit, de venger son sang, c'est-àdire, dégorger le meurtrier involontaire, s'il le trouvoit hors des bornes de l'asyle, lors même que le malheureux homicide étoit déclaré innocent par le législateur (3).

Le prytanée, chez les Grecs, jugeoit & condamnoit des animaux, des statues & des

⁽¹⁾ Deser, de la Guinée, Barbot, Bosman,

⁽²⁾ Diod. de Sic.

⁽³⁾ Nombre, ch. 26,

LIVRE TREIZIEME. 90

instrumens, lorsqu'ils concouroient à quelque meurire (1).ion she ques nu'b imanna not usa

les dans les gouvernepotiques.

Lois péna- La févérité des lois pénales augmente à mesure que les peuples perdent leur liberté. D'un autre mens des côté, on ne respecte pas les droits du Citoven, lorsqu'on outrage ceux de la nature humaine, & l'histoire nous montre assez souvent les nations affervies & opprimées à ces époques où les lois font cruelles. Les hommes se livrent naturellement à la gruauté, lorsqu'ils le peuvent impunément, & voilà pourquoi les peines sont presque toujours atroces dans les gouvernemens arbitraires. Comme tous les sujets appartiennent au maître, quiconque trouble la fociété générale, attaque sa propriété; le despote se venge autant qu'il est en son pouvoir, & dans sa fureur, il extermineroit le genre humain. » Si les supplices des Orientaux, dit Montesquieu (2), font horreur à l'humanité, c'est que le despote qui les ordonne se sent au - dessus, des lois. Il n'en est pas ainsi dans les républiques, les lois font toujours dous ces , parce que celui qui les établit s'y souconductions des abides s, destitation de sent

⁽¹⁾ Ælien. Coll. de Gron, t. 6. de Jurifdictione vere; (1) Died de Sie. rum gracorum.

⁽²⁾ Voyez l'Esprit des Lois, and and and (2)

Le roi d'Ava découvrit une petite émeute de quelques-uns de ses sujets qui resusoient de payer le tribut; on en saisst quatre mille : il les sit conduire sur la même place publique. & brûlet tous à la sois dans le même seu (1).

Les sujets d'un état despotique ne sont que des esclaves; on se joue de leur vie: on ne peut les contenir que par la terreur, on invente des supplices qui révoltent la nature; & comme il ne faut pas qu'ils oublient un instant leur servitude, on les conduit avec des bourreaux.

Le roi de Maroc vient de découvrir qu'un de fes alcades étoit d'intelligence avec la garnison de Melille. Après l'avoir attiré dans sa cour, il l'a fait mourir à coups de bâton dans une audience publique.

Une petite faute est punie à la Chine de la bastonnade, & les Chinois riches ou pauvres, nobles ou distingués, y sont également soumis. Il n'y a pas long-tems que, pour le moindre délit, on écrivoit sur les deux joues des coupables avec un ser chaud ce qu'ils avoient sait. Un mandarin représenta à l'empereur que cette punition étoit trop rigoureuse & trop répandue dans une ville où résidoit sa majesté. Depuis cette épo-

⁽⁴⁾ Coll. de Bry, petits voyages, septieme partie.

que, la marque des lettres ne s'applique plus que fur le bras gauche (1).

Les Orientaux ont exposé des semmes à des éléphans dressés pour un abominable genre de supplices, & l'histoire des persécutions qu'essuyerent, au commencement du dix-septieme siecle, les chrétiens du Japon, surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Don sit mettre les jeunes semmes nues dans les places publiques, & on les contraignit à marcher à la maniere des bêtes. Une dame fort honnête sut exposée à être violée publiquement par son propre sils, âgé de dix huit ans: une si grande horreur ayant sait frémir la mere & le sils; on saisst la mere, on lui tint les bras & les mains, & on la présenta à un étalon.... Cette scene se passoit sous les yeux du fils (2). «

Parmi les lois particulieres au despotisme, il ne faut pas oublier celle qu'on trouve dans le code des Lombards. Elle punissoit de mort la pensée, comme si l'on pouvoit constater un pareil délit (3).

⁽¹⁾ Rel. de Magalhaens.

⁽²⁾ Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Comp. Hollandoise, t. 5.

⁽³⁾ Si quis contra animam regis cogitaverit, aut confiliatus fuerit, anima sua incurrat periculum. Legis Longobardorum, tit. 10.

La race humaine est soumise à des carnages épouvantables, & l'on ne retrouve pas la moindre trace de justice ou de commisération dans les lois de la guerre, ni dans celles d'un état militaire. Eulin de Romans apprend que la ville de Padoue s'est révoltée contre lui; il charge de sers onze mille Padouans qu'il avoit dans son armée; il les condamne à mourir au milieu des supplices les plus atroces (1); & si l'on en croit les historiens, Mithridate sit massacrer en un jour quatre-vingt mille Romains.

L'empire de la superstition n'est pas moins terrible, & les lois qu'elle fait sont aussi cruelles. Autresois on versoit du plomb sondu dans la bouche d'un Mahométan qui avoit bu du vin. Les Algériens, qui abjuroient l'alcoran, étoient précipités sur des crocs de ser placés au bas des murs de la ville; ainsi suspendus, ils vivoient assez long-tems dans d'horribles souffrances (2).

On remarque même que la religion la plus sainte n'établit pas toujours les peines les plus douces. Les prêtres obtinrent de l'ascendant sous Charlemagne: les lois changent tout-à-coup, & la plupart des peines, qui n'étoient que des amen-

⁽¹⁾ Sabellicus Exemplar. Lib. 8.

⁽²⁾ Voyage de Shaw.

des, furent converties en peines de mort (1).
On voulut imiter celles de Moyfe.

On ne dit pas que les principes établis cidessus soient applicables à tous les états despotiques. L'article des exceptions est toujours considérable (2).

CHAPITRE II.

Tarif des mutilations & des meurtres.

En examinant cette foule de lois absurdes qu'établirent des législateurs ignorans ou corrompus, le tarif des mutilations & des meurtres paroit mériter un chapitre particulier. On évalua les crimes en argent : on étoit lavé, si on payoit le prix du taris. Il n'y avoit que les pauvres qui sussent punis; & l'Europe entiere n'a pas suivi d'autres lois pendant plusieurs siecles.

On y trouve des détails qui les rendent en-

⁽¹⁾ Voyez le fixieme Livre des Capitulaires de Charlemagne.

⁽²⁾ Les Indiens du Malabar n'emprisonnent point les criminels, & on se contente de leur mettre les sers aux pieds, jusqu'à la décision de leur procès, disent des Voyageurs qui se sont peut-être trompés.

core plus singulieres, & l'on peut en conclure que la barbarie des peuples ressembloit alors à la démence. Cette partie de l'histoire de l'homme est intéressante, & l'on a cru devoir tirer des anciens codes ce qu'on va lire. Mais on n'a pas le courage de rapporter toutes ces lois, & elles sont si extravagantes, qu'au premier coup-d'œil, on les prendra pour un badinage.

Si un homme libre frappe un autre homme libre à la tête, il donnera pour une tumeur 5 écus d'or.

Pour une déchirure de la peau, pro cute ruptà :

Pour une plaie jusqu'à l'os, 20 écus. Il MUST.

Pour un os brilé, 100 écus (1).

Si on prend quelqu'un aux cheveux avec une main, on payera 2 écus.

Si on le prend des deux mains, 4 écus (2).

Si on donne un coup à main fermée, 9 écus.

Si on blesse un homme à la têre, de manière qu'il en sorte trois os, on payera 30 écus.

Si on voit paroître la cervelle, 45 écus.

. Si on lui fait perdre un œil, 100 écus.

Si l'œil n'est pas entierement crevé, & qu'il voie encore un peu, une livre d'or.

⁽¹⁾ Codex legis Wisigothorum, Lib. 6.

⁽²⁾ Loi Salique, ch. 19. ... months and (1)

56 LIVER TREIZIENE

Si on écrase le nez, 100 écus d'or.

Pour une main coupée ou écrasée, 100 écus

Pour un pouce coupé ou écrasé, 50 écus.

Pour l'index, 40 écus.

Pour le doigt du milieu, 30 écus.

Pour le quatrieme doigt, 20 écus.

Pour le cinquieme, 10 écus.

Le même tarif s'applique aux doigts du pied. Pour chaque dent brifée, 12 écus.

Si un homme coupe à un autre la ride supérieure du front, 2 écus (1).

S'il coupe la seconde, 4 écus. She and mo

S'il coupe la troisseme ride, qui est près des yeux, il payera 2 écus d'or.

S'il coupe, le fourcil, 2 écus.

S'il coupe ou écrase la mâchoire, 6 écus.

S'il coupe ou écrase la membrane, à laquelle pendent le soie & la rate, 18 écus.

Si on fait sortir du corps les poumons, on payera 4 écus d'or, au-dessus du taux, pour la blessure en elle-même.

La loi Salique ordonnoit que si la blessure étoit faite entre les côtes & alloit jusqu'aux aînes, on payât 45 écus.

Si un homme fait une blessure à la paupiere

⁽¹⁾ Legis Frisionum , tit. 22.

supérieure d'un autre, de manière que celui-ci ne puisse la fermer, il payera 6 écus d'or (1).

S'il blesse la paupiere inférieure, de maniere que le blessé ne puisse plus retenir ses larmes, 12 écus.

S'il lui fait sortir un œil, 40 écus.

Si l'homme blessé au nez ne peut plus contenir la morve, 12 écus.

Celui qui emportera la levre supérieure, de maniere qu'on voie paroître les dents, 6 écus.

celui qui blessera cette levre, de façon qu'elle pe puisse plus contenir la salive, 12 écus.

Si onna percé le lbras au - dessus du coude ;

Si on a percé le coude, 3 écus.

Si on a coupé l'extrémité du pouce, 6 écus.

Si on a coupé le pouce entier, 12 écus.

Si on a coupé la premiere jointure de l'index.

On supprime les trois quarts de ces détails.

Si quelqu'un prend un homme par les parties naturelles, il payera 4 écus.

S'il ampute en entier les parties de la génération, 40 écus.

Ripuaires. ... Lex Alamanorum; ch. 65. Voyez aussi la loi des

S'il ampute seulement les testicules sans enles ver la verge, 20 écus d'or.

Si quelqu'un en frappe un autre jusqu'à le rendre muet, 18 écus (1).

S'il le frappe jusqu'à le rendre sourd, il payera

S'il transperce la bourse des testicules & les hanches, 9 écus.

Si quelqu'un frappe ou blesse une semme ou une sille qui sait ses nécessités; si une semme ou une sille se déshabille pour quelque besoin. & qu'on la frappe à l'endroit où on la voit nue! (comme nous savons, dit le légissateur, que cela est arrivé dernierement,) il payera 80 écus (2).

Voici maintenant le tarif des injures & des outrages.

Si quelqu'un donne à un autre le nom de cenitum, il payera 15 écus d'or.

S'il l'appelle concagatum, 3 écus. Le poblica S'il l'appelle vulpicula, 3 écus. Le popula de S'il l'appelle liévre, 6 écus.

(1) Lex Angliorum & Werinorum, tit. 5. 6 12

⁽²⁾ Si quis ut modo factum esse cognoscimus, mulier rem aut puellam sedentem ad necessitatem corporis, vel in alio loco, ubi ipsa sæmina pro sua necessitate, nuda esse videatur, pungere aut percutere præsumpserit, componat ad 80 solidos. Legis Longobardorum, lib. 1. tit. 16. 11.

Si on donne à une femme le nom de putain; on payera 45 écus d'or.

Si on dit qu'un homme est lâche & qu'il a fui dans un combat, 3 écus.

Si, sans prouver son assertion, on dit qu'il est délateur, 15 écus (1).

Si on l'appelle Hereburgium ou Strioportium 5

Si un homme rencontre en son chemin une vierge libre, & que par force il lui découvre la tête, il payera 6 écus,

S'il releve ses vêtemens jusqu'aux genoux ;

S'il la met nue, de maniere qu'on voie son derriere, ou ses parties naturelles, 12 écus (2).

Ces peines n'étoient pas encore assez absurdes en elles-mêmes; on retrouve dans la maniere de les infliger une barbarie particuliere, dont il est difficile de se former une idée. Il y a des lois qui condamnent à autant de pieces de monnoie qu'il en faut pour couvrir les sesses d'une semme,

⁽¹⁾ Lex Salica, cap. 32.

⁽²⁾ Lex Alamanorum, cap. 58. Si ejus vestimenta levaverit, ut usque ad genua denudet, 6 solidos componat; si eam denudaverit ut genitalia ejus appareant, vel postegiora.

100 LIVRE TREIZIEME.

C'est l'amende qu'infligeoit Howel Dda, en cas de séduction (1). Le même législateur ordonna qu'on payeroit 3 vaches pour un parjure, 12 pour l'enlevement d'une fille, & 18 pour celui d'une matrône.

On voit aussi ce qu'il en coûroit lorsqu'on avoit mutilé des animaux, & l'on est étonné tout à la sois du goût des peuples pour ces mutilations, & de la prévoyance des législateurs.

Si quelqu'un creve l'œil du cheval, du bœuf, ou d'un autre quadrupede de son prochain, il payera la troisseme partie de la valeur de cet animal.

S'il lui arrache la corne, il payera 2 faigas.

S'il lui coupe la queue, il payera 7 sal-

Enfin, l'homme a tant de goût pour les mutilations, qu'une loi des Visigoths condamne celuiqui coupe par malice les testicules aux animaux de son voisin, à payer deux sois la valeur de cet animal (3).

⁽¹⁾ Vir si factum denegaverit, jurabit super campaname ecclesiæ malleo destitutam, quod si fassus suerit, compensabit denariis totidem, quot nates sæminæ operienture.
Leges Wallicæ. Ces lois surent faites en 914.

⁽²⁾ Legis Bawariorum, tit. 13.

⁽³⁾ Codex legis Wisigothorum, lib. &

La vie des hommes fut mise à prix, & même Tarif des ce prix paroît si bas, que les riches tuoient à meurtres. peu de frais ceux qui leur déplaisoient. Dans le pays de Galles, le meurtrier d'un chancelier payoit 189 vaches (1).

Ailleurs, celui qui se servoit de stéches empoisonnées, ou de poison pour faire mourir un homme, payoit 12 écus d'or.

Les lois Saliques, Ripuaires, ou Bourguignones, n'imposoient qu'une amende de 400 écus à l'assassin d'un évêque; 200 à celui d'un prêtre. Il en coûtoit beaucoup moins lorsqu'on n'assassinoit qu'un laïque, & sur-tout si c'étoit un homme du commun. On tuoit un laboureur ou un berger pour 30 écus; un bijoutier pour 150; un orsévre pour 100; un serrurier pour 50, & un charpentier pour 40(2), &c.

Il y avoit différens prix pour les enfans tués dans le ventre de leur mere, les enfans en bas âge, les petites filles, les femmes enceintes, &c. & même le titre 5 de la loi des Frisiens', porte: des hommes qu'on peut tuer sans composition.

On imagine aisément que ces lois sont rem-

⁽¹⁾ Leges Wallica.

⁽²⁾ Lex Burgundierum, cap. 10.

101 Livke TREIZIEME.

plies d'ailleurs de bisarreries inexplicables. Ainsi celle des Visigoths décerne une peine de 10 coups de souet pour un soussele ; de 20, pour un coup de poing, ou un coup de pied; & de 30, pour un coup à la tête, qui n'a pas été suivi d'essussele sang (1); tandis que les mutilations & les meurtres n'étoient punis que par des amendes.

Celle des Lombards ordonnoit de payer environ 100 écus d'or pour un meurtre, & 20 ou 30 pour l'amputation d'un membre; & elle condamnoit à 1400 écus celui qui passoit devant une fille, ou une semme, qu'il rencontroit en chemin, ou celui qui lui faisoit quelque outrage (2). — Quoiqu'alors on respectat beaucoup les semmes, il n'y avoit pas de proportion dans la punition de ces délits.

Conjectures sur l'o-l'origine de toutes ces lois, & jamais on ne leur
rigine de trouvera un morif raisonnable.
ces lois.

Il est probable qu'elles surent établies par des hommes puissans, & qu'on ne sit aucune attention aux pauvres; car on sait l'histoire de cet impertinent de Rome, qui donnoit des soussets

⁽¹⁾ Codex legis Wisigothorum, lib. 6.

⁽²⁾ Legis Lengobardorum, lib. 1. tit, 12.

fous ceux qu'il rencontroit, & leur faisoit présenter les 25 sols de la loi des douze Tables (1).

Cette partie de l'ancienne Jurisprudence n'est pas assez connue pour qu'on puisse approsondir l'origine ou l'atrocité de ces lois. Il faudroit savoir si ces sommes du taris étoient considérables alors; si les hommes pauvres ou d'une fortune médiocre les acquittoient aisément; si les riches tomboient dans l'indigence après les avoir payées; si les peines afflictives auroient été plus dures que ces châtimens, & ensin si ces amendes excluoient toute autre punition: ces peines avoient du moins cet avantage qu'elles ôtoient des jouissances aux coupables.

Des peuples indulgens sur le meurtre sont portés à évaluer en argent les autres délits. Dans ces tems de l'anarchie Gothique, on étoit bien embarrassé de châtier les criminels: il y avoit des inconvéniens à retenir les coupables en prison; on ne condamnoit ni aux galeres, ni aux travaux publics; la bastonnade passoit peut-être pour une correction passagere qu'on oublioit bientôt, aulieu que le besoin qu'entraînoit l'amende duroit plus long-tems.

⁽¹⁾ Aulugelle, liv. 20. chap. 1.

Les coups de bâton étoient d'ailleurs le plus fanglant des outrages qu'on pût recevoir, & les législateurs ne vouloient pas blesser la fierté des sujets. On a déjà dit que ces peuples guerriers abhorroient les mutilations, & comme chacun étoit soldat, ils n'aimoient pas remplir leurs armées de sujets difformes.

Quoique la plupart de ces réglemens se trouvent dans les codes, ils ressemblent à des lois de police, qu'on porte ou qu'on abolit, suivant les circonstances. En esset, ces lois conviennent à des peuples ambulans qui passoient sans cesse d'un pays à un autre pour le dévaster.

Enfin, ces peines annoncent peut-être l'impuissance des législateurs. Des châtimens corporels auroient blessé ces brigands attroupés, & l'on n'osoit pas trop réprimer leur penchant pour le désordre. Chaque individu mettoit son honneur à se venger lui-même, & les administrateurs respectoient cette délicatesse. La politique le laissoit repousser les outrages qu'il recevoit; & la partie publique ne poursuivoit pas le coupable, qui s'acquittoit envers elle en payant l'amende; mais les criminels avoient toujours à redouter l'ossensé, ou les parens du mort, & cette terreur étoit plus efficace que les supplices. — Un meurtrier craignoit à son tour d'être assassiné;

falloit qu'il pérît, ou qu'il extirpât jusqu'au dernier vengeur de son premier crime. Le duel est une invention abominable, & ses essets sont plus abominables encore; mais ce frein a posi les mœurs & arrêté l'insolence. Les vengeances particulieres produisoient, à cet égard, un meilleur esset, puisqu'on toléroit les plus lâches assassinats; cette licence entretenoit le courage de la nation, qui n'étoit alors gouverné que par le point d'honneur.

Toutes ces lois, qui encourageoient la vengeance particuliere, l'ordonnerent bientôt: les fils d'un homme assassiné aimerent mieux vivre en paix, que de poursuivre les meurtriers de leur pere, on les condamna, dans une assemblée générale des Francs, à perdre tous leurs biens patrimoniaux, selon les lois Romaines qui les déclaroient déchus de l'héritage paternel (1).

Les chefs eux-mêmes étoient soumis à cet-

Philippe-Auguste sit cette Ordonnance: » Lorsqu'il se commettra quelque meurtre, ou quelque violence, l'offensé pourra surprendre de nuit les parens de l'offenseur, qui demeurans

⁽¹⁾ Aimoin, 1, 4. chap. 28. Orig. & ant. de la France, t. 3.

106 LIVET TETTZATME.

loin de-là ne savent rien du mésait, & les occir se ceux qui seront absens; auront seulement quarante jours de trève, pour apprendre ce qui advient en leur lignage, & se pourvoir ou guer-royer (1). « S. Louis & le roi Jean renouvelle-tent dans la suite la même Ordonnance.

Il y a des nations polies qui sont aujourd'huit très-indulgentes sur ces sortes de meurtres, & qui ne les punissent point.

CHAPITRE III.

Peines bifarres.

Tout ce qui se passe chez les peuples, dont nous ne connoissons ni les mœurs ni le caractère; contraste avec les coutumes & les préjugés reçus, & doit paroître bisarre: c'est l'esset que produissent d'abord les rapprochemens dont cet Ouvrage est rempli; mais il n'y a point de bisarrerie dans la nature, & l'on ne se sert de cette expression que pour se consormer à l'usage.

Les législateurs cherchent des peines qui fal-

⁽¹⁾ Beaumanoir, chap. 60. Ord. du Louvre, t. 1.

du'inventer: ils adoptent tous les châtimens qui effiayent par leur, singularité; ils raffinent les supplices pour qu'ils soient plus terribles, & enfin comme les criminels eux mêmes craignent le ridicule, on a voulu quelquesois l'introduire dans les lois pénales, & on les a souvent rendues bisarres.

Il y en a qui blessent tout à la fois la pudeur & l'honnêteté, & qui arment les élémens contre les coupables. Nos ancêtres condamnoient ceux que la pénitence publique dégradoit, à parcourir le pays nuds, & armés seulement d'une épée (1). Les Daces dépouilloient un parjure, & ils le forçoient à passer le reste de sa vie comme les bêtes; puisqu'il a cessé d'être homme, disoient-ils, il ne doit plus porter de vêtemens. On voit au livre du mariage, que souvent on mettoit nuds les adulteres.

D'autres peines sont si grossieres & si brutales, qu'il saut les rapporter sans y joindre aucune réslexion. Les anciens Polonois condamnoient un calomniateur à se mettre à quatre pattes, & à aboyer pendant un quart-d'heure, comme un chien.

⁽¹⁾ Cap. Aquis gran. ann. 789. cap. 77. & les Origines & les Antiquités de la France, &c. par M, le comte du Buat, t. 3.

108 LIVRE TRETZIEME.

Lorsque les épreuves étoient en usage ; on ordonnoit aux accusés de combattre contre des animaux. Sous le regne de Charles V. ou, suivant quelques écrivains, sous celui de Philippe-Auguste, ou de Louis VIII, Aubry sut assassiné: son chien reconnut Macaire pour le meurtrier. & il le mordit en aboyant avec fureur. Le roi, frappé de plusieurs indices, jugea qu'il écheoit gage de bataille. Le champ-clos fut marqué dans l'isle Notre-Dame. Macaire étoit armé d'un gros bâton; le chien avoit un tonneau percé pour sa retraite & ses relancemens, Après un combat opiniâtre, il faisit Macaire à la gorge, le renversa par terre, & l'obligea de faire l'aveu de son crime, en présence du peuple & de toute la cour (I) ov pO determine with the red and the state

En quelques pays de l'Inde, un criminel condamné à mort, obtient sa grace, s'il combat contre un lion, sans en être dévoré. — Les hommes ont toujours respecté le courage & la bravoure, & l'on croit, qu'avec ces deux qualités, on est digne de pardon.

Le a slover vendant da u arr d'hen

⁽¹⁾ Essais historiques sur Paris, par M. de Saint-Foix, t. 1. Ce combat est attesté par un monument. Il est peint sur une des cheminées de la grande salle du château de Montargis. Voyez Jules Scaliger & le P. de Montaucon.

Les Francs condamnoient le voleur d'un chien de chasse à saire trois tours sur la place publique, en lui baisant le derrière; & le voleur d'un épervier, à une amende de huit écus d'or, ou à se laisser manger par cet oiseau cinq onces de chair sur les sesses (1).

Un Algérien, qu'on surprend à voler, perd sur le champ la main droite, & on le promene sur un âne, le visage tourné vers la queue, avec sa main pendue au col (2).

On a voulu que tout ce qui entouroit le coupable, portât des marques de son délit, & qu'ainsi sa honte sût plus durable & plus maniseste. Les anciennes lois d'Angleterre imposoient une peine afflictive au ravisseur d'une semme, & ce châtiment s'étendoit jusques sur son chien, son cheval & son faucon (3).

Un roi de l'Orient fit mourir un juge prévaricateur. On remplit de crin la peau de ce juge; on en fit un couffin, & fon fils, qui lui succéda,

⁽¹⁾ Loi Gombette. share extered un exuen so

⁽²⁾ Voyage de Shawald il a zimoj zion inibned

⁽³⁾ Equus ejus ad dedecus suum dedecorabieur, caude quam propius natibus posse, abscissa; eodem modo canis leporarius dedecorabitur, & accipiter ejus perdet beccum, ungues & caudam. Staunford, 22. B. & l'Ouvrage inti-tulé Principles of penal Law.

116 LIVRE TRETZIEME.

fut obligé de s'asseoir dessus, lorsqu'il donnoir les

Comme les Romains recherchoient les peines qui affectoient le plus les coupables; ils faisoient saigner les soldats qui avoient commis quelque faute. Aulugelle (1) donne de mauvaises raisons de cette courume: celle de M. de Montesquieur paroît assez vrai-semblable; la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que l'affoiblir.

Quand les jeunes Méxicains commettoient des fautes, on injectoit de la fumée d'anis sec dans leurs narines, & si ce châtiment ne les corrigeoit pas, on les exposoit nuds aux injures de l'air, ou à la chaleur du soleil.

On remarque que les législateurs prétendent souvent punir un délit d'une maniere qui ait quelque rapport avec la saute, & l'on a établi pour cela des peines singulieres. Lorsque, par négligence, le seu prend au Tonquin, le maître de la maison est assis sur une chaise haute de douze ou quatorze pieds, & on l'expose ainsi pendant trois jours à la plus cuisante ardeur du soleil (2).

⁽¹⁾ Liv. 10. chap. 8.

⁽²⁾ Voyage de Dampierrei Linning de Linning de Linning

D'autres fois on emploie des châtimens qui ne font qu'exciter la rifée du public. Si on obferve avec négligence les usages & les cérémonies prescrites par l'alcoran, on attache au col des coupables une planche garnie de plusieurs queues de renard, & après les avoir ainsi traîné par toute la ville, on les condamne à une amende (1).

On accompagna les châtimens d'un appareil déshonorant & lugubre. En 1523, on dégrada de noblesse le gouverneur de Fontarabie qui avoit rendu honteusement cette place aux Espagnols; » on l'arma de pied en cap; on le fit monter sut un échaffaud, où douze prêtres affis & en surplis commencerent à chanter les Vigiles des Morts, après qu'on lui eût lu la Sentence qui le déclare traître, déloyal, vilain, & foi menti. a -A la fin de chaque pleaume, ils faisoient une pause, pendant laquelle un héraut d'armes le dépouilloit de quelque piece de son armure, en criant à haute voix : Ceci est le casque du lâche; ceci fon corfelet; ceci fon bouclier, &c. Après d'autres cérémonies, on le couvrit d'un drap mortuaire, & on le porta à l'église où les douze prêtres l'environnerent, & lui chanterent sur la tête

⁽¹⁾ Boemus, Mores Gentiumi ant to tanastil (4)

le pseaume Deus, laudem meam ne tacueris, qui renserme plusieurs imprécations contre les traiteres (1). «

Il fut difficile de contenir cette multitude indisciplinée qui s'enrôloit pour les croisades, & le vol en particulier étoit dangereux pendant ces expéditions. Voici un des réglemens que firent les rois de France & d'Angleterre en 1189, avant de s'embarquer pour la Palestine: » Si quelqu'un est convaincu de vol, on lui coupera les cheveux; on versera sur sa tête de la poix bouillante; on la couvrira ensuite de plumes, & on l'exposera dans cet état sur le premier rivage. «

Les tems Gothiques nous offrent un grand nombre de lois, qui ont un caractère particulier de bisarrerie. Par une ancienne ordonnance d'Angleterre, si quelqu'un souilloit le dit du prince, il payoit une verge d'or pur, de l'épaisseur du doigt d'un laboureur qui avoit tabouré neuf ans, & assez longue pour, que de terre, elle touchat à la bouche du prince, quand il étoit assis (2).

D'autres lois sont ridicules par les prétentions de celui qui les porte. Philippe Auguste ayant voulu répudier sa femme, le pape mit son royaux

⁽¹⁾ Essais hid. sur Paris, & le vrai Théatre d'honneurs

me en interdit : les œuvres du mariage étoient illicites, & l'on excommunia les maris & les femmes qui habitoient ensemble.

Les peuples d'Asie mettent aussi de la bisarre? tie dans l'exécution des lois pénales. La bastonnade est un châtiment ordinaire chez les Tartares, & si la Sentence porte cent coups, on se sert pour cela d'autant de bârons différens (1).

La superstition consacra ces bisarreries, & elle en inventa beaucoup d'autres : on n'en citera qu'un exemple. Les anciens Gaulois célébroient leurs mystères dans des bois: ils n'y entroient que liés; & s'ils tomboient, il ne leur étoit pas permis de se relever ; ils devoient marcher à genoux ou le rouler, jusqu'à ce qu'ils sussent sortis de cette enceinte emabreo e . A war ab kon

Il paroît que l'usage de soumettre les animaux à des supplices, étoit connue de l'antiquité. L'aréopage & le sénat des Juis, qui vouloient inspirer de l'horreur du meurtre, faisoient le procès aux animaux meurtriers. Plusieurs Voyageurs rapportent que sur le haut des montagnes d'Afrique, on attache des lions en croix pour fervir d'exemple aux autres; & les juges du comté de Valois condamnerent à être pendu un

⁽¹⁾ Voyage de Rubruquis, 220 10 11 10 10 11 Tome III.

114 LIVER TREIZIEME.

corne. Le Parlement confirma cet arrêt en 1314, & l'animal fut exécuté.

CHAPITRE IV.

Lois pénales contre des actions indifférentes ou bonnes en elles-mêmes, ou contre des chimeres.

Les tyrans défendent les actions les plus indifférentes en elles-mêmes; & comme tout dépend de leurs caprices, & qu'il est de la nature de l'homme de les satisfaire, ils recourent aux peines de mort. La condamnation se porte quelquesois sur le champ & sans sorme de procès, & d'autres sois il y a des lois permanentes qui décernent ces châtimens. Un individu, qui est le maître d'établir des sois, les sera conformément à ses passions & à ses erreurs; car il n'est pas question de bien public, ou d'amour de la justice. N'est-ce pas ainsi que la moitié de la terre sut gouvernée dans tous les tems? & qui pourroit dire avec quelle frenésse les sois se sont jouées de la vie des innocens?

Mon but n'est pas de m'étendre sur cet arti-

cle; les despotes veulent regner par la terreur, tout leur paroît crime de lèse-majesté, & ils ont des caprices sanguinaires. Voici des peines relatives à ces trois cas. Au Japon, deux demoiselles surent ensermées jusqu'à la mort dans un cossre hérissé de pointes de ser; l'une, pour avoir eu quelque intrigue de galanterie; l'autre, pour ne l'avoir pas révélé (1).

Henri VIII ordonna, par une loi, que tout homme instruit d'une galanterie de la reine, ou de la semme que veut épouser le roi, iroit l'accuser, sous peine de haute trahison.

Une autre loi, passée sous le même regne, déclaroit coupable de ce crime quiconque prédit la mort du roi. Ce prince tomba maladé; les médecins n'oserent jamais dire, qu'il sût en danger (2).

Suivant les anciennes lois, c'étoit un crime de haute trahison de connoltre les semmes qui servent les ensans du prince.

Une des femmes du roi d'Achem poussa, en rêvant, un cri qui éveilla toutes les autres, le prince demanda la cause de ce tumulte, on ne

de la Comp. Hollandoise, I. 5. part. 2.

⁽²⁾ Hist, de la réformation de Butnet.

116 LIVRE TREIZIEME.

lui fit pas de réponse satisfaisante. Il les applique pendant trois ou quatre heures à des tortures effroyables; ensin, on leur coupa les pieds & les mains, & on les je ta dans la riviere. Beaulieu fut témoin de l'exécution.

Un des coqs de ce roi ayant été vaincu dans un combat par un autre coq de moindre grandeur, il voulut savoir pourquoi le petit avoit plus de force que le grand. Le seigneur, chargé de nourrir cet animal, répondit avec beaucoup de respect à sa majesté, qu'il n'en comprenoit pas la raison: & moi, je la comprends bien, reprit le monarque; c'est que vous avez mal nourri mon coq; & à l'instant il lui sait couper les mains sous ses yeux (1).

Par une fatalité déplorable, on est en droit d'adresser les mêmes reproches à la plupart des états. Rome étoit inondée de sang, quand Lépidus triompha de l'Espagne, & il ordonna de se réjouir sous peine d'être proscrit (2). Appien a conservé la formule des proscriptions (3): il faut voir, dit M. de Montesquieu, avec quelle

⁽¹⁾ Rel. de Beaulieu.

⁽²⁾ Festis & epulis dent Romani, hunc diem, qui secus

⁽³⁾ Des guerres civiles , L 44

adrelle on en présente les avantages, de maniere à faire croire aux lecteurs que véritablement elles étoient nécessaires. » Il semble qu'on n'y a d'autre objet que le bien de la république, tant on y parle de sang froid, tant on y montre d'avantages, tant les movens que l'on prend font préférables à d'autres, tans les riches sont en sûreté. tant le bas peuple sera tranquille, tant on craint de mettre en danger la vie des citoyens, tant on veut appaiser les soldats, tant enfin on sera heu-

Lorsqu'il ne coûte rien d'établir des lois, on en fait sans raison & sur toutes les matieres, & l'on décerne souvent une peine capitale, ou une peine grave, contre les prévaricateurs. N'y a-t-il pas un pape qui excommunie par une bulle ceux qui s'aviseront de copier ou de répandre le Miserere, qu'on chante le jeudi saint dans la chapelle Sixtine?

Les lois pénales de la superstition désendent Lois pénapresque toujours des actions indifférentes en elles. les de la sumêmes. Dès qu'on adore une paille, une pierre perstition, & un chat, on extermine le malheureux qui profane la paille, la pierre ou le chat. L'homme ne tarde pas à s'établir le vengeur de la divinité; & cette idée naît dans la tête des sauvages. Si l'on décompose le fanatisme, on remarquera que c'est

H iii

TIS LIVER TREIZIEME

l'orgueil qui désend par le ser & par le seu le sentiment qu'il adopte.

On peut voir dans le livre intitulé Culte des Dieux fétiches, quels malheurs sont arrivés aux Anglois & aux Portugais pour avoir touché ou emporté par mégarde les fétiches des Negres. Un cochon hollandois mangea un de ces dieux, & on tua bientôt presque tous les porcs du pays.

C'est un crime capital chez les Tartares de mettre un couteau dans le seu, de sendre du bois près du soyer, de s'appuyer contre un souet, de battre un cheval avec sa bride ou de rompre un os avec un autre; de répandre à terre quelque liqueur, d'uriner dans sa maison, de jetter hors de sa bouche un morceau de viande qu'on ne peut avaler, ou de marcher sur le seuil de la maisson des princes (1).

Le droit du zele permettoit à tous les Juisse de tuer sur le champ celui qu'on surprenoit blasphémant, ou sacrifiant à Moloch; & les lévites passerent au fil de l'épée environ trois mille ado-

⁽¹⁾ Voyez la Rel. du Frere Jean Duplan-Carpin, & la Coll. d'Hakluyts. Il faut remarquer cependant que toutes ces peines ne dérivent pas immédiatement de la supersti-tion.

rareurs du veau d'or . & Phinées tua Zimri & Cofby (I).

L'Indien du Malabar qui répand, par mégarde ou à dessein, du sang sur les terres sacrées, ne peut éviter la mort : la sévérité va si loin que s'il prend la fuite, on exécute à sa place son plus proche parent (2). cer reduced while the lower will be to a

Les peuples éclairés d'ailleurs ne sont pas les moins féveres. & l'on remarque que leurs lois pénales font très - absurdes & qu'ils suscitent les persécutions les plus atroces. Les Athéniens dévouoient à la mort guiconque faisoit tomber un gland de la forêt des héros (3), & l'aréopage condamna Stilpon à l'exil pour avoir dit que la Minerve de la citadelle n'étoit pas réelle. ment une déesse, mais une sculpture de Phidias, and About the rate of the control of the state of

Le peuple d'Egypte se jettoit sur celui qui tuoit par mégarde un chat ou un ichneumon: après l'avoir bien tourmenté, il le massacroit sans aucune forme de procès. Diodore cite plusieurs de ces faits, & un entr'autres dont il sut témoin pendant son séjour en Egypte.

⁽¹⁾ Voyez le Pentateuque.

⁽²⁾ Le Voyageur Dellon en cite un exemple, dont il a été témoin.

⁽³⁾ Ælien, liv. s. ch. 17.

120 LIVRE TREIZIEME.

Les lois des nations modernes sont aussi rigoureuses; mais depuis cent ans, on ne les observe plus dans toute leur rigueur. Il n'y a pas longtems qu'on arrachoit les dents, ou qu'on pendoit pour avoir mangé de la viande en Carême; on dit même qu'en 1629, on sit mourir un gentilhomme, qui étant pressé par la faim, se nourrit, un jour de jeûne, de la cuisse d'un cheval.

Le zèle est impitoyable & les légissateurs pacifiques oublient leur caractère. Les établissemens de S. Louis décernent des peines eruelles contre les hérétiques; & ce monarque, si respectable d'ailleurs, disoit à son ami Joinville, quand un laic entend médire de la religion chrétienne, il doit la désendre, non-seulement de paroles, mais à bonne épée tranchante, & en frapper les médisans & les mécréans à travers le corps, tant qu'elle pourra entrer (1),

Un Concile tenu en 1096 exclut de la communion des fideles, ceux qui portent de longs cheveux, & il ordonne qu'on ne prie point pour eux après leur mort (2).

Une ancienne loi d'Angleterre condamnoit à

⁽¹⁾ Voyez le Joinville, publié par Ducange.

⁽²⁾ Pommeraye, hist. des archev. de Rouen.

mort celui qui contractoit un mariage avec un Juif ou avec une Juive (1).

On imagina que l'Être suprême ne veut pas qu'une veuve se remarie, & on brûloit l'homme qui connoissoit une veuve (2).

Les Péruviens adoroient le Soleil, & ils attachoient la plus grande importance à la garde du feu sacré. On chargeoit des vierges de ce soin, & si l'une d'elles manquoit à son vœu de chasteté, on l'enterroit vive, & on pendoit son amant; on punissoit d'un crime si énorme la semme du coupable, ses ensans, ses serviteurs, ses parens, tous les habitans de la ville où il demeuroit, jus, qu'aux ensans à la mammelle, & on rasoit la ville de sond en comble (3).

Ce seroit une terrible association que celle de Lois pénal'homme avec le diable; & dès qu'on la croit les relatives possible, on conçoit très-bien comment on la & à la sorpunit par des supplices affreux. Les Indiens de cellerie. l'Amérique septentrionale poursuivoient, sur le

de la noblesse, comment on a traité d'ailleurs les Juiss.

⁻⁽²⁾ Cap. 61. Edicti Theodorici in Codice legum anti-

⁽³⁾ Hist. Générale des peuples du monde, t. 13. On n'ose pas croire que M. l'abbé Lambert ait inventé ce fait.

122 LIVER TRETZIEME

champ & fans relâche, tous ceux qu'on accusoit, de maléfice, & ils les condamnoient au supplice, des prisonniers de guerre.

Les idées de magie & de forcellerie fermenterent en Europe, sous l'empire des barbares; cette solie devint une maladie épidémique, & eut des suites désastreuses. Les lois & les magistrats voyoient par-tout des sorciers, & l'on alluma des bûchers (1). Quoique l'homme soit susceptible de toutes les illusions, il y a, sur cette matière, des saits très-extraordinaires. Une soule de missérables avouent que véritablement ils ont sait un pacte avec le démon, qu'ils assistent aux sabbats, &c. & ils racontoient beaucoup d'histoires de ces assemblées. Comme ils prenoient les rêves de leur imagination pour des réalités, ils

⁽¹⁾ Cette manie de brûler des sorciers se répandit surtout dans les colonies. Il semble que les Européens, transplantés en Amérique, soient devenus aussi insensés que les
sauvages Indiens, qui voyent continuellement des charmes & des démons, & qui leur inspirerent probablement
ces solles idées. On est étonné de la multitude innombrable de sorciers qu'on sit brûler dans la nouvelle Angleterre, à la fin du dernier siecle. On trouvera l'histoire de
ces procédures & les dépositions des accusés qui avouoient
un paste avec le diable, dans l'Ouvrage intitulé History
of the colony Massachuset's bay by Hutchinson.

étoient convaincus de ce qu'ils disoient. — Ces aveux fréquens persuaderent encore mieux les dépositaires des lois, qui ne négligeoient rien pour extirper cette chimere. Pendant un long espace de tems ils appellent des bourreaux; & en ouvrant les anciens ouvrages de Jurisprudence, on est étonné de la stupidité des magistrats: on ne citera que des exemples remarquables.

Le Parlement de Bordeaux sit dans un an brûler six cens sorciers. En 1574, celui de Dôle condamna au seu, Gilles Garnier, pour avoir renoncé à Dieu, & s'être obligé à ne plus servir que le diable, qui le changea en loup-garou. L'Arrêt dit que, sous la sorme de loup-garou; il a saiss & dévoré des petits garçons, & que le coupable avoua plusieurs sois tous ces crimes (1).

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui apporterent des livres à Paris, furent condamnés par le Parlement à être brûlés viss comme sorciers, & ils n'échapperent au supplice que par la fuite.

S. Agobard nous apprend qu'il eut beaucoup de peine à délivrer des étrangers que le peuple.

⁽¹⁾ Voyez La Rocheflavin.

LIVRE TREIZIEME. 124

traînoit au supplice; parce qu'ils étoient tombés de nues dans l'intention d'enlever la récolte par le pouwoir du diable.

de l'ancien-

Absurdité Les lois de la plupart des peuples renserment toutes sortes de défauts; mais il paroît prudence, que celles des nations de l'Europe ont un caractère particulier de férocité. Il semble que c'est dans cette partie du monde qu'on a le plus multiplié les formes des procédures, & insensiblement l'on est arrivé à de grands excès. En Angleterre, en Allemagne, en Hollande, on imagina qu'un coupable, convaincu d'un crime, devoit lui-même confesser son délit (1), & pour lui arracher cet aveu, on employa des tortures épouvantables. Si un Anglois s'opiniâtroit à le nier, on l'appliquoit de nouveau à la question, & enfin lorsque les juges étoient fatigués, ils difoient: » Qu'il soit mené en prison ; que là il soit dépouillé nud ; qu'on l'étende par terre tout de son long; qu'on fasse sous sa tête un trou; que sa tête soit mise dans ce trou; que l'on jette fur toutes les parties de son corps autant & plus de fer & de pierres qu'il en pourra porter; tant qu'il vivra, qu'on lui donne le plus mauvais

⁽¹⁾ On oblige ainsi les prisonniers de l'Inquisition à dire eux-mêmes à leurs juges le sujet de leur détention.

pain & la plus mauvaise eau; que le jour où it mangera, on ne lui donne point à boire, & point à manger le jour qu'il boira; que ce régime soit observé jusqu'à sa mort. «

Les circonstances obligent souvent à établir Nécessité des lois pénales contre des actions indifférentes des circonen elles-mêmes; & les législateurs seroient excusables, s'ils n'en portoient jamais que dans le cas de nécessité. En citant des exemples, on ne veut que prouver comment les hommes s'aveuglent; & dans quel besoin ils se trouvent.

Les Arabes Nabatéens défendirent, sous peine de mort, de semer du bled, de planter des arbres fruitiers, de boire du vin, ou de vivre sous des toits; parce que ceux qui contractent ces habia tudes s'assujettissent bientôt à des maîtres pour les conserver (1).

Après que les Carthaginois eurent conquis la Sardaigne, ils détruisirent tout ce qui pouvoit la rendre propre à nourrir des hommes, & comme ils vouloient qu'elle fût déserte, ils établirent une peine de mort contre ceux qui cultiveroient la terre (2).

Les sacrifices que fait la politique au salut

⁽¹⁾ Diod. de Sicile.

⁽²⁾ Arift, de Mirabilibus

public, sont en très - grand nombre; elle établit des peines capitales contre le maraudage à l'armée, les attroupemens en différentes occasions, les conversations sur certaine matiere, l'entrée d'un lieu désendu, &c. &c. &c.

En 1496, le Parlement de Paris défendit, sous peine d'être pendus, à tous ceux qui étoient atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, & aux étrangers insectés, de rester plus de vingt-quatre heures dans la capitale (1).

Le roi d'Espagne, pendant la guerre de 1740, contre les Anglois, punit de mort ses sujets qui introduisoient des marchandises d'Angleterre, & il insligeoit la même peine à ceux qui portoient dans les états d'Angleterre des marchandises d'Espagne.

L'intérêt d'un pays est souvent lié à des actions indifférentes, & on les interdit par des lois prohibitives. Une loi d'Egypte prononçoit une peine de mort contre ceux qui tuoient un vautour. — On croit que cet oiseau détruit les infectes & les reptiles, & l'on pourvoyoit à sa confervation. On a décerné la même peine dans les établissemens françois d'Amérique, contre ceux qui tuent des vaches; & en Angleterre,

⁽¹⁾ Cet édit est dans Fontanon, A. A. A. A. A. A.

c'est encore aujourd'hui un crime capital de couper un cerifier dans un verger (1).

Une loi de Solon déclare infâmes ceux qui ne prennent point parti dans une sédition : il ne vouloit pas qu'on fût insensible aux malheurs publics, & qu'on mît sa personne & ses biens en sûreté, sans s'embarrasser de la patrie (2). Les colonies d'Amérique semblent adopter le même principe. STUBLE STAR INCIONATE PUR XUED

Il est défendu à Venise, sous peine de mort, de porter des armes à feu.

En plusieurs états de l'Europe, on pend les contrebandiers ou on les envoie aux galeres.

Un Athénien tua un moineau qui s'étoit réfugié dans son sein pour éviter un faucon ; on le punit de mort, & l'aréopage condamna au même supplice un enfant qui creva les veux d'un petit oiseau (3). - On crut que le meurtrier de cet animal avoit un caractère féroce & dangereux dont il falloit délivrer la société.

Les Anglois inspirerent l'horreur du meurtre d'une maniere plus frappante. Par un acte de la cinquante-deuxieme année du regne d'Henri III.

⁽¹⁾ Principles of penal Lam.

⁽²⁾ Plutarque.

⁽³⁾ Quintilien , Instit. liv. 5. ch. 9.

l'homicide commis par hasard, ou pour se désent dre soi-même, étoit puni de mort, & cette soi a été observé jusqu'en 1661.

César dit que les Gaulois tailloient en pieces ceux qui arrivoient les derniers aux assemblées. Si l'on prend ces expressions à la lettre, ils mettoient quelqu'un à mort à chaque assemblée; mais il faut croire qu'ils ne punissoient ainsi que ceux qui arrivoient après l'heure sixée.

Eusebe nous a conservé ce passage de Bardes. Chez les Seres, la loi désend le meurere, le libertinage, le larcin, & toute espèce de culte religieux. — Quand on prouveroit que le législateur interdit seulement l'exercice des religions dangereuses, le réglement seroit encore absurde.

Les Negres & les Negresses du Pérou, ne peuvent avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens & les Indiennes, sous peine, pour les hommes, d'être mutilés, & pour les semmes, d'être sussignement (1).

droite de son chien, dit Charlemagne, sera ajourné à notre cour (2).

Louiseque.

⁽¹⁾ Rel. d'Ulloa.

⁽²⁾ Troisieme Capitul. art. 15. ann. 803.

Enfin, les lois sont tombées dans les mêmes défauts, lorsqu'elles prétendent régir ce qui est du ressort des mœurs & de l'opinion.

Un Capitulaire de l'empereur Louis défend de se recoucher après Matines (1). Un autre de · Pepin le Bref commande de donner la bastonnade à tout ecclésiastique, & à tout moine qui viendra à la cour porter des plaintes contre son évêque, ou fon abbé (2).

Parmi les anciennes Ordonnances de police. on en trouve une qui établit une amende de cent livres, contre quiconque achetera une truite, une carpe, ou un barbot, au-dessous de six pouces de long entre l'œil & la queue; & une perche, au-dessous de cinq, &c. &c.

Les Thébains mettoient à l'amende les peintres & les sculpteurs qui travailloient mal (3).

Caligula fonde à Lyon une académie, & il impose à ceux qui concouroient aux prix d'éloquence grecque & latine ces conditions: » Les vaincus fourniront à leurs dépens les prix aux vainqueurs; ils effaceront en outre leurs ouvrages avec une éponge : on battra de verges, &

⁽¹⁾ In add. Capitul. Caroli magni.

⁽²⁾ Le trentieme article d'un Capitulaire de 755.

⁽³⁾ Ælien, lib. 4. cap. 4. Tome III.

130 LIVRE TREIZIEME.

on précipitera dans le Rhône ceux qui s'y refu-

Il ne faut pas oublier la loi du royaume de Benin, qui condamne à mort tout Negre qui outrage un Européen; on abbat d'un coup de hache la tête du coupable (1).

CHAPITRE V.

Lois pénales contre des innocens.

Quel est donc le désordre des sociétés, puisqu'on trouve par-tout des lois pénales contre les innocens? Parmi les vices qui dégradent les codes des différens peuples, celui-ci est le plus monstrueux & le plus répandu. Les nations oublient les premieres maximes du bon sens & de la raison: parce que les hommes forment des associations particulieres, on a voulu qu'ils répondissent mutuellement de leurs actions; & comme on ne peut administrer les états sans saire de grands sacrifices, au lieu de restreindre cette nécessité malheureuse, il semble qu'on ne cherche qu'à l'étendre le plus qu'il est possible. Le

The state of the s

⁽¹⁾ Rel. d'Artus.

législateur n'est pas toujours corrompu; quelquesois il déplore son sort, & il a regret d'envelopper ainsi l'innocence dans la proscription des coupables; mais il se laisse entraîner par le mouvement de la machine positique, & souvent il multiplie les maux avec de bonnes intentions.

On va réduire, sous différens ches, les lois contre les innocens, & rechercher comme on est parvenu à les établir.

On a dit dans le livre de la distinction des rangs & de la noblesse, combien il y a sur la terre de races avilles & proscrites dont les enfans sont condamnés, avant de naître, à l'infamie & au malheur. On peut se rappeller le sort des Pouliats.

Comme la propriété n'est originairement sondée que sur l'usurpation, le riche redoute les hommes qui n'en ont point : il a recours'à des précautions tyranniques, & parce que la tranquillité est essentielle à l'ordre des gouvernemens; on favorise les vues des propriétaires, & l'on n'a pas cru-pouvoir aller trop avant. Ainsi l'on connoît une soule de pays où le créancier saisit la semme & les ensans du débiteur (1).

Au Pégu, il les attache à sa porte; il les y

⁽¹⁾ C'est ce qui s'observe à Bantam. Prevot, t. 1.

132 LIVRE TREIZIEME.

expose aux ardeurs brûlantes du soleil, jusqu'à ce qu'il soit payé. Il a même le droit de coucher avec la semme de son débiteur, mais alors la dette est acquittée (1).

des parens du banqueroutier, & on le tient en prison (2).

Le Coréen, qui n'acquitte pas ses dettes, reçoit deux ou trois sois par mois des coups sur les os des jambes : s'il meurt durant cet intervelle, ses plus proches parens sont obligés de payer pour lui, ou de subir le même châtiment (3).

Si les créanciers demandent trois fois devant des témoins ce qui leur est dû par un Negre, que sa puissance & sa fortune ne leur permettent pas d'arrêter, ils ont droit de saisir le premier esclave qu'ils trouvent, en disant: Je t'arrête pour telle somme qui m'est dûe par un tel. Le maître de cet esclave est obligé de payer la somme en vingt-quatre heures, sinon le créancier peut le vendre; si un seul esclave ne suffit pas, ils en arrêtent plusieurs (4).

⁽¹⁾ Rel. de Balby.

⁽²⁾ Ogilby & Dapper.

⁽³⁾ Rel. d'Hamel.

⁽⁴⁾ Descript, de la Guinée. Barboti

D'autres Negres imaginerent de rendre le public responsable des engagemens d'un débiteur, asin que les sollicitations, le mépris & les outrages, engagent celui-ci à payer ce qu'il doit. Les créanciers enlevent le bien de ses voisins. Ils menacent un pere de samille de tuer quelqu'un qu'ils nomment, s'il n'acquitte pas sur le champ une somme prêtée à son sils ou à son neveu : le malheureux pere de samille est responsable du crime.

Les hommes, entourés de furieux égarés par leurs passions ont souvent à craindre pour leur vie, & le meurtre est si épouvantable que les lois prennent des précautions extrêmes, asin de prévenir les assassinats. Elles poursuivent, ou du moins elles encouragent à poursuivre les parens du coupable, comme on l'a vu plus haut. Les Arabes ne punissent pas l'homicide; on laisse à la famille du mort le soin de le venger. Elle a droit de tuer tous ceux que les liens du sang unissent au meurtrier. Il saut que l'un d'eux périsse par le ser ou par le poison; mais si un parent du désunt meure dans ce combat, il n'y a plus de paix à espérer, avant que deux hommes de l'autre parti subissent le même sort (1).

60 +7 mm (3

⁽¹⁾ Voyage de Niehbuhr.

134 LIVER TREIZIEME.

Qui le croiroit! on a imposé des peines encore plus terribles pour de moindres crimes. - » Au Malabar, les hommes de la tribu d'une femme adultere peuvent tuer, pendant trois jours, tous ceux de la tribu du féducteur, sans distinction d'âge ni de sexe. Les Naïres se vengent sur les Tives & fur les Chates; ceux-ci fur les Maucouats . & les Maucouats fur les malheureux Pouliats (11) fe ellimin eb eneg xue mallem al ruevan

On punit de bonne heure les peres pour les fautes de leurs enfans ; car c'étoit l'ufage du Pérou (2), & on l'observe encore aujourd'hui à la Chine. de meurre ell frepouvantablemin

Afin qu'ils se surveillent mutuellement, on fit courir aux uns & aux autres les mêmes dangers: un capitulaire de Charlemagne (3) défend d'exécuter les peres pour les enfans & les enfans Arabes peres i imon't and mailling on sadarA

Bientôt ces châtimens ne se bornerent pas aux parens qui habitoient sous le même toit : on les étendit sur ceux qui étoient les plus éloignés. M. le Gendre fait un long détail des peuples qui

cu delah mense dans de combat.

and a plus

⁽¹⁾ Voyage de Dellon. On a parlé ailleurs de cet usage.

⁽²⁾ Voyez Garcillasso de la Vega; (t) Voyage de Phebledus

⁽³⁾ Liv. 6.

exterminaient, avec un criminel, toute sa parenté (1). 21 de nu siyle que sobre les

Les Egyptiens condamnoient souvent les coupables, & toute leur famille, à servir dans les mines. Ces malheureux, enchaînés par les pieds, portoient des lampes à leur front : on livroit les vieillards, les femmes, les enfans, les malades & les estropiés à la merci des bourreaux, qui les accabloient de travail, jusqu'à ce qu'ils mourusfent (2). ov se enina nind all erdel ab equa

La république de Tlascala condamnoit à une peine capitale tous les parens d'un traître, jusqu'au septieme degré (3); & une loi d'Athenes dévouoit à la mort les gens inutiles, lorsque la ville étoit affiégée (4). Lyfias, dans une de ses harangues, rapporte en passant & comme une maxime simple, que si la république manquoit d'argent, on exécutoit bientôt un homme riche, soit citoyen, soit étranger, pour confisquer ses biens.

On ne parle point ici des tyrans; on sait assez qu'ils ne s'embarrassent pas de punir l'in-

⁽¹⁾ Traité de l'Opinion, t. 6.

⁽²⁾ Diod. de Sic. 1. 3.

⁽³⁾ Herrera.

⁽⁴⁾ Inutilis atos occidatur, Syr. in Hermog.

136 LIVRE TREIZIEME.

nocence. La loi de Sylla faisoit mourir l'homme qui accordoit un asyle aux proscrits, & même ses enfans étoient exclus de tous les emplois.

Sarris vit exécuter au Japon deux hommes & une femme; voici leur crime. La femme, dans l'absence de son mari, donna un rendez-vous aux deux hommes à dissérentes heures; celui qui devoit venir le dernier se présente au moment où l'autre y étoit encore, & surieux il se venge à coups de sabre. Le bruit attire les voisins, qui se saississent des trois personnes, & sans mettre de distinction entre leurs crimes, l'empereur les envoye sur le champ au supplice.

Le meurtre d'un souverain, ou l'attentat sur sa personne est un abominable sorsait; mais à ne consulter que la raison, les sils d'un coupable de haute trahison devroient être disgraciés plutôt que punis. Ainsi le rescrit des empereurs Arcadius & Honorius (1), cité dans la note, avance une maxime qui n'est pas vraie.

⁽¹⁾ Voici comment ils s'expriment au sujet des fils d'un coupable de haute trahison: Filii veró ejus, quibus viram imperatoria specialiter lenitate concedimus, (paterno enim deberent perère supplicio, in quibus paterni, hoc est hareditarii criminis exempla metuuntur), à materna, vel avita, omnium etiam proximorum hareditate ac successione habeantur alieni: testamentis extraneorum nihil

Enfin, il y a des gouvernemens où l'on souffre qu'un innocent soit exécuté à la place d'un criminel. Gemelli Careri a vu donner la baftonnade à un Chinois qui la recevoit pour un autre.

CHAPITRE VI.

Lois contraires à la nature & à la raison.

UTRE les lois dont on a déjà parlé, on en trouve d'autres qui blessent plus particulierement la nature & la raison.

Des peuples groffiers croyent qu'un criminel Afyles est à l'abri des poursuites, lorsqu'il se résugie vers la divinité, & il y a dans cette erreur un sentiment qui la rend pardonnable; mais on a lieu de déplorer leur aveuglement. Quand on ordonne de ne plus poursuivre un coupable, dès qu'il est sur la porte d'un temple, la religion favorise les criminels; cependant il y avoit beaucoup d'asyles chez les Payens, & les villes de

capiant : fint perpetuo egentes & pauperes, infamia eos paterna semper comitetur sint postremò tales ut his fit & mors , & folatium , & vita supplicium. L. 5. Codi ad leg. Jul. Majest.

138 LIVER TREIZIEME.

l'Egypte, de la Syrie, de la Grèce & de la Caldée en étoient remplies (1).

Lois qui Une loi des Bourguignons (2) réduisoit en blessent la esclavage la semme ou le fils qui ne révéloit pas le vol de son mari ou de son pere. D'autres condamnent à mort la fille devenue grosse, qui ne déclare pas sa turpitude, ou l'homme charitable qui retire chez lui un citoyen impliqué dans une conspiration.

Si un Japonois est accusé d'un crime, & que ses réponses contiennent la moindre fausseté, il est sur le champ puni de mort.

Les Athéniens proposoient à un criminel de choisir entre différentes peines; mais la loi ordonnoit de le traiter sévérement, s'il choisissoit la plus modérée.

L'ancien code des Anglois blesse survient les sentimens naturels. Ces insulaires auroient un caractère pareil à celui des Japonois, si la tyrannie les corrompoit; & il faut remarquer que ces peuples, placés aux deux extrémités de notre continent, se ressemblent beaucoup par l'atrocité de leurs lois, comme le prouvent dissérens traits épars dans ce livre.

Africati

⁽¹⁾ Ofiander, de Asylis gentium. Coll. de Gron. t. 6.

⁽²⁾ Lex Burgundiorum, tit. 41.

- Au douzieme siecle, des magistrats qu'on appelloit Justiciarii in itinere, faisoient tous les sept ans le tour du royaume pour juger les criminels. La moitié des accusés mouroit ordinairement en prison, en attendant qu'on les jugeât, & lorsqu'on les exécutoit, on ne se souvenoit plus de leurs crimes (1).

Un gentilhomme avoit un daim blanc dans son parc, Edouard IV le tua. Le maître du daim dit en colere: Je voudrois que celui qui a conseillé ce devertissement au roi, eut le daim & ses cornes dans le ventre. Comme personne n'avoit donné de conseil au prince, cette imprécation passa pour un crime de lèse-majesté, & on sit mourir le gentilhomme (2).

On a long-tems condamné à la mort un homme qui voloit dans la poche, ou qui prenoit un effet de la valeur de douze pences.

Les criminels profitoient autrefois du bénéfice du clergé. Si un coupable, condamné à mort, savoit lire, il échappoit au supplice : on le marquoit à la main d'un fer chaud, & il étoit absous. Cette loi n'est pas même aujourd'hui entierement abolie. and me tends our barger if up that

⁽¹⁾ Principles of penal Law

⁽²⁾ Ibid.

140 LIVER TREIZIEME:

Enfin, les lois qui blessent trop le bon sens & la raison deviennent ridicules. Les Visigoths obligerent les Juiss à manger tout ce qui étoit apprêté avec du cochon, mais on leur désendoit de manger du cochon (1).

On ne peut mieux terminer ce chapitre que par ce passage de Suétone (2). Les bourreaux romains violoient une fille vierge avant de l'étrangler, parce qu'il étoit désendu d'étrangler une vierge.

CHAPITRE VII.

Lois pénales contre des actions qui ne sont pas ordinairement dé endu s par les législateurs.

PARCE que l'homme est difficile à conduire; parce qu'il trouble la terre, on a multiplié les lois & les supplices, & il seroit intéressant d'examiner jusqu'où cette multitude de réglemens & de peines, a dépravé & corrompu les peuples; car, dès qu'il regne un abus, on l'interdit par

⁽¹⁾ Codex Wifigothorum , 1. 12. tit. 2.

⁽²⁾ In Tiberio.

une loi, sans examiner si cet expédient aggrave le mal.

Parmi les lois que l'on va citer, il y en a dont nous ne pouvons pas sentir la sagesse, & qu'on n'a pas dessein de critiquer.

Les Péruviens punissoient l'oissveté comme le plus grand crime, parce qu'elle est la source de tous ceux qu'on peut commettre: les vieillards & les insirmes, incapables de travailler, étoient nourris par le public; mais on les chargeoit de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. — Cette loi étoit bonne pour un peuple qui commençoit à se civilisser.

Le farouche Dracon décerna une peine de mort contre la paresse & l'oisveté: Solon permit à chacun d'accuser un homme oisif, & si celui ci ne se justifioit pas, il étoit déclaré infâme. Cette loi se répandit dans la suite jusqu'en Sicile (1).

Charondas défendit, sous de très-graves peines, de fréquenter les méchans (2).

On peut voir ailleurs la loi des Gaulois contre les hommes trop gras, & celle de Pittacus contre les fautes commises pendant qu'on est yvre.

⁽¹⁾ Plutarque, in vita Solonis. Hérod. & Diod.

⁽²⁾ Diod. de Sic. 1. 12. ch. 7.

142 LIVRE TREIZIEME.

Dans le royaume d'Ardra, le propriétaire de la maison par où commence un incendie, est impitoyablement puni de mort.

Les lois d'Egypte décernerent des peines capitales contre le parjure; contre ceux qui ne déclaroient pas leur nom, leur profession & leurs revenus; & même contre celui qui ne désendoit pas son compatriote qu'on vouloit tuer, ou à qui l'on faisoit outrage (1).

La république de Tlascala condamnoit à la mort, pour un mensonge (2).

Un Japonois qui hasarde de l'argent au jeu; est puni de mort (3).

Les décemvirs porterent une peine capitale contre les auteurs des libelles & contre les poëtes.

Autrefois une courtisane qu'on trouvoit pour la troisieme sois dans la rue, étoit punie de cette maniere, amputabatur ei tressoria & tondebatur; & la quatrieme sois, on lui coupoit la lévre supérieure (4).

Les circonstances amenent des découvertes

⁽¹⁾ Diod. de Sic. 1. 1. fect. 2.

⁽²⁾ Herrera.

⁽³⁾ Esprit des Lois, 1. 6. ch. 13.

⁽⁴⁾ Principles of penal Law.

auxquelles on n'auroit jamais pensé, & l'on établit des lois qui paroissent singulieres. Voici un article de la Déclaration de Louis XIV en 1677: » Les criminels condamnés à servir sur nos galeres, comme forçats, lesquels, après leur jugement, auront mutilé ou fait mutiler leurs membres, seront punis de mort, pour réparation de leurs crimes (1). «

On traite les Chinois comme des enfans: les cours des tribunaux sont remplies d'hommes en pénitence. Un jeune marié, qui aimoit le jeu. perdit une partie de la somme que son pere lui avoit donnée pour son établissement : les exhortations, les réprimandes & les menaces ne purent le corriger, & ses parens l'amenerent au tribunal. Le mandarin voulut d'abord lui faire donner la bastonnade, mais il sut moins sévere; il prit ensuite un livre composé par l'empereur pour l'instruction de ses sujets, & l'ouvrant à l'article de l'obéissance filiale, il dit au jeune homme: » Vous me promettez de renoncer au jeu & d'écouter les conseils de votre pere. Je vous pardonne pour cette fois; mais allez vous mettre à genoux dans la galerie, du côté de la salle de l'audience, & tâchez d'apprendre

⁽¹⁾ Code pénal,

144 LIVER TREIZIEME

par cœur cet article: vous ne quitterez le tribunal qu'après me l'avoir répété, & m'avoir juré de l'observer pendant tout le reste de votre vie. Cet ordre sut exécuté ponctuellement, « Le jeune homme eut besoin de trois jours pour apprendre l'article (1).

CHAPITRE VIII.

Invariabilité & dureté des lois pénales.

Comment a-t on imaginé que les lois sont bonnes pour tous les tems? Ce préjugé est la source de la plupart des abus qui regnent sur la terre, & c'est lui qui désend les lois barbares qui gouvernent aujourd'hui l'Europe. On les établit dans des tems d'ignorance; les circonstances les rendoient excusables alors, & on les conserve maintenant que nous sommes éclairés & qu'elles sont dangereuses. Les tribunaux, chargés du dépôt des lois, restent attachés aux anciennes sormes; &, par une illusion inconceyable, ils croyent qu'il est de leur devoir de les maintenir toujours.

⁽¹⁾ Duhalde.

On a voulu d'ailleurs plier les hommes fous le joug des lois, au lieu de plier les lois fous celui des circonstances : on a fair une science de l'art de gouverner les peuples; on a établi des maximes & des principes généraux; de toutes ces combinaisons, on a formé de faux résultats. & pour rendre le mal incurable, on a porté en différens pays des peines contre ceux qui entreprendront de le guérir. Il n'étoit plus au pouvoir du roi des Medes de révoguer une loi. & on l'appelle dans l'écriture, irrévocable (I).

Les Soythes condamnoient à mort celui qui proposoit le moindre changement à leurs coutumes & à leurs lois (2). Charondas les faifoit observer, lors même qu'elles étoient injustes (subject on a supildug elmanil emem in

Les législateurs tépandent avec trop de pro- Dureté des fusion le sang des coupables; & des philosophes lois. croyent qu'il faudroit abolir les peines capitales pour y substituer des châtimens qui frappassent convermences inodernes tentent cette verité

olitement les crimanels;

^{- (1)} Daniel, cap. 6. b stom al ob listagge l sur.

⁽²⁾ Herod.

⁽²⁾ Herod.
(3) Diod. de Sic. l. 22. ch 7. Tant qu'une loi mauvaise n'est pas abolie, l'ordre public veut qu'on lui obéisse; mais c'est au législateur à la changer, dès qu'il la reconnoit vicieule.

146 LIVER TREIZIEME.

davantage les sociétés; mais, hélas! ce projet; bon ou mauvais, ne sera jamais exécuté, & en l'examinant on est obligé d'y mettre des restrictions.

Les peines sont trop séveres dans les grandes sociétés, & il est permis de se récrier contre la dureté des lois, lorsqu'on voit fusiller un déserteur, ou pendre un valet qui a dérobé cing fols. Le meurtre cependant ne mérite ni pardon ni indulgence. On plaint l'homme passionné ou brutal qui tue son semblable; mais c'est un être dangereux dont il est important de délivrer l'état. La terreur qu'inspire l'aspect de la mort : arrête fouvent les scélérats quoiqu'on en dise. & l'esclavage perpétuel, des travaux durs & pénibles. ni même l'infamie publique, ne répriment pas aussi fortement. D'ailleurs, ce seroit un affreux spectacle que celui de tant de misérables sans cesse sous la main des bourreaux. It est bon d'écarter ces images autant qu'il est possible, & les gouvernemens modernes sentent cette vérité: on exécute promtement les criminels; on veut que l'appareil de la mort dure affez pour épouvanter, mais non pas pour contrister habituellement la nation.

L'homme est difficile à gouverner, & soit qu'il se déprave, ou qu'il naisse corrompu, il est sou-

vent méchant. Le législateur passera pour cruel quoiqu'il fasse, & telle est la déplorable condition de notre espèce, que les rêves des écrivains sensibles sur l'harmonie des corps politiques ne sont qu'une chimere.

Les peines capitales devroient être abolies dans toutes les contrées, où l'on peut en établir d'autres équivalentes : ainsi le margrave de Bade - Dourlach les a supprimées sans inconvérnient, & la Russie elle-même ne s'est pas mal trouvée d'avoir suivi à-peu-près le même plan sous le dernier regne. Quelques peuples y sont trop accoutumés pour qu'on en substitue d'autres, & quoiqu'on ne doive peut-être pas les établir dans une société naissante, si ce n'est contre les meurtriers, l'habitude les rend nécessaires à ceux qui en ont depuis des milliers d'années.

La plupart des délits qu'on punit de mort ne méritent point ce châtiment, & le progrès des lumieres, diminuera la févérité des lois; les réclamations des philosophes, par exemple, excitent le zèle des gouvernemens sur la peine qu'on inflige aux déserteurs, & plusieurs se sont déjà corrigés. Une soule de lois tombent en désuétude, & l'on voit que, depuis un ou deux siecles, on exécute beaucoup moins de criminels.

148 LIVRE TREIZIEME.

Les registres des dissérens tribunaux de l'Europe, attestent la vérité de cette observation,
& pour ne citer qu'un exemple remarquable,
Harrison dit que, sous le regne d'Henri VIII,
depuis 1509 jusqu'en 1547, on sit mourir, en
Angleterre, soixante & douze mille criminels,
(c'est-à-dire, à-peu-près six par jour,) tandis
qu'aujourd'hui on n'en condamne plus à mort,
qu'une centaine par année (1).

(2) Sketches of the history of man.

reane. Cuelquer peuples



the set whom , dup and

the note that on the



LIVRE QUATORZIEME.

DES ÉPREUVES.



C'est un spectacle intéressant de voir des malheureux qui n'imaginent pas que la divinité puisse protéger un coupable, & qui attendent des miracles à chaque instant pour découvrir la vérité. Cette persuasion fait honneur à leur caractère; mais, d'un autre côté, les suites en sont sunestes à l'innocence.

Il importe souvent aux hommes de découvrir la vérité; & comme ils manquent de moyens pour y parvenir, dans leur embarras, ils recourent à la divinité. Il semble que l'Être suprême doive répondre à ce qu'exigent de lui les mortels; ils ne craignent point de lui demander d'intervertir le cours de la nature, ou d'en arrêter les opérations. Les épreuves commencent de bon-

150 LIVRE QUATORZIEME:

ne foi; mais les prêtres ou les magistrats établiffent par la suite celles qui sont les plus favorables à leur dessein.

Universalité des épreuves.

Tous les peuples ont une époque de barbarie où ils adoptent les épreuves, & ils les conservent quelquefois dans les tems les plus éclairés. Sophocle, & les Auteurs anciens, nous apprennent qu'elles furent adoptées par les Grecs (I).

On a inventé toutes sortes d'épreuves; mais on s'arrêtera davantage fur celles du feu, de l'eau & du duel, qui ont été mieux approfondies par les peuples de l'Europe.

Epreuves demande point à la divinité des miracles.

Autrefois lorsqu'un Arabe soupçonnoit la fidéles on ne lité de sa femme, & qu'il entreprenoit un voyage, il lioit ensemble des branches d'un arbre appellé al ratam, & si, à son retour, il les trouvoit dans la même position, il concluoit que sa femme étoit fidelle (2).

> Ce premier expédient fait naître une réflexion. Il y a peut-être eu dans les épreuves une gra-

⁽¹⁾ Voyez l'Antigone de Sophocle. Eusthatius 1, 8 & 9; de Amoribus Ismenia & Ismenias. Tatius, 1. 9. de Amoribus Clitoph.

⁽²⁾ Vid. Specimen Hiftoria Arabum du docteur Pocock.

dation de folie, & peut-être qu'on ne recourut pas tout de suite à celles qui demandent des miracles. Ainsi l'on en trouve plusieurs qui ne renversent pas absolument les lois de la nature, & alors on prend un événement naturel pour une attestation de la divinité.

Moyse imagina les eaux de jalousie; on en donnoit à boire, avec beaucoup de cérémonies, à la semme soupçonnée, & si elle étoit coupable, son ventre s'ensloit, dit-on, jusqu'à crever. — Il est aisé de concevoir que certaines potions sont capables de produire l'enslûre, & il est sûr que c'est un esset du tempérament & non pas de l'innocence, ou du crime.

Les Negres de Loango emploient une liqueur empoisonnée, appellée Bonda, » Les ministres du Bonda sont au nombre de neus ou dix, qui se tiennent ordinairement assis dans les grandes rues. L'accusateur leur apporte les noms de ceux qu'il soupçonne, & jure, par les Mokissos, que ses dépositions sont sinceres. Les accusés sont cités avec leur famille; car il arrive rarement que l'accusation tombe sur un seul, & souvent tout le voisinage y est compris. Ils se rangent sur une ou plusieurs lignes, pour s'approcher successivement du ministre, qui ne cesse point, pendant ces préparatis, de battre sur un

K iv.

152 LIVRE QUATORZIEME:

petit tambour: chacun recoit sa portion de liqueur, l'avale, & reprend sa place. Alors le ministre se leve, & les touche avec de petits batons de bannanier, en les sommant de tomber s'ils sont coupables; ou de se soutenir sur leurs jambes, & de pisser librement, s'ils n'ont rien à se reprocher. Il coupe ensuite une des mêmes racines dont la liqueur est composée, & jette les morceaux devant lui. Tous les accufés sont obligés de marcher dessus d'un pas ferme. Si quelqu'un a le malheur de tomber, l'assemblée pousse un grand cri, & remercie les Mokissos de l'éclaircissement qu'ils accordent à la vérité. Celui qui a le moins de force pour supporter le poison, est déclaré coupable. On donne promtement des antidotes aux autres, & on les reconduit dans leurs hutes avec de grandes acclamations (1). « Les personnes riches remettent la liqueur à un de leurs esclaves; & si cet esclave tombe, le maître doit l'avaler à son tour. Battell assûre que la cérémonie de l'épreuve se renouvelle toutes les semaines à Loango, & qu'elle y fait périr un grand. nombre d'innocens.

Les Siamois terminent leurs différends d'une maniere aussi étrange. Les deux parties avalent

⁽¹⁾ Rel, de Battell dans Prevot, t. 4. abneq anion

des pillules purgatives, & celle qui les garde plus long-tems dans l'estomac, sans les rendre. gagne son procès.

Il faut bien qu'un peuple grossier rassine sur la groffiereté des épreuves qu'il emploie. Autrefois lorsqu'un Russe prêtoit serment pour se disculper d'un crime, on l'obligeoit à ouvrir la veine d'un chien sous la cuisse gauche : il en fuçoit le fang, jusqu'à ce que l'animal mourût épuisé; s'il vomissoit ce sang, ou s'il étoit incommodé, on le déclaroit coupable (1).

On raconte des faits merveilleux sur l'épreuve du cercueil, qui a été long-tems répandue en Allemagne. Quand il se commettoit un assassinat, & qu'on ne connoissoit pas le meurtrier, on mettoit le cadavre sur un cercueil, & tous ceux qu'on foupconnoit venoient le toucher. On dit qu'on appercevoit un mouvement dans les yeux, la bouche, les mains & les pieds, &c. & même que la plaie saignoit, & qu'on regardoit comme coupable celui qui tenoit le cadavre dans ce moment. - C'est ainsi que parlent les Auteurs, de cette épreuve; mais le cadavre n'avoit que des mouvemens naturels. Il est probable qu'on examinoit plutôt le visage & l'effroi de chacun, &

⁽¹⁾ Voyage de Corneille le Brun, t. 1.

174 LIVRE QUATORZIEME.

qu'on imagina cette confrontation pour découvrir si la conscience ne trahiroit point le criminel.

Les prêtres inventerent une épreuve analogue à quelques cérémonies de l'église, & les tribunaux de l'Officialité l'ordonnerent. L'évêque de Paris & l'abbé de S. Denis se disputoient le patronage d'un monastere. Le roi Pepin nomma deux hommes qui terminerent ce procès par l'épreuve de la croix. L'homme de l'évêque se lassa le premier, baissa les bras, & lui sit perdre sa cause (1).

Dans le royaume de Benin, les épreuves seules décident tous les procès, & on les ordonne, même pour les accusations les plus légères. On en distingue quatre & une cinquieme, qui n'a lieu que lorsqu'on a commis un crime capital, & dont nous parlerons au paragraphe des épreuves sur l'eau.

» Dans la premiere, l'accusé est conduit devant le prêtre, qui graisse une plume de coq, & lui en perce la langue. Si la plume pénetre aisément, c'est une marque d'innocence; mais si la plume s'arrête dans la langue & cause de l'embarras au prêtre, c'est un si mauvais signe, que

⁽¹⁾ Essais hist. sur Paris, par M. de Saint-Foix.

le crime n'a plus besoin d'autre preuve. - Dans la seconde, le prêtre prend un morceau de terre qu'il paîtrit & dans lequel il fait entrer sept ou huit plumes de cog, que la personne soupconnée doit tirer successivement. Si elles sortent fans peine, c'est un signe d'innocence; mais si l'on s'apperçoit de quelque difficulté, c'est une conviction du crime. - La troisieme se fait en crachant le jus de certaines herbes dans les yeux de l'accusé. S'il n'en ressent aucun mal. il est renvoyé libre; si ses yeux deviennent rouges & enflammés, il est déclaré coupable & condamné à payer une amende. - Dans la quatrieme, le prêtre frappe trois fois l'accusé fur la langue, avec un anneau de cuivre chauffé au feu; & pour qu'il soit déclaré innocent, il faut qu'il n'y ait aucune marque de brûlure. «

Nyendal, dont on tire ce passage, fait une remarque importante : » J'ai été témoin, dit-il; de ces quatre épreuves; tous les accusés furent déelarés coupables. « Cet événement est naturel, & les Negres restent dans leur aveuglement, quoique l'expérience dût les en tirer. La premiere épreuve & la seconde dépendent absolument du caprice des prêtres, qui sont les maîtres de condamner ou d'absoudre : mais les peuples

156 LIVER QUATORZIEME.

n'entrevoient pas la raison de ces phénomenes; & l'idée qu'ils se forment de la justice de Dieu, écarte de leurs esprits les réflexions les plus simples.

Soit qu'on commence par des moyens naturels, soit que tout de suite on demande à Dieu des témoignages miraculeux, la plupart des épreuves sont de la derniere classe: elles sont périr ainsi un plus grand nombre d'innocens, ou elles sauvent un plus grand nombre de coupables.

Une premiere erreur suffit souvent pour conduire l'homme à toutes les absurdités, & l'on ne s'accoutume point à celles qu'on va rapporter.

Les Negres d'Angola mettent du poison dans un fruit nommé nichest, que mâche l'accusé: à peine en a-t-il goûté que sa langue & sa gorge s'ensient; il meurt, sur le champ, si le prêtre, qui administre l'épreuve, ne lui donne son anti-dote; & ceux mêmes qui échappent à cette opération, conservent des douleurs aigues pendant plusieurs jours (1).

Il y eut dans l'antiquité un peuple qui éprouvoit la chasteté des semmes, en exposant les

⁽¹⁾ Voyage de Merolfa.

enfans aux morfures des aspics & des viperes (1). The transfer of the state of the st

Lorsqu'un Indien de la Côte de Coromandel fait un serment, il est obligé de mettre la main dans un pot, où il y a un serpent; & s'il en est piqué, on le regarde comme un parjure (2).

Parmi les différentes épreuves en usage à Siam; on expose aux tigres deux accusés, ou deux hommes qui ont une contestation; celui qu'ils épargnent est censé innocent (3), & s'ils sont dévorés tous deux, ils passent tous deux pour coupables. nud blods d'un bour à l'airre ! 81 cel

On pourroit en citer beaucoup d'autres encore plus fingulieres. Les peuples recoururent volontiers à l'épreuve de l'eau & du feu, parce qu'on connoît bien les effets de ces deux élémens; mais ces épreuves s'administrerent de différentes manieres. 1-4- and mem common true (I

Les gangas, ou les prêtres de Congo, approchent de la peau de l'accusé, une hache brûlantes si l'accusation tombe sur deux personnes, ils mettent la hache entre les jambes de l'un & de

⁽¹⁾ Lucain, 1. 9. Tzetz. Chil. 4. Hith. 135. Solin, ch. 1.

⁽²⁾ Bekker, Monde enchanté, l. I. ch. 8.

158 LIVRE QUATORZIEME:

l'autre sans les toucher; & lorsque l'ardeur du feu ne laisse aucune impression, c'est une preuve d'innocence (1).

Les Jaloss léchent à trois différentes reprises un fer brûlant. Les insulaires de Madagascar y portent sept sois la langue, & on déclare qu'ils ne sont point coupables, s'ils résistent à cette épreuve (2).

A Siam, on construit une sosse de cinq brasses de longueur & d'une de largeur, qu'on remplit de charbons allumés. Les accusés la traversent nuds pieds d'un bout à l'autre, & celui dont la plante résiste à l'ardeur du seu, gagne sa cause. La Loubere observe que la plante des pieds des Siamois, qui ne portent point de chaussures, est très-raccornie, & que souvent le seu ne les blesse point, quoiqu'ils s'appuient sur les charbons. Deux hommes marchent à côté de celui qui passe au milieu du seu, & ils pressent ses épaules avec force, pour l'empêcher de se dérober trop vîte à l'épreuve.

D'autres fois on les contraint à plonger leurs mains dans de l'huile, ou dans une autre matiere bouillante. Un François se plaignit d'avoir été

⁽¹⁾ Pilgrimages of purchast, vol. 5.

⁽²⁾ Rel. de le Maire & de Barbot.

volé, dit la Loubere : on lui persuada de remplir sa main d'étain fondu; elle sut presque consumée, tandis que le Siamois ne se brûla pas, & fut renvoyé absous (1). Le même Voyageur fait cette observation. Les habitans du pays ont grand soin de se familiariser, dès leur jeunesse. avec l'eau & le feu. & cette précaution est fort naturelle. Enfin, voici le dernier excès de l'avenglement; si l'une de ces épreuves ne suffit pas pour indiquer clairement la vérité, on les oblige d'en subir une autre. Sa empirib xua : 110 : 254

Au Malabar, on applique le fer d'une hache rougie au feu, sur la main de l'accusé, couverte d'une feuille de bananier, & on l'y laisse jusqu'à ce qu'il ait perdu fa rougeur, c'est à dire environ trois minutes. Alors l'accusé le jette à terre, & présente sa main à des hommes qui l'enveloppent en y mettant un cachet. Huit jours après, on la découvre en public; s'il n'y a point d'apparence de brûlure, on renvoie le prisonnier absous, & s'il y reste une marque de seu, on le conduit fur le champ au supplice (2) office and up offer

Les anciens Bretons plaçoient deux barres de fer rouges, à quelque distance l'une de l'autre;

⁽¹⁾ Rel. de la Loubere. Lab indenAt in H (1)

⁽²⁾ Voyage de Dellon, mining seb sind fait (4)

660 LIVRE QUATORZIEME

on bouchoit les yeux de l'accusé; on le faisoit marz cher nuds pieds entre ces barres, & on le déclaroit innocent, s'il ne se brûloit point (1).

La même épreuve sut long-tems en usage chez nos ancêtres. Le coupable empoignoit un ser chaud, on mettoit ensuite sa main dans un sac qu'on cachetoit; & pour qu'on le déclarât innocent, il falloit que trois jours après il n'y restât aucune marque de brûlure.

La religion autorisoit expressément ces épreuves; car, aux dixieme & onzieme siécles, plusieurs abbayes revendiquoient le droit de bénir le feu, & de conserver les fers & les chaudieres (2).

Ces épreuves employées d'abord comme des moyens extraordinaires, s'introduisent bientôt dans la Jurisprudence, & l'on croit que cette méthode suffit seule pour discerner l'innocent du coupable, & découvrir dans un procès de quel côté se trouve la vérité.

Epreuves L'épreuve de l'eau bouillante ressembloit à de l'eau. celle du seu, puisque l'homme qu'on y plongeoit devoit n'en ressentir aucune brûlure; & même elle étoit bien plus dangereuse, car il est moins

⁽¹⁾ Hift. d'Anglet. de Littleton, t. 1.

⁽²⁾ Hist. Crit. des pratiques superstitieuses, t. 2.

milé d'empêcher l'action du feu sur tout le corps, que sur une seule partie. On l'imagina peut être, pour arrêter les supercheries, qu'on avoit découvertes dans l'épreuve du seu, ou pour qu'il ne restât plus aucune crainte.

Il y a sur l'épreuve de l'eau froide des contradictions sans nombre & des différences particulieres.

Quand les anciens Gaulois soupçonnoient la sidélité d'une semme, ils exposoient ses ensans sur un sleuve; il engloutissoit, dit-on, ceux qui n'étoient pas du mari, & il conduisoit mollement les autres jusqu'au rivage (1).

Les juges de Siam ordonnent à deux hommes qui plaident de se plonger en même tems dans l'eau & d'y rester appuyés contre une perche, & l'on condamne celui qui y reste le moins de tems (2). On suit le même usage au Pégu (3).

Les Negres de Juida conduisent l'accusé au bord d'une riviere, qui noye sur le champ tous ceux qui ont la conscience chargée de quelque crime; mais comme les Negres sont

⁽¹⁾ Julian. Imp. Epis.

⁽²⁾ Rel. de la Loubere.

⁽³⁾ Hamilton, Account of the East India. Tome III.

162 LIVRE QUATORZIEME.

d'habiles nageurs, Bosman sut témoin plusieurs sois de la cérémonie, & l'on ne trouva aucun coupable.

Ceux de Benin croyent aussi qu'une de leurs rivieres soutient l'innocent qu'on y plonge, lors même qu'il ne sait pas nager, & qu'elle engloutit, au contraire, le plus habile nageur, dès qu'il a commis un crime (1).

Dans les épreuves ordinaires, le coupable est victime de l'action des élémens, & l'innocence attend de Dieu un miracle pour se justifier ; ainsi le jugement de l'eau, tel qu'on le pratique chez les Negres, semble assez naturel. Cependant cette épreuve vint s'établir en Europe, & on lui donna un sens tout-à-fait différent. On jettoit l'accusé dans une grande cuve pleine d'eau bénîte; on lioit sa main droite à son pied gauche, & sa main gauche au pied droit; s'il enfonçoit, on le croyoit innocent, & s'il furnageoit, on jugeoit que l'eau le rejettoit de son sein, & qu'elle ne vouloit pas recevoir un coupable. Les Negres, qui font cette épreuve dans une riviere, demandent donc, pour marque d'innocence, un figne contraire à celui

⁽¹⁾ Rel. de Nyendal.

que demanderent nos ancêtres, qui la faisoient dans une cuve. A Donale Mana les montes

Les hommes peuvent arrêter en quelque sorte l'action de l'eau, tandis qu'il est fort difficile d'arrêter celle du feu; & il est important d'examiner pourquoi l'on a voulu que dans l'épreuve de l'eau le miracle s'opérât sur le coupable; aulieu que dans celle du feu, il devoit arriver en faveur de l'innocent.

M. Ameilhon a fait, fur cette matiere, une très-belle dissertation (1), & à l'aide de la physiologie, il explique comment certains hommes furnagent: il prétend que » les autres épreuves doivent leur naissance à l'imposture, tandis que celle de l'eau froide doit la sienne à l'expérience qu'on avoit faite, qu'il existoit des personnes qui avoient la singuliere propriété de ne pouvoir enfoncer dans l'eau. « Ce système laisse encore bien des difficultés, & il faut peut-être affigner à l'épreuve de l'eau froide une autre origine. En faisant de nouvelles recherches, voici ce que l'on découvre.

Il fut un tems où l'on jettoit les sorciers dans

⁽¹⁾ Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, \$. 37. in-4°.

164 LIVRE QUATORZIEME

Peau, & on ne regardoit pas alors comme innocens ceux qui enfonçoient (1).

Le P. Le Brun nous apprend, qu'on a vu quelques sorciers surnager, & l'on disoit qu'ils avoient fait un pacte avec le maurais, pour ne pas se noyer. On quitta & l'on reprit à différentes époques l'usage de jetter dans la riviere ceux qu'on accufoit de magie, & l'on disoit toujours, quand ils se noyoient: voyez le châtiment de la Providence, ou bien ils surnagent, parce qu'ils sont sorciers. Ainsi les peuples expliquoient également les saits les plus contraires, & soit que l'épreuve de l'eau froide ait précédé ou suivi l'usage de noyer les sorciers, elle a toujours dépendu des circonstances & non pas d'un bon raisonnement.

On ne doit pas chercher une cause raisonnable à ces divers jugemens, puisqu'on passoit de l'épreuve du seu à celle de l'eau pour le même coupable, & que l'on demandoit ainsi deux miracles différens, dans la même cause. Il paroît d'ailleurs que le sens qu'on donnoit à l'épreuve, dépendoit absolument du hasard, & que souvent les épreuves s'établissoient dans un canton, où l'on ignoroit des saits qui auroient pu le changer.

⁽¹⁾ Hist, des Pratiques superstitieuses du P. Le Brun ;

Ainsi Grégoire de Tours raconte qu'une semme injustement accusée par son mari, sut condamnée à être noyée dans la riviere. On lui mit une grosse pierre au col, elle surnagea. Le peuple ravi déclara qu'elle n'étoit pas coupable (1); & si on l'avoit accusé de magie, on auroit interprété en saveur de son crime cette preuve, qui sembloit alors un témoignage d'innocence.

Les cérémonies religieuses dont on accompagnoit l'épreuve de l'eau froide, déterminerent probablement le sens qu'on y attacha. On crut que l'eau bénîte devoit repousser un coupable, & il faut peut-être attribuer aux prêtres l'invention de ce jugement.

166 LIVER QUATORZÎEME.

ble que beaucoup d'autres sur lesquels on fondoit

Enfin, puisque toutes les conjectures sont ici permises, peut-on dire que l'épreuve du seu découvroit trop de coupables, & que, sans oser soupçonner les miracles de la Providence, on eut recours au jugement de l'eau froide; ou que, ne pouvant abolir entierement les épreuves, on inventa celle ci qui avoit l'avantage de dévouer à la mort un petit nombre de victimes.

Epreuve du duel. Le duel est la plus horrible de toutes les épreuves, & il faut que des peuples soient accoutumés aux massacres, il saut que la vie guerrière ait bien dépravé leurs idées pour imaginer que l'Être suprême maniseste la vérité par des meurtres, & que l'innocent sera toujours un heureux champion. Les hommes implorent par tout le Dieu des combats : au moment où deux armées vont ensanglanter la terre, chacune d'elles demande du secours au Maître du monde, & les peuples policés semblent croire que les vaincus ont tort.

On n'examinera point si l'épreuve du duel précéda toutes les autres en Europe; mais on voit que dès les tems les plus anciens, les Gaulois décidoient par un combat singulier, qui de

iii I

deux compétiteurs devoit avoir la préférence, & même à la mort du grand Druide, on ne suivoit pas d'autre méthode pour élire son succesfeur (I). Ces peuples guerriers accordoient naturellement la préférence au plus brave, & en toute occasion, le courage étoit une présomption en faveur du bon droit. Bientôt les disputes, contestations ou querelles, se terminerent par un combat fingulier, & I'on y fournit tous les accufés. Gondebaud, roi des Bourguignons, déclara en 501, par une loi expresse, que dans les procès civils ou criminels, le vainqueur auroit raifon (2). The selection of the selecti

On ne manqua pas de justifier cette conduite par des argumens qui paroissoient alors fort bons, & on parlera plus bas de ceux qu'a faits Montesquieu.

Depuis cette époque, les tribunaux de l'Europe ne présenterent plus qu'un affreux spectacle de combattans & de meurtriers, dont l'imagination peut à peine soutenir la vue. Le crime triomphoit avec audace; l'innocent perdoit la vie d'une maniere infâme . & on le flétrissoit

⁽¹⁾ Tacite. N. Damasc. Veget. de re Milis.

⁽²⁾ Lex Burgundiorum, tit. 45. Hift. universelle des Anglois, t. 14. no salsoul & shower al shake

Y68 LIVRE QUATORZIEME:

encore après sa mort. De siecle en siecle, on retrouve des vestiges de ces épreuves, & de grands traits capables seuls de peindre les mœurs du tems.

On voulut savoir en 968, si la représentation en ligne directe devoit être admise pour les successions; les docteurs surent d'avis différent. L'empereur Othon premier nomma deux braves, qui se battirent en sa présence pour décider ce point de droit. Celui qui soutenoit la représentation eut l'avantage, & l'on ordonna que désormais elle auroit lieu.

Dans l'onzieme siecle, les semmes accusées d'adultere présentaient au juge un brave, qui offroit de sorcer, en champ clos, l'accusateur à se dédire. Le vaincu, mort ou vis, étoit traîné sur la claie, & pendu par les pieds.

Sous le regne de Louis le Jeune, les différentes communautés prouvoient souvent, par le duel, qu'un tel village étoit leur sers.

S. Louis fit une révolution fur les mœurs de fon fiecle; il voulut abolir les épreuves du duel, mais telle étoit la force des préjugés & de l'habitude, qu'il fut obligé de les permettre encore en certains cas, dans celui du meurtre, par exemple, commis en cachette.

Après la mort de S. Louis, on reprit les and

ciens usages, & Philippe le Bel voyant que l'on ne pouvoit pas plaider sans être obligé de se battre, désendit encore le duel en matiere civile. Ses Ordonnances ne surent exécutées que pendant sa vie, & on le regarda bientôt comme un sacrilége, qui proscrivoit des usages autorisés par Dieu: il est difficile de corriger les tribunaux; ils sont attachés aux anciennes sormes, & pour désendre la constitution de l'état, ils défendent des abus.

Dès que Philippe le Bel fut au tombeau, les juges suivirent l'ancienne routine; car, sous Charles VI, le Parlement de Paris ordonna le combat singulier entre deux gentilshommes, pour savoir si l'un avoit enlevé la semme de l'autre; & en 1454, il l'ordonna de nouveau à Jean Picard, que son gendre accusoir d'une samiliarité trop grande avec sa fille.

La fureur des duels particuliers devint, enfin, si grande, que, sous Henri III, Quelus & Bussy, se donnerent rendez-vous pour se battre, & leurs peres devoient leur servir de se conds (1).

La Jurisprudence revêtit les lois sur le duel, de tout ce qui étoit capable de faire impression,

⁽¹⁾ Essais hift. für Paris, t. 1. vull en sovo (1)

170 LIVRE QUATORZIEME.

& les cérémonies dont on les accompagna mériteroient d'être recueillies. Les peuples étoient contens de cette administration; car les anciens Auteurs citent des requêtes présentées aux rois pour leur demander la permission du cartel.

Les églises & les communautés elles-mêmes se battoient les unes contre les autres, & l'on vit la Chambre des Comptes se battre contre le Parlement, dans l'Eglise de Notre-Dame, pour la préséance.

Le duel tenoit d'ailleurs à la religion & aux préjugés; on n'enterroit point celui qui étoit sué; sa désaite passoit pour une sentence du ciel, & lorsqu'il succomboit, on ne doutoit pas que sa querelle ne sût injuste.

Champions à bien faire leur devoir. On coupoit le poing au vaincu; on crut devoir punir un homme qui combattoit pour une cause déclarée mauvaise par le ciel (1).

Les prêtres qui, du tems de Gondebaud, avoient défendu le duel par des excommunications (2), ordonnerent ensuite le combat singulier dans leurs

⁽¹⁾ Voyez les Capitulaires de Charlemagne, & le chapitre 61 de Beaumanoir.

⁽²⁾ Voyez les Œuvres d'Agobard.

tribunaux, & ils le consacroient par un appareil religieux: on administroit la communion aux champions qui alloient se battre, & les hommes mariés s'abstenoient du devoir conjugal pendant huit jours. Ils accordoient des récompenses à ceux qui se battoient le mieux; & ils affranchissoient le brave qui s'étoit battu trois sois, c'est-à-dire, qui avoit tué trois hommes. Dans le même tems les ecclésiastiques notoient d'infamie ceux qui se marioient en troisiemes noces, & ils cassoient les mariages célébrés entre coufins (1). www.oodb no no no oldedory the il al

Les peuples pratiquent souvent les épreuves de bonne foi, & malgré l'expérience, ou malgré Réflexions la multitude de coupables qui triomphent, & d'in-fur les énocens qui périssent, elles subsistent très-longtems; car il y a des matieres fur lesquelles les hommes croyent plus à leurs systèmes qu'à leur raifon evidens , to d'ailleurs tout evanolier.

Les magistrats & les prêtres profitoient des épreuves; ils étoient les maîtres de condamner ou d'absoudre, & le jugement de Dieu consacroit leur arrêt. Ils pouvoient ordinairement empêcher l'effet des épreuves : les serpens, par exemple, ne blessent point une main qu'on a frotté de

⁽¹⁾ Voyez le Vrai théatre d'honneur, par la Colombiere.

LIVRE QUATORZIEME

certaines drogues. Agrippa prétend qu'on peut porter dans fa main un fer chaud, mettre le poing dans du métal bouillant, ou même se plonger tout entier dans le feu fans fentir du mal. S. Epiphane rapporte que des prêtres d'Egypte se frottoient le visage avec de certaines drogues, & le plongeoient ensuite dans des chaudieres bouillantes. Cardan a vu un homme qui se lavoit les pieds & les mains avec du plomb fondu. Sans doute qu'on fit alors de très-profondes recherches sur les moyens d'échapper à l'action des élémens, & il est probable qu'on en découvrit plusieurs. Ces secrets, inconnus du vulgaire, donnoient aux juges un empire d'autant plus grand, qu'ils pouvoient, par intervalles, absoudre ou condamner, au gré du public. La fourberie cependant devoit éclarer quelquefois; mais lorsque les peuples sont fascinés, ils ne voyent pas les fairs les plus évidens, & d'ailleurs tout examen fur la divinité, ainsi que sur ses ministres, leur est ils étaient les maines de conbrant

Puisque les épreuves se rétablirent après avoir été folemnellement proscrites dans des tems éclairés, qui sait si on ne vouloit pas prévenir les conrestations & arrêter le penchant des peuples pour le crime ou pour les disputes? On crut peut-être. que la crainte seule des épreuves engageroit à

Reflections fir les émener une vie integre, & cette précaution est conforme à l'esprit & aux mœurs des peuples barbares.

M. de Montesquieu justifie les épreuves de cette maniere. » Dans une nation, uniquement guerriere, la poltronnerie suppose d'autres vices elle prouve qu'on a résisté à l'éducation qu'on a reçue.... Elle fait voir qu'on ne craint point le mépris des autres, & qu'on ne fait point de cas de leur estime. Pour peu qu'on soit bien né, on n'y manque pas ordinairement de l'adresse qui doit s'allier avec la force, ni de la force qui doit concourir avec le courage.... De plus, dans une nation guerriere, où la force, le courage & la prouesse sont en honneur, les crimes véritablement odieux, sont ceux qui naissent de la fourberie, de la finesse & de la ruse, c'est-à-dire de la poltronnerie. «

» Qui ne voit, continue-t-il, que chez un peuple habitué à manier des armes, la peau rude & calleuse, ne devoit pas recevoir assez l'impression du fer chaud, ou de l'eau bouillante, pour qu'il y parût trois jours après, & s'il y paroissoit, c'étoit une marque que celui qui faisoit l'épreuve étoit un esséminé. «

Il conclut que, » dans les circonstances des tems, où la preuve par le combat & la preuve

174 LIVRE QUATORZIEME.

par le fer chaud & l'eau bouillante, furent en usage, il y eut un tel accord de ces lois avec les mœurs, que ces lois produisirent moins d'injustice qu'elles ne furent injustes, que les effets furent plus innocens que les causes; qu'elles choquoient plus l'équité qu'elles n'en violerent les droits, & qu'elles furent plus déraisonnables que tyranniques (I). «

On ne rapporte point ce passage pour critiquer M. de Montesquieu, mais pour montrer combien on a négligé l'histoire de l'homme, tirée des mœurs & des usages des peuples.

Malgré l'autorité des Historiens, on a lieu de croire qu'on mettoit à ces épreuves des restrictions qui les rendoient moins universelles; que des juges éclairés sacrissoient quelques victimes, pour mieux contenir les autres hommes, & que, sans être aveugles ou de mauvaise soi, ils n'agissoient en cela que par des raisons de politique. Mais soit que ces épreuves se renouvellassent tous les jours, ou qu'on ne les ordonnât que par intervalles, voici des saits positifs. L'homme qui n'avoit pas la peau très-calleuse, ou qui ne l'enduisoit d'aucune drogue, se brûloit en touchant un ser chaud. L'homme, qu'on

⁽¹⁾ Esprit des Lois, 1, 28, ch. 17.

plongeoit dans une cuve, ou dans une riviere; se noyoit, si son corps n'étoit pas comme celui des vaporeux, ou des hommes très-gras, c'est-à-dire, s'il n'y avoit pas une cause physique pour qu'il surnageât : ensin, on a rapporté sur les épreuves, des faits qui ont paru fabuleux; mais en les admettant tous, on les explique par des moyens naturels.



dia des maniores partir flexen de

the Convolution are a glasseurs four forder

the empartures; que commindence et open, les 14 - plique un plus doct, et actiondencen in errollague; its plus crucis, & fime grands a pant a con-

wioved and Try

176 LIVRE QUINZIEME.



LIVRE QUINZIEME. DES SUPPLICES.

CHAPITRE PREMIER.

Divers genres de supplices.

Tel est le désordre de la nature que les hommes ne peuvent vivre en paix: bientôt il y a des coupables & des scélérats, & les lois sont réduites à prendre le glaive pour les détruire. Mais lorsqu'on voulut purger la société des êtres dangereux qui en troubloient l'harmonie, on rechercha des manieres particulieres de les saire mourir. On voit que les législateurs sont là-dessus très embarrassés; quelquesois ils adoptent les supplices les plus doux, communément ils emploient les plus cruels, & l'imagination a peine à concevoir

tévoir comment l'homme peut supporter de si affreuses douleurs.

Les supplices favorisent la paresse des législateurs & des magistrats, & comme il est difficile de choisir d'autres moyens de contenir une nation, ou d'arrêter les crimes, ils établissent des peines de mort. On a multiplié les supplices & les bourreaux, avec une profusion révoltante, & l'on croiroit qu'il y a dans la nature un instinct qui porte à tant de cruauté.

Parmi cette foule immense de peuples, que l'histoire nous sait connoître, à peine en trouvet-on quelques-uns qui attachent de l'importance à la vie d'un homme. D'anciennes lois de Perse défendoient cependant de saire mourir un citoyen coupable d'un seul crime; les Francs ne pouvoient être punis du dernier supplice que pour le crime de lèse-majesté, ou de trahison, envers la patrie (1). Il n'étoit pas permis de condamner un Germain à la mort, à moins que le ciel ne semblât prononcer son arrêt : le chef, dit
(Tacite (2), n'a droit d'envoyer un coupable au

⁽¹⁾ Mémoires de l'Acad. des Inscriptions & Belles-

⁽²⁾ De Moribus German. cap. 7.

Tome III.

fupplice, que par une infpiration & un commandement exprès du Dieu qui préfide aux combats.

Ces préjugés appartiennent à des têtes exaltées, plutôt qu'à des esprits raisonnables, & ils entraînoient, sans doute, beaucoup d'inconvéniens: d'ailleurs il faut que les idées de sierté & de hauteur se calment dans les grandes sociétés; car l'individu n'est plus alors compté pour rien & l'innocent est soumis à des circonstances qui le dévouent souvent à la mort. Si l'on rassemble cette multitude innombrable d'hommes qui ont péri dans les supplices, depuis la réunion des peuples, combien n'en a-t-on pas condamné pour des actions indissérentes en elles-mêmes?

Enfin, les supplices n'inspirent presque plus de terreur, parce qu'on les a trop employés, & la peine de mort épouvanteroit le crime, si on l'avoit toujours réservé pour des cas extraordinaires.

On doit imputer plusieurs de ces abus, à la nature humaine, & non pas à ceux qui gouvernent les états: ils essayent quelquesois bien des expédiens avant d'arriver à cette extrémité, & les supplices sont alors la derniere ressource. Après avoir épuisé toutes les autres, ils recoutent à celle ci qui n'est pas plus efficace, mais

elle est plus imposante; elle se conserve plus aisément, & elle exige moins d'attention de la part des législateurs. Ce raisonnement, sur les peines de mort en elles-mêmes, s'applique encore aux supplices en particulier; un supplice modéré n'arrête pas les coupables, & on invente d'horribles tourmens.

Les supplices sont presque toujours le déselpoir du législateur dans les pays éclairés: il sent
que les peines cruelles ne sont pas ordinairement les plus propres à réprimer les crimes; il
voudroit en substituer d'autres, mais il y a tant
d'inconveniens de tous les côtés, que le parti de
la violence semble encore le plus sûr. On se
plaint de la Jurisprudence criminelle des peuples: ce désordre est lié, d'un côté, avec la soiblesse & la corruption de l'homme, & de l'autre, avec l'impuissance & les vues bornées des
administrateurs.

Il faut distinguer les supplices établis par les lois, de ceux qu'ordonnent les despotes dans des momens de caprice & de sureur; mais il est très-important de remarquer que l'homme a du plaisir à ces spectacles, & que l'on aime mieux voir écarteler que pendre. Des peuples entiers, dévouent même des innocens à la mort, & chacun connoît les combats des gladiateurs &

les Combats du Cirque. L'on ne peut douter que les Sauvages ne tourmentent leurs criminels pour s'amuser; & les légissateurs ont rassiné, par ce motif, sur l'invention des supplices. On ne citera que le taureau de Phalaris, le pau-lo des Chinois, & la plupart de ceux qu'imaginerent les empereurs de Rome, lors de la persécution des chrétiens. Indépendamment de ce plaisir se-cret, souvent encore on a celui de la fureur & celui de la vengeance, & tout concourt ainsi à établir des supplices atroces.

Nous allons rapporter ceux qui sont en usage chez les dissérens peuples, & peindre par-là le caractère des nations en particulier & de l'homme en général; mais comme cette partie de son histoire attriste l'ame, l'on esquissera, le plus rapidement qu'il sera possible, un tableau si essrayant. On ne s'arrêtera pas toujours à montrer le rapport des supplices avec les mœurs & l'état du pays qui les adopte, le lecteur est accoutumé à cette marche, & on ne feroit que l'ennuyer.

On remarque dans les supplices des Sauvages une cruauté lente & froide, ou bien une dureté grossière qui ressemble à leur caractère.

Les Indiens de la Floride amenoient le coupable aux pieds du chef de la tribu; le bourreau le faisoit mettre à genoux, & appuyant le pied gauche sur son dos, il l'assommoit avec son cassetête (1).

Les Américains de Terre-Ferme enfoncent dans l'urétre de celui qui débauche une fille, un petit bâton hérissé d'épines; & ils l'y tournent long-tems & à diverses reprises. Ce supplice dou-loureux cause ordinairement la mort; mais on laisse au coupable la liberté de se guérir, s'il le peut (2). — Les mêmes Indiens lioient les pieds & les mains des Espagnols, & ils leur versoient de l'or sondu dans la bouche, en disant: Mange, mange de l'or, chrétien. Ils leur coupoient, avec des pierres tranchantes, un bras, une épaule, ou une jambe, qu'ils rôtissoient & mangeoient devant eux (3).

Les Iroquois attachent l'extrémité des nerss de leurs prisonniers à des bâtons, & tournant ensuite ces bâtons, ils roulent les nerss comme on roule un cordage sur un tour; le corps se disloque & se plie d'une maniere effrayante (4).

⁽¹⁾ Rel. de la Laudonniere.

⁽²⁾ Voyage de Waffer.

⁽³⁾ Rel. de Benzoni.

⁽⁴⁾ Voyage de la Potherie

Une femme, qui eut un de ses parens tué à la guerre, ne savoit plus comment tourmenter un François; elle sit rougir un fer qu'elle sui ensonça dans les testicules (1), & c'est, dit-on, le plus affreux de tous les supplices.

Les Hurons suspendent à des perches le corps d'un homme assassiné; le meurtrier est placé, pendant plusieurs jours, immédiatement audessous, pour recevoir sur son visage & sur ses alimens, tout ce qui découle du cadavre; & là, on le tourmente jusqu'à ce qu'il expire (2).

Dans une des isles Philippines, on attache à un poteau la semme esclave qui s'ensuit. On lui tourne le visage en face du soleil, & on la laisse expirer (3).

L'établissement du commerce des Noirs a diminué les supplices des Negres de la côte; & l'on vend la plupart des coupables qu'on faisoit mourir autresois. Ceux du Cap Verd noyent ce-

⁽¹⁾ Tbid. t. 1.

⁽²⁾ L'Escarbot. Champlain.

⁽³⁾ Voyage de M. Sonnerat à la nouvelle Guinée. L'Auteur dit qu'on tranche seulement la tête à l'homme esclave qui prend la fuite; & le supplice est probablement plus rigoureux pour les semmes, parce qu'on a plus de dédain & de mépris pour elles. Voyez le Livre des Femmes, Tome I de cet Ouvrage.

pendant plusieurs criminels (1); & ceux de Juida éventrent un meurtrier ; ils lui arrachent les entrailles & ils les brûlent (2): on remplit ensuite le corps de sel, & on l'attache sur un pieu, au milieu de la place publique. Le supplice ordinaire des Quojas est de percer le dos à coups de javeline. L'exécuteur coupe le cadavre en quartiers, & il les distribue aux femmes du coupable : on les contraint d'affister à l'exécution pour recevoir, & jetter sur quelque sumier, ces milérables restes qui servent de pâture aux oiseaux de proie (3).

Bosman vit exécuter un Negre de Juida qu'on avoit surpris avec une des semmes du roi. On le placa d'abord fur une élévation, pour servir de but à plusieurs grands, qui lui lancerent leurs zagayes. On l'amena ensuite auprès de la coupable: on lui coupa les parties viriles à ses yeux, & on l'obligea de les jetter lui-même au feu. On les mit tous deux dans une fosse assez profonde; le bourreau les arrosa par degrés d'eau bouillante, & bientôt on couvrit de terre les deux criminels. D'autres fois cinquante ou

the goods about 19

⁽¹⁾ Voyage de Rennefort.

⁽²⁾ Bolman.

⁽³⁾ Prevôt, t. 3.

184 LIVRE QUINZIEME.

foixante femmes du prince, dans tous leurs atours, escortées par des gardes au son des tambours & des flûtes, viennent répandre elles - mêmes un grand pot d'eau brûlante, sur la tête de leur compagne infidelle.

On retrouve dans les supplices des peuples à demi barbares, une férocité particuliere analogue à l'état de leur civilisation.

Les Cosaques Donskiens lient les criminels à un arbre, & ils les percent à coups de siéches, ou ils les attachent à la queue d'un cheval, qui les assomme en les trasnant sur des chemins raboteux.

Les anciens Russes empaloient par les slancs & accrochoient par les côtés; & sous le regne de l'impératrice Elisabeth, ces supplices étoient en usage: les Sibériens enterrent viss encore aujourd'hui; M. Gmelin vit une semme placée debout dans une sosse jusqu'au col; on soula la terre autour d'elle, & elle vécut treize jours dans cet état.

Les Abyssins assomment les coupables avec des bâtons de deux pieds de long. & terminés par une boule de la grosseur des deux poings (1). Les rois de Maroc ordonnent souvent de scier

⁽¹⁾ Rel. de Lobo.

en travers, en long, ou en croix, un criminel (1), & le même usage regne dans quelques parties de la Suisse.

Hyppomene, roi de l'Attique, avoit une fille qui aima un simple citoyen; il l'enserma dans l'écurie d'un cheval, à qui on ne donna point de nourriture, & elle sut dévorée: son fils commit un adultere, & il le sit aussi déchirer par des chevaux.

Les Gaulois gardoient les criminels pendant cinq ans. Ils les empaloient ensuite & les brû-loient en l'honneur de la Divinité, qui seule peut ôter la vie d'un homme.

Tacite nous apprend que les Germains étouffoient dans un bourbier, sous une claie, les poltrons, les fainéans & les mignons.

Les peuples policés tâchent de proportionner les supplices à l'horreur qu'inspirent les crimes; & voici comment les Egyptiens punissoient les enfans qui tuoient leurs peres. Ils leur inséroient dans toutes les parties du corps des roseaux affilés de la longueur du doigt; ils en détachoient des morceaux de chair, & ils les brûloient viss sur des épines (2).

⁽¹⁾ Braithwait.

⁽²⁾ Diod. de Sic. liv. 1, fect. 2. Hérodotes

186 LIVRE QUINZIEME.

Les Perses rensermoient un criminel entre deux petits bateaux, de maniere que ses pieds. ses mains & sa tête, passoient par des ouvertures. Des bourreaux le forçoient à manger & boire dans cette posture, en lui piquant les yeux avec des pointes de fer. Ils frottoient de miel fon visage tourné vers le soleil : les guêpes & les moucherons lui causoient d'horribles souffrances. & les vers, qui naissoient de ses excrémens, lui dévoroient les entrailles (I). On vivoit ainsi pendant dix-fept jours. Ces mêmes Perfes écrasoient les empoisonneurs entre deux pierres; & ils écorchoient vifs d'autres coupables : les Perfans modernes empalent ou font diverses incisions, dans lesquelles ils passent des méches qu'ils allument, & qui brûlent jusqu'à ce que la graisse du criminel foit confumée.

Les Babyloniens jettoient les criminels dans une fournaile ardente, comme nous l'apprend l'écriture (2).

Chez les peuples éclairés, les supplices ordinaires font assez doux; mais ils deviennent tertibles, suivant les circonstances.

Les Macédoniens crucifioient la tête en bas à

⁽¹⁾ Plut. in vita Artax.

⁽²⁾ Daniel.

les Athéniens faifoient boire du poison (1), & ils étouffoient quelquefois dans un bain.

On crucifioit de trois manieres chez les Romains. On pendoit les féditieux la tête en bas: on clouoit d'autres criminels à un arbre par les parties naturelles; on leur caffoit les bras & les cuisses, en les étendant sur une croix, & on leur perçoit ensuite le côté (2); mais, en quelques occasions, on écarteloit un patient entre deux arbres courbés avec force. Metius Suffetius fut écartelé à quatre chars; & fous les empereurs, on fouettoit un criminel jusqu'à la mort (3). On l'enveloppoit de peaux de bêtes, & on l'exposoit à des chiens furieux. On enfermoit les parricides dans un fac de ouir, avec un finge, un cog, un serpent & un chien, & on les jettoit à la mer (4).

Joseph & Pindare nous apprennent, qu'après avoir placé un patient sur une roue, on la tournoit long-tems & avec beaucoup de promtitude

⁽¹⁾ Coll. de Gronov. t. 6. de Jurifdiet. veterum Gra-

⁽²⁾ Séneque.

⁽³⁾ Suétone,

⁽⁴⁾ Digeft. 48. ad Leg. Pomp. & Cic. pro Sext. Roje.

188 LIVRE QUINZIEME.

dans un même sens, & tout-à-coup on la retour noit brusquement en sens contraire, ce qui déchiroit les entrailles.

Apulée, à la fin de l'Ane d'or, parle d'un autre genre de supplice. On égorgeoit un âne; on lui arrachoit les entrailles; on mettoit une semme dans le ventre de l'animal, & on en recousoit la peau, de maniere qu'on ne voyoit que la tête. On l'exposoit ensuite sur un rocher aux ardeurs du soleil, & elle étoit rongée vive par les chiens, les oiseaux de proie & les vers.

Enfin, chacun connoît le supplice de Mezence, qui faisoit pourrir un homme vivant sur le cadavre d'un mort. Mais la superstition & le fanatisme imaginerent d'abominables tourmens; & quoique les légendes des martyrs chrétiens, dans les premiers siecles de l'Eglise, soient remplies de fables, on peut admettre sur cette matiere les faits les plus étranges.

Joseph dit, en effet, qu'on attacha par derriere, à une boucle de ser placée à terre, les pieds & les mains de quelques-uns des Macchabées; qu'on les entoura par le milieu du corps d'une corde; qu'on les tira en haut à l'aide d'une poulie; qu'ainsi on leur brisa l'épine du dos, & qu'on leur arracha les bras & les jambes. Le même Historien ajoute qu'on ouvrit aux autres

Add Feb.

les côtés avec des alênes, pendant qu'on les brûloit, afin que la flamme s'infinuât jusqu'aux entrailles.

On attachoit des martyrs sur un cylindre sortlarge qu'on conduisoit en haut d'une montagne escarpée, & qu'on laissoit ensuite rouler à travers les rochers & les cailloux; & même Sainte Catherine sut déchirée sur un cylindre, que l'on avoit eu la précaution de garnir de pointes de fer (1).

On ne prétend pas parler ici des supplices de tous les martyrs, dans la persécution des chrétiens; car ce travail seroit immense.

On plantoit des aiguilles sous les ongles, lorsqu'on mettoit à la question : on condamnoit à être dévoré par les bêtes; à avoir, la barbe, le poil & les cheveux enduits de poix, & à être ainsi brûlé. On tirailloit & rompoit sur le chevalet : on rouloit nud sur des pointes de verre : on brûloit sur des grils; on couvroit de miel. & on exposoit à la morsure & aux aiguillons des mouches: ensin, on suspendoit le martyr par les pieds, la tête dans une sosse, où l'on mettoit un serpent & un chien, auxquels on ne donnoit point de nourriture.

⁽¹⁾ Laurentius, de Tormentis.

190 LIVER QUINZIEME.

Les supplices des dissérens peuples, pendant les siecles gothiques, n'ont pas de caractère particulier. Ceux qu'emploient aujourd'hui l'Europe entiere, sont de trancher la tête, d'étrangler, de rompre & de brûler viss, de scier entre deux planches, de suiller, & même d'écorcher en certaines occasions.

Cependant les Anglois ont eu dans tous les tems des supplices & des lois pénales atroces, qu'on à déjà comparés à ceux des Japonois. Autrefois ils coupoient en morceaux le coupable de haute trahison; ils lui arrachoient le cœur & les oreilles, & ils les jettoient dans les flammes (1). On verra plus bas qu'on revêtoit encore ces exécutions d'un appareil barbare. Ils condamnoient un empoisonneur à être bouilli(2), & Labat nous apprend que, dans les colonies, ils punissent aujourd'hui les Negros & les Indiens qui viennent faire des descentes fur leurs terres par un supplice, » dont on ne peut sentir l'horreur, fans connoître la forme d'un moulin à fucre & de ses tambours, où la moindre imprudence expose les ouvriers à périr. Ils joignent ensemble les pieds du Negre qu'ils veulent punir, &

⁽¹⁾ Principles of penal Law.

⁽²⁾ Ibid.

après lui avoir lié les mains à une corde, passée dans une poulie attachée au chassis du moulin, ils élevent le corps & mettent la pointe des pieds entre les tambours, après quoi ils sont marcher les quatre couples de chevaux attachés aux deux bras, & laissent filer la corde qui attaché les mains, à mesure que les pieds & le reste du corps passent entre les tambours, qui les écrasent sort lentement. «

Les supplices établis par les lois sont terribles en Orient & dans les pays despotiques, & on est soumis d'ailleurs à tous ceux qu'il plate aux Sultans d'inventer. On citera d'abord quelques petits états de l'Asie, pour s'arrêter davantage sur la Corée, la Chine & le Japon.

A Bantam, on attache les criminels à un poteau, & on les poignarde (1).

Les rois de Ceylan les condamnent à manger leur propre chair & celle de leurs enfans, & après les avoir long tems tourmentés, ils les font dévorer par des chiens ou écraser par des éléphans (-2).

Le P. Tachard vit des Macaffars qui venoient

autour de fon potent

⁽¹⁾ Rel. d'Houtman.

⁽²⁾ Rel. de Knox.

de subir une effroyable torture; on les avoit roués de coups de bâton; on leur avoit enfonce des chevilles sous les ongles, écrasé tous les doigts, appliqué du feu aux bras & serré les tempes entre deux ais. Ils furent ensuite attachés à terre, pieds & poings liés, le corps nud, autant que la pudeur pouvoit le permettre : dans cet état, on lâcha un tigre, qui, après les avoir flairés, sans leur causer de mal, essaya de sortir de l'enceinte, haute de quatre pieds. Il étoit midi, qu'il n'avoit point encore touché aux criminels. quoiqu'ils eussent été exposés depuis les sept heures du matin. L'impatience des bourreaux leur fit retirer le tigre pour attacher ces misérables debout à de gros pieux. Cette posture parut plus propre à animer le tigre, qui en tua trois avant la nuit, & la nuit même le quatrieme. Les exécuteurs tenoient ce cruel animal par deux chaînes, passées des deux côtés hors de l'enceinte, & le tiroient, malgré lui , fur les criminels , qu'on n'entendit jamais ni se plaindre, ni seulement gémir. L'un se laissa dévorer le pied sans le retirer ; l'autre ; sans faire un cri, se sentit briser tous les os du bras. Un troisieme souffrit que le tigre lui léchât le sang qui couloit de son visage, sans détourner les yeux, & sans remuer; le quatrieme tourna autour de son poteau, pour éviter cet animal furieux ;

furieux; mais il mourut avec la même constance que les autres (1).

Les Malabars hachent ordinairement les criminels à coups de sabre (2).

A Siam, le roi condamne un coupable à être dévoré par des crocodiles & des tigres, ou écralé par des taureaux. Un vassal voulut se révolter; le prince le sit nourrir quelque tems de la chair qu'on arrachoit de son corps, & qu'on grilloit ensuite dans une poële (3). Les voleurs avalent trois ou quatre onces d'argent sondu; & pour exécuter un prince, on l'étend sur une étosse de couleur écarlate, & on lui ensonce l'estomac avec un billot (4).

Plusieurs Auteurs (5) reprochent aux Siamois an supplice insernal. » On serre sortement le corps d'un criminel; on le pique avec des instrumens très-pointus, non pour lui tirer du sang, mais pour l'obliger à retenir son haleine. On saisit ensuite le moment savorable; on le coupe brusquement en deux, & on met la partie supérieure

⁽¹⁾ Voyez auffi le Voyage de Forbin.

⁽²⁾ Veyage de Dellon.

⁽³⁾ Rel. de. Faria.

⁽⁴⁾ Rel. de la Loubere.

⁽⁵⁾ Glanius, &c.
Tome III.

194 LIVRE QUINZIEME.

du corps sur une plaque ardente de cuivre; ce qui arrête le sang, & prolonge la vie du patient dans des tourmens inexprimables (1).

Si un foldat Cochinchinois a mérité la mort pour crime de lèse-majesté, on l'attache nud à un poteau, & chacun de ses camarades lui coupe un morceau de chair (2).

On coupe les pieds & les mains aux meurtriers de quelques cantons de l'Inde; on les jette dans un champ proche du grand chemin, & on les y laisse mourir (3).

Les Coréens, à l'aide d'un entonnoir, rempliffent le corps d'un assassin, de vinaigre, dans lequels on a lavé le cadavre pourri du mort; on le frappe ensuite sur le ventre à coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire. On étousse les voleurs, en les soulantaux pieds (4). Une semme, qui tue son mari, est enterrée vive jusqu'aux épaules, au milieu d'un grand chemin, & l'on place près d'elle une hache, dont tous les passans roturiers doivent lui donner un coup.

La sœur d'un roi de la Corée l'empêcha, par

Caredatal of the staff Care

⁽¹⁾ On ne sait pas cependant si ce supplice est possible.

⁽²⁾ Rel. de Rhodes.

⁽³⁾ Rel. de Tavernier.

⁽⁴⁾ Rel. d'Hamel.

enfermer dans une chambre pavée de cuivre, au-dessous de laquelle on alluma un grand feu (1).

Les supplices ordinaires à la Chine sont d'étrangler, de trancher la tête & de couper en mille pièces : on punit les rebelles & les traîtres de cette troisieme maniere. L'exécuteur écorche la tête du criminel, jusqu'à ce que la peau déscende sur ses yeux, asin qu'il ne puisse voir ce qu'on lui sait : il coupe successivement toutes les parties du corps, & lorsqu'il est fatigué de ce sanglant exercice, il l'abandonne à la sureur de ses ennemis & aux insultes du peuple (2).

La bastonnade est souvent un supplice capital: lorsqu'on la donne sur les os des jambes, on lie les pieds du coupable sur un petit banc large de quatre doigts; on lui met un autre banc sous les jarrets, & on commence l'opération: si on la donne sous la plante des pieds, on assied le coupable à terre; on lie ses pieds ensemble par les gros orteils; on passe une piece de bois entre ses jambes, & l'on se sert d'un bâton de la grosseur du bras: pour le bâtonner sur les sesses,

(1) Rel de Lemoler.

⁽¹⁾ Ibid. .

⁽²⁾ Rel, de Magalhaens, a brown as angrip V (2)

196 LIVRE QUINZIEME.

on le couche à terre, la face en bas. Cent coups de bâton équivalent à la mort, & cinquante produisent quelquesois le même effet.

Un empereur de la Chine, à l'instigation de sa concubine, inventa un nouveau supplice, sous le nom de Pau-lo. On éleve une colonne de cuivre, haute de vingt coudées sur huit de diametre, creuse comme le taureau de Phalaris, avec trois ouvertures pour y mettre du seu; on attache les criminels à cette colonne, qu'ils embrassent avec les bras & les jambes. On dit que la concubine s'amusoit beaucoup à ce spectacle (1).

Les Japonois sendent le ventre des coupables (2). Un étranger, surpris avec une semme,
est étendu par terre: deux hommes lui tiennent
les bras, & deux autres les jambes; le cinquieme,
qui porte une massue de ser, prend son élan à
dix ou douze pas du criminel, & vient, en dansant, écraser la tête de ce misérable (3). On a
parlé ailleurs de quelques autres supplices qui péignent mieux le caractère cruel & sombre des
Japonois.

⁽¹⁾ Duhalde. Le Comte.

⁽²⁾ Rel. de Kempfer.

⁽³⁾ Voyages au Nord, t. 3 sailagal ob Jost (4)

On finira ce chapitre par le supplice des Freres Moraves. Comme ils ont horreur de verser le sang, ils chatouillent le coupable jusqu'à ce qu'il meure.

- and it is terrimina el michaco an aci no caracte

common closes and appropriate the state of

rolls fle's it is Bourreaux. sh II mais strick

d'un feut enfonceur, 3i quelque ois deurlnomb DANS l'enfance des fociétés, on ne charge personne en particulier de l'exécution des criminels. Lorsqu'on fait périr un coupable, chacun indifféremment exerce les fonctions de bourreau; & il n'y a ni nonte, ni déshonneur, à servir ainst d'instrument à la Justice. L'Escarbot & Champlain nous apprennent que, chez les Indiens de l'Amérique septentrionale, les parens du condamné le tuent de leurs mains. Les Hottentots amenent un accusé en plein champ devant ses juges : si le crime est prouvé, on l'exécute à l'instant ; le capitaine du kraal fond sur lui, & l'étend à ses pieds d'un coup de massue : toute l'assemblée le frappe ensuite, jusqu'à ce qu'il foit assommé (1). agildo no . aqualli /

⁽¹⁾ Rel. de Kolben.

198 LIVRE QUINZUEME:

Si un esclave d'Isiny est condamné à mort; un officier du roi court dans les rues comme un insensé, & fait pancher de côté & d'autre un fétiche qu'il porte sur sa tête. Dès qu'il arrive à la place, où l'on a conduit le criminel, il perce la foule, & demande au fétiche, qui doit être l'exécuteur? Le premier jeune homme qu'il touche de l'épaule, est celui qu'on suppose nommé par le dieu. Il demande encore, si c'est assez d'un seul exécuteur, & quelquesois leur nombre va jusqu'à dix. Le premier tire son poignard & perce la gorge de l'esclave, tandis que les autres tiennent la victime, dont ils font couler le fang fur le fériche. Les exécuteurs sont impurs pendant trois jours , & ils se bâtissent une cabane loin du village; mais, durant cet intervalle, ils ont droit de pendre tout ce qui combe entre leurs mains. Enfin, après diverses purifications : ils retournent triomphans vers leurs compatriotes. Ils arrachent une dent au criminel , qui est mort par leurs mains; & plus ils peuvent en montrer, plus leur réputation est éclatante (1). Personne ne resule cer emploi, & des fils du roi ne craignent pas de l'accepter mella l'atuot : eul

Ailleurs, on oblige les criminels à s'executer

⁽¹⁾ Voyage de Loyer.

eux mêmes, comme nous le dirons à l'article du Suicide. Le roi d'Ethiopie ne pouvoir pas faire mourir un de ses sujets condamné au dernier supplice. Un officier apportoit la sentence au coupable, qui s'étrangloit de ses propres mains (1).

ordonnoit aux criminels de se faire mourir euxmêmes, asin que l'exécuteur ne commit pas un homicide (2).

Il paroît qu'on n'établit des bourreaux que fort tard : chez les Juis, les juges exécutoient les criminels, & la même coutume a régné long-tems en Europe. En quelques cantons de l'Allemagne de plus jeune du corps de ville étoit chargé de cette fonction; & comme on montroit souvent de la répugnance à l'accepter, on imposa des amendes à ceux qui la resusoient Une vieille chronique d'Amsterdam nous apprend par alors on sournissoit à ses dépens soixante mille cailloux pour l'entretien du pavé de la ville.

life. It is the state of the st

concamna a mort, & le bourreau la viola

⁽¹⁾ Diod. de Sic. 1.31 ch. 4. Hérod. 3 mario ! ob affava

⁽²⁾ Mont. 1. 3. ch. 7 . 1 . 101 . (2)

Lorsque les sociétés prennent une affiette fixe; on établit des exécuteurs. Ces officiers ne sont pas toujours avilis, & ils remplissoient chez les Grecs une fonction de magistrature : mais ils tombent ordinairement dans le mépris; car l'habitude de verser le sang humain, rend séroce & cruel, & il est à craindre qu'un bourreau ne se déprave. A Rome, on les reléguoit hors de la ville, & seur métier étoit d'autant plus insâme qu'on les obligeoit à violer les vierges avant de les étrangler (1). Une loi des Rhodiens leur désendoit même d'entrer jamais dans la ville (2)

Mais le despotisme & la superstition qui intervertissent tout, changent quelquesois ces idées. On a vu des princes faire les sonctions de bourreau, & s'amusér à cer exercice : on dit que la capitale du royaume de Maroc n'a eu long sems d'autre exécuteur que l'empereur luimême; que Muley Ismaël a tué dix mille hom-

vi Vi

⁽¹⁾ Après la condamnation de Séjan, on trains en prison sa fille, âgée de huit ou din ans: elle demandoit sans cesse où on la menoit, & ce qu'elle avoit fait; elle disoit qu'elle ne le feroit plus, & qu'on n'avoit qu'à lui donner le fouer. On la condamna à mort, & le bourreau la viola avant de l'étrangler. Annal, de Tacite, L. 5.

⁽a) Dione Chryfofte Orate 3 107 and 2 .l anold (a)

mes de sa main, que tous les vendredis, il abbattoit les têtes de cinquante chrétiens; ce qui paroît un peu exagéré; & qu'il étoit devenu si féroce, que, pour montrer son adresse, il enlevoit d'un coup de sabre la tête d'un de ses écuyers.

C'est le roi de Mélinde qui donne la bastonnade: ceux qui la reçoivent baisent les pieds du prince & le remercient. En d'autres pays, on amene au palais les officiers qui ont malversé: on les couche le visage contre terre; le roi prend son bâton de justice, & leur en applique autant de coups qu'il le juge à propos (1).

Les Indiens du Malabar obéissent sans réserve à leur souverain, & au premier mot qui sort de sa bouche, les naires de la garde, s'empressent de faire l'office de bourreau (2).

⁽¹⁾ Offor. Ramufio. Davity. Dapper.

⁽²⁾ Le Voyageur Dellon ajoute qu'il n'y a pas d'autre exécuteur dans la nation; mais les naîres de la garde n'habitent pas l'intérieur du pays, & on doit relever ici une méprise des Voyageurs qui est assez singuliere: comme la plupart ne voyent que les capitales, ils jugent par-là du reste de l'empire: ainsi les uns nous disent que chez les Negres, les rois jugent toutes leurs causes, parce qu'ils jugent toutes celles de la capitale: qu'à Maroc, l'empereur étoit le bourreau de tout l'empire, parce que Muley Ismaël prenoit plaisir à exécuter les criminels de sa résidence, &c.

Le roi de Siam donne à tous les gouverneurs de province des bourreaux pour l'exécution de fes ordres : on les nomme bras peints, parce qu'ils se déchiquetent les bras, & qu'ils mettent fur leurs plaies de la poudre à canon, qui les peints d'un bleu poirâtre (1) be in el file)

Les exécuteurs chinois sont des soldats ; les préjugés n'attachent point de honte à leurs fonctions, & c'est un honneur de s'en bien acquitter. A Pékin, ils portent une ceinture de foie jaune. c'est-à dire, de la couleur impériale: leur sabre est couvert de la même étoffe, pour montrer qu'ils sont revêtus de l'autorité de l'empereur (2).

Lorsqu'on yeur accorder une grace à un criminel Japonois, on permet à son plus proche parent de l'exécuter dans sa maison, & cette mort qui n'a rien d'honteux pour celui qui la donne est aussi moins déshonorante pour celui qui la recoit. Plusieurs demandent la permission de s'ouvrir le ventre de leurs propres mains, & c'est le comble de la faveur de l'obtenir (3). Le public lui-même partage dans cette ille les fonctions du bourreau : on coupa la tête aux deux les Negres, les rois jugent toutes leurs caufes, parce

qu'ils jugent toutes celles de la capitale : qu'à Maroc, 1 (1) Rel. de la Loubere une roud d' tion represent

A (4.) Relate Magalhaens, & Mindq nionarg lamil you My résidence . Sec.

⁽³⁾ Rel. de Kempfer.

hommes & à la femme que Sarris vit exécuter.

Les spectateurs essayerent ensuite la bonté de leurs sabres, & taillerent les cadavres en pieces.

Ils replacerent les morceaux les uns sur les autres, & ils recommencerent encore cette santiglante boucherie, pour voir qui couperoit le plus de morceaux à la sois.

Quand la superstition proscrit un homme; des fanatiques le tourmentent de leurs propres mains. Un Juif sut accusé de blasphême contre la Sainte Vierge; on le condamna à être écorché: des chevaliers masqués, le couteau à la main, monterent sur l'échasaud, & en chasserent l'exécuteur, pour venger eux-mêmes l'honneur de la Sainte Vierge.

Bonner, évêque de Londres, arrachoit la barbe d'un tisserand, qui ne vouloit pas abjurer ses systèmes: il souetta lui-même un autre hérétique; il tint la main d'un troisseme sur la chandelle, jusqu'à ce que les ners & les veines sussent brûlés, afin de lui saire sentir combien le supplice du seu est horrible.

Wryothesly, chancelier d'Angleterre, ordonna de mettre à la torture une jeune & belle semme ; qui ne pensoit pas comme lui sur la présence réelle de Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie; de son propre bras, il lui déchira

LIVRE QUINZIEME. 204 le corps, & ensuite il la jetta dans les flammes (r) al enime propose enime la la (r) sem

Voici une bisarrerie qu'il faut expliquer. La profession des Tanneurs est abhorrée au Japon, parce qu'ils passent leur vie à écorcher des cadavres, & ils exercent l'office de bourreau (2). - H paroît que les Japonois ont un goût très-vif pour les parfums, & ils détestent les Tanneurs qui font fort sales & qui sentent mauvais.

CHAPITRE

Appareil des supplices.

LES attentats que venge la loi sont souvent irréparables; mais on cherche à prévenir d'auries délits. On veut intimider le peuple par la terreur & le remuer fortement par le souvenir des châtimens qui attendent les coupables; & les exécutions se sont avec appareil. Dans les fiecles de barbarie, le supplice des criminels étoit un spectacle qu'on donnoit au peuple, & l'on choisissoit souvent les jours de sête.

⁽¹⁾ Principles of penal Law.

⁽²⁾ Kempfer.

Le Tunquinois, qui reçoit son arrêt de mort, est obligé de se présenter avec un bouquet d'herèbes à la bouche, parce qu'il mérite de le brouter, & d'être traité comme une bête. — A Fez, on promene le criminel les mains liées derrière le dos, & il annonce lui-même la cause de son supplice.

Il y a des peuples dont le caractere violent est difficile à dompter, & l'on a recours à des moyens plus durs. Autresois, en Angleterre, on coupoit les parties de la génération à un criminel avant de l'exécuter; on les brûloit devant lui, & on lui disoit: Misérable, tu ne méritois pas de recevoir le jour, & tu n'es pas digne de laisser de postérité (1).

Si l'on exécutoit deux criminels à la fois, on amenoit le second auprès de son camarade qu'on coupoit en morceaux: le bourreau s'approchoit de tems en tems de lui, & frottant de ses mains ensanglantées le visage de ce malheureux, il étoit obligé de lui dire en raillant: N. comment trouves-tu cette besogne? est-elle de ton goût (2)?

Les législateurs & les magistrats ordonnerent; par caprice, d'autres raffinemens de cruauté.

⁽¹⁾ State trials , vol. 1.

⁽²⁾ Principles penal of Law.

206 LIVRE QUINZIEME.

Louis XI fait couper la tête à Jacques d'Armagnac, & il veut que ses ensans, dont le plus agé avoit à peine douze ans, se placent sous l'échasaud, tête nue, les mains jointes, & vêtus de blanc, asin qu'ils soient arrosés du sang de leur pere.

On répandit sur les supplices un appareil d'un autre genre. Casimir Liszynskly, gentilhomme Polonois, accusé d'athéisme, sur brûlé: on mit ses cendres dans un canon, qu'on tira du côté de la Tartarie.

Les Egyptiens sentirent de la commisération pour les criminels, & avant de conduire un homme au supplice, on l'étourdissoit, en lui faisant avaler de l'encens (1).

en rems de lui, oc monta

11 . lov . wash , 2216 (1)



⁽¹⁾ Recherches philosophiques sur les Egyptiens, t. 1.

CHAPITRE IV.

Préjugés sur l'infamie des supplices.

CHEZ les Sauvages & chez quelques peuples barbares, la mort d'un coupable ne fait re aillir aucune infamie sur ses parens. Lorsqu'il se trouve un criminel dans une famille, ses proches s'empressent à l'exécuter eux-mêmes, pour qu'on ne les accuse pas d'être complices.

Il y a des contrées où la nature ne parle plus dès qu'un homme est digne de mort, & où la mere prend des moyens pour arrêter son évasion, comme elle en prend ailleurs pour la favoriser. Diodore de Sicile raconte qu'un Ethiopien condamné à mort forma le projet de s'enfuir, & que sa mere l'étrangla avec une jarretiere, asin de n'être pas déshonorée par cette fuire.

D'autres peuples sentent la fragilité de l'homme, & ils ont de l'indulgence pour les criminels. Ils les traitent comme des malheureux que l'on facrifie au salut public, sans les hair & sans les mépriser. Chez les Hottentots, le châtiment efface le crime: la mémoire du coupable n'est point flétrie, & on célébre ses funérailles avec autant de respect que s'il étoit mort vertueux (1): Sur la Côte d'Or, ses parens s'assemblent & pleurent autour de son corps : ils prennent sa tête, ils la font cuire, jusqu'à ce qu'elle soit dépouillée de toute sa chair ; ils en avalent le bouillon, & suspendent le crâne à leurs sétiches (2).

Les préjugés naissent à mesure que les sociétés se policent, & quoique les conseils, les exhortations & les soins des parens, ne puissent pas triompher d'un mauvais naturel, ou de l'emportement des passions, des innocens partagent la honte du délit. Ce préjugé est absurde en luimême; il fait bien des victimes, mais il ne saut peut-être pas regretter qu'il soir répandu parmi le peuple.

La distinction des rangs amene d'autres préjugés sur l'infamie de certains supplices, & comme si le crime ne faisoit pas rentrer indifféremment tous les hommes dans la classe des coupables, ceux qui périssent par la main du bourreau, conservent encore, sous le ser des lois; la sierté de leur état. On a donc établi des sup-

mentier. Chez les Hottentors, le chindello (1)

⁽²⁾ Voyage d'Artus, ab ariomem el semile :

plices différens pour les roturiers & pour les gens de distinction, & parce qu'il ne s'agit que de ne pas infliger aux uns & aux autres les mêmes châtimens, on apperçoit une grande variété dans les usages.

Les Tunquinois étranglent les criminels du fang royal & coupent la têre aux autres (1), tandis qu'en Europe on pend les roturiers & qu'on décapite les nobles.

Les Chinois étranglent aussi un criminel de distinction, à moins que ses crimes ne le ravalent à la punition du peuple, c'est-à-dire, à moins qu'on ne lui tranche la tête. L'orsque l'empereur veut donner aux mandarins & aux seigneurs condamnés à mort, une marque de bonté, il leur envoie un cordon de soie. La décolation passe pour le plus insâme de tous les supplices, parce que la tête, qui est la partie principale de l'homme, est séparée du tronc, & que le criminel ne conserve point, en mourant, son corps, tel qu'il l'a reçu de la nature. Quand un homme meurt de cette manie e, on croit qu'il a manqué de soumission à ses parens, qui lui avoient donné un corps sain & parsait, & on

⁽¹⁾ Rel. de Baron, Tome III.

210 LIVRE QUINZIEME.

achete à grand prix les cadavres de ses amis; pour y recoudre la tête (1).

Les anciens Mogols ne permettoient pas qu'on pendît les sectateurs de l'Islamisme, & lorsqu'un Mahométan méritoit la mort, il expiroit sous le souet (2).

Il y a des délits qui ne supposent pas une ame dépravée, & qu'on punit par un supplice qui n'est point infamant. Ainsi les déserteurs qui passent par les armes ne sont point déshonorés, & si le supplice de la corde ne punissoit qu'un crime odieux, & si la décapitation étoit le châtiment d'un délit moins grand, le préjugé sur l'insamie de certains supplices pourroit être sondé.

Il seroit aisé de s'étendre davantage; mais quand on a posé les principes, il saut savoir s'arrêter.

⁽²⁾ Etat civil, polit. & comm, du Bengale, &c. t. 1;



⁽¹⁾ Rel. de Magalhaens.

CHAPITRE V.

Châtimens qui donnent quelquefois la mort. Question.

On parlera ici des châtimens qui donnent souvent la mort, sans que le criminel soit condamné à perdre la vie; & l'on ajoutera quelques observations sur la bastonnade, le souet, les gravures au ser chaud & les mutilations. Une législation est bien corrompue, lorsqu'on fait mourir un homme contre la teneur des lois, qui ne décernent qu'une simple correction.

La bastonnade est un châtiment servile, & jamais il ne sut en usage chez les peuples libres,
ou chez les peuples courageux. Dans la Gaule &
dans la Germanie, un coup de bâton étoit puni
plus séverement qu'un meurtre, parce qu'on se
croyoit déshonoré par cet outrage, & la bastonnade ne cessa d'être infamante à Rome, que sorsque Rome sut corrompue (1).

Quand on donne le grand knout en Russe;

⁽¹⁾ Vid, Lege illus fustium de ils qui notaneur infa-

212 LIVRE QUINZIEME.

on suspend le criminel à une potence par les deux poignets. Ses deux pieds sont liés ensemble, & l'on passe entre ses jambes une poûtre qui les disloque (1).

La bastonnade est un châtiment journalier à la Chine; & chacun est soumis à cette correction paternelle. L'empereur la fait subir aux personnes d'un rang distingué, sans cependant les exclure de sa cour. La plupart des officiers du prince sont les maîtres d'ordonner le pant-se; & comme tout est rempli d'ordonnances & de cérémonies, on donne à chaque instant des coups de bâton. Un seul tue quelquesois une personne délicate; le patient qui sort des mains du bourreau est obligé de se mettre à genoux devant son juge, de baisser trois sois le front jusqu'à terre, & de le remercier du soin qu'il a pris de son amendement (2).

On n'imprima d'abord des lettres sur le corps d'un coupable, que pour le reconnoître, s'il commettoit de nouveaux délits; mais, dans la suite, on ne s'arrêta plus. Zonare dit que l'empereur Théophile sit inscrire douze vers sur le front de deux moines; on lit dans Pétrone,

⁽¹⁾ Voyage de l'abbé Chappe.

⁽²⁾ Duhalde. Le Comte.

eu Eumolpe remplit le visage de Giton de lettres gravées au fer chaud, & l'on cite des coupables morts sous les mains de l'opérateur.

Les mutilations sont un châtiment de barbares. comme on l'a vu plus haut son a déjà observé que les Indiens d'Achem, à qui l'on coupe les bras ou les jambes; en meurent souvent. La peine de crever les yeux, qui n'est pas moins dangereuse. fut jadis très-répandue, & on employa bien des méthodes de nombre al la

Les Mingréliens, chez qui cet usage est ordinaire, ont deux plaques de fer de la grandeur d'un sol, attachés au bout de deux pointes qui s'unissent à un manche de bois ; ils les rougissent au seu, & ils les appuient sur les yeux du criminel.

Dans l'empire Grec, on se servit long-tems d'une broche ardente : Michel inventa le vinaigre bouillant. & la derniere facon prévalut.

Henri, frere de Guillaume le Conquérant, faifoit passer devant les yeux un bassin de cuivre ardenta to the annual

Le mot de torture inspire plus d'horreur que Torture tout ce que peuvent diré les Ecrivains. Il paroît que l'homme contracte bientôt cet usage; car les Sauvages tourmentent leurs captifs pour en arracher un aveu. Ce n'est pas l'intérêt de la

O iii

214 LIVER QUINZIEME.

vérité qui les anime. S'ils font au captif une question à laquelle il ne peut répondre, ils prennent son silence pour de l'opiniâtreté; seur colere s'allume, & comme ils croyent qu'il cache ce qu'on lui demande, ils redoublent les tortures.

Lorsque des magistrats ou des satellites interrogent un coupable, ou un innocent, qui n'a
rien à répondre, ou qui cache ce qu'il sait, souvent on l'applique à la question, & il est vrai de
dire que cette barbarie provient d'un sentiment
natures d'impatience & de colere qui porte à se
venger de quiconque heurte nos fantaisses: telle
est la première origine de la question.

L'histoire de l'homme est toujours affligeante : ses passions ensantent tous les désordres, & l'on me conçoit pas un autre arrangement. Des conjurés trament dans l'état un complot qui se découvre; on saisit quelques coupables : il est important de connoître leurs complices : on les interroge; ils s'obstinent à se taire; rien ne peut les forcer à parler : on les menace de la torture; on les y met, lors même qu'on n'espere rien de cette barbarie, & qu'on en sent l'absurdité. On remarquera que des conspirateurs unis entre eux par l'attachement de la débauche, étoient encore plus intrépides & plus sermes; & cette

circonstance l'introduisit d'ailleurs dans les anciennes républiques.

On ne met pas moins d'importance, à la vérité, dans d'autres occasions, & la plupart des gouvernemens appliquent les criminels à la torture: dès qu'on a fait le premier pas, on confond indistinctement l'innocent, le coupable & l'accusé. Lorsqu'un Gaulois de distinction mouroit d'une mort qu'on croyoit violente, le soupçon tomboit sur ses semmes, comme sur ses domestiques, & on les mettoit tous à la torture (1).

Les tortures sont infinies, & souvent plus douloureuses que les peines capitales, & les combinaisons qu'on a faites pour découvrir ce qui causeroit le plus de tourment, sont vraiment admirables. Quelquesois on brûle au seu les extrémités des doigts; on dissoque les épaules en soulevant, avec une poulie, les bras relevés en arriere. Les Chinois placent les pieds de l'accusé dans des bois creusés, & on les serre de maniere que la cheville en est applatie. On appuie les doigts contre des morceaux de bois, & on les comprime très-fortement. D'autres sois on écorche par degrés le corps du criminel,

⁽¹⁾ Cafar, de Bello Gallico.

& on lui enleve de petites lanieres ou des filets de peau.

Gama revenant en Europe se plaignit de la trahison d'un Maure; il le sit d'abord souetter; il ordonna ensuite de le lier par les parties naturelles, & de le tirer de bas en haut avec une poulie (1).

Quand les abus sont établis, la raison & les lumieres les attaquent en vain, & l'habitude a rendu naturels la plupart des maux qui affligent la terre. Les tribunaux eux-mêmes asservis aux anciens préjugés suscitent des obstacles aux résormateurs. Le roi de Suede vient d'abolir la question (2); ses tribunaux lui ont demandé en 1774 un moyen d'engager des voleurs attroupés à révéler leurs complices. Ce prince éclairé leur a, sans doute, répondu qu'il est fâché de n'en point connoître.

singledarche per deres le corpe du crinipe

THE CHARLE WAS A STATE

⁽¹⁾ Prevot, t. 1.

⁽²⁾ L'Empire & la Russie viennent de l'abolir égale; ment.

CHAPITRE VI.

on equal to to browning a little property Supplices qu'on s'inflige soi-même. Constance dans les supplices.

Pour mener une vie sans tache, & pour ne pas troubler le repos des autres, l'homme s'apperçut bientôt qu'il faut réprimer ses penchans & dompter sa chair. La divinité sembloit exiger ces sacrifices; on les lui offrit, &, dès ce moment, on ne mit plus de bornes aux tourmens qu'on s'imposa. for he reind tee car

Les macérations des Fakirs & des Talapoins sont connues, & les législateurs ne punissent pas plus rigoureusement les criminels. Ils se chargent de chaînes; ils se déchirent le corps; ils prolongent ces tortures pendant des jours, des femaines & des mois entiers. m un exquit in stud

Les Indiens de Golconde font souvent des vœux à l'idole de la petite vérole. » On ouvre, avec un couteau, les épaules du fanatique, & l'on y passe les pointes de deux crocs de fer: ces crocs tiennent au bout d'une solive posée sur un essieu, porté par deux roues; de sorte que la solive remue librement. L'Indien tient d'une main

un poignard & de l'autre une épée. On l'éleve en l'air, & on le traîne dans cet état l'espace d'un quart de lieue. « Methold, qui en vit accrocher quatorze, s'étonne que la pesanteur du corps ne fit pas rompre la chair.

Les convultionnaires se dévouoient en apparence à de plus grandes douleurs encore, comme on peut le voir dans l'ouvrage de M. Morand (1).

Ces pénirences volontaires vont quelquefois jusqu'à la mort. On fait au Bengale une procession de l'idole Jagrenat; on la transporte d'un temple à un autre, & il y a des misérables qui se précipitent sous les roues du char, & qui se croyent fort heureux d'être écrasés (2).

La nature destine l'homme à toutes fortes de maux; mais elle lui donne un fond de courage qui ne s'affoiblit que dans la société. La fermeté & l'intrépidité des Sauvages nous étonneront toujours, & jamais nous ne sentirons bien qu'elle est leur constance au milieu des supplices.

⁽a) Rel, de Mandello & de Bernier, 199100 HB 5075



Tolive Levile librement, L'Undien tiene d'une main .

⁽¹⁾ Opuscules de Chirurgie, in 40. Slobel & Yury



LIVRE SEIZIEME.

HOMICIDE. SUICIDE. SACRIFICES HUMAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Homicide.

L'HOMME cherche à détruire tout ce qui blesse sauvages que le meurtre; mais dès que les sociétés se sorment, on commence à sentir de l'horreur pour l'homicide, & lorsqu'on n'est pas à la guerre, on ne se tue plus aussi légérement. Entre les Marianes & les Philippines, on trouve une isse habitée par un peuple qui parle ainsi: Ce que je vous dis est aussi vrai qu'il est vrai qu'un homme n'en tue jamais un autre; & les Samoyedes ne comprennent pas encore

comment un homme peut tuer un de ses semblables (1).

Les peuples recommencent bientôt à se familiariser avec ce crime, & le monde entier est devenu un repaire de meurtriers & d'affassins. On rappellera sommairement les saits épars dans le reste de l'ouvrage. La commisération & la pitié égorgent les vieillards, les malades & les estropiés: les peres tuent impunément leurs enfans, & les Arméniens & les Parthes confervoient ce droit sur un fils & sur une fille, lors même qu'ils étoient en âge nubile. Le droit de la guerre permet les meurtres les plus crians; ce n'étoit pas un péché véniel de tuer des Américains (2), & des Espagnols faisoient vœu d'en massacrer douze par jour. Dans les premiers tems, on laisse à chaque Individu le soin de se venger, & les barbares établirent un tarif pour les meurtres; les maîtres tuent leurs esclaves; les Spartiates alloient à la chasse des ilores, & les nobles du Danemarck tuoient un paysan ou un bourgeois, en mettant un écu sur le corps du défunt, &c. &c. &c.

On croit que le meurtrier a du courage, puisqu'il étouffe sa sensibilité & qu'il affronte la

⁽¹⁾ Mém. fur les Samoyodes & les Lapons. int. 13

⁽²⁾ Dissient des casuites, comme on l'a vu ailleurs.

Homicide, Suicide, & sur ce principe, on met l'assassinat au nombre des grands exploits. L'habitant de Mindanao qui veut commettre un homicide, amasse une somme d'argent pour arrêter les poursuites: après son expédition, on l'éleve au rang des braves, avec le droit de porter un turban rouge. Chez les Caraguos, il faut avoir tué sept hommes pour obtenir cet honneur (1).

On a déjà dit que des peuples consacrent le meurtre par la religion; mais les Idaans, de l'isse de Borneo, ont perfectionné ce système : c'est un article de leur croyance que tous ceux qu'ils mettent à mort seront leurs esclaves dans l'autre monde (2).

Quand les Tartares du Kharasan voyoient un étranger qui avoit de l'esprit, de la valeur ou de la beauté, ils le tuoient, asin de s'approprier ses qualités, ou du moins de les répandre sur leur nation (3).

Les Catalans apprirent que S. Romuald vouloit quitter leur pays; ils imaginerent de le tuer, & de profiter au moins de ses reliques, & des

⁽¹⁾ Voyage de Gemelli Careri.

⁽²⁾ Sketches of the history of man,

⁽³⁾ Voyage de Marco Polo.

guérisons & des miracles qu'elles opéreroient après

Dans le royaume de Tangut, on choisit un leune homme vigoureux, qui peut, en certains jours de l'année, suer toutes les personnes qu'il rencontre; car on croit que ceux qui meurent de sa main obtiennent, sur le champ, le bonheur éternel (2).

Des peuples voisins des Juiss, au lieu d'adopter la loi de Dieu ne suivirent que cet usage: » Si ton pere, ou ton fils, ou ta fille, ou ta semme bien aimée, ou ton ami qui est comme ton ame, te disent en secret, allons à d'autres dieux, tu les lapideras (3). «

La politique elle-même, indépendamment de la guerre & des exécutions judiciaires, commet d'autres meurtres. Le P. Parennin affure que l'empereur & les mandarins de la Chine, prennent de tems en tems des mesures, pour que le peuple manque d'alimens, & qu'ils sacrissent sept ou huit cents mille victimes au repos public; mais on a peine à le croire.

Enfin, voici ce qui se passe dans les sociétés les plus policées: pour mieux extirper les Sau-

⁽¹⁾ Effais hift, fur Paris, par M. de Saint-Foix.

⁽²⁾ Voyage de Grueber.

⁽³⁾ Deuter. ch. 13.

HOMICIDE, SUICIDE, &c. 223 vages des environs des colonies, l'Angleterre ne rougit pas d'accorder des primes à ceux qui arrachoient des chevelures d'Indiens, & même on aporté la récompense jusqu'à cent livres sterling (1).

D'autres nations civilifées tolerent des affaffins qui exercent leur métier publiquement & avec impunité: il semble qu'on adopte les idées des barbares sur les vengeances particulieres. On trouve à Kachao (2) des meurtriers nocturnes qui sont connus. Ils portent sur leurs habits une cotte de maille couverte d'un tablier de cuir, rempli de trous, auxquels pendent cinq ou fix pistolets & plusieurs poignards. Ils ont en outre une longue épée dont le fourreau s'ouvre tout d'un coup au moyen d'un ressort, ce qui épargne la peine & le tems de la tirer; une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, & d'un quart de poudre avec un bâton fourchu pour la poser dessus en tirant. Ces assassins mercenaires égorgent l'homme que vous leur indiquez (3).

⁽¹⁾ History of the colony Massachuser's bay by Herchinson. On peut y voir de quelle maniere on chasse les Indiens dans les bois, lorsqu'ils sont le plus paisibles.

⁽²⁾ Ville appartenante au roi de Portugal sur la riviere de San Domingo en Afrique.

⁽³⁾ Voyage de Brue.

Les peuples contractent aussi des habitudes inséparables du meurtre. Les Indiens s'envirent d'opium, & se précipitant au milieu des rues une arme à la main, ils tuent les hommes qui se trouvent sur leur chemin, jusqu'à ce qu'ils soient tués ou arrêtés eux-mêmes. Il ne saut pas imaginer que cette phrénésie soit rare; elle se renouvelle trèsfouvent, & M. M. Banks & Solander en ont vu plusieurs exemples pendant seur séjour à Batavia (1).

Des brigands parviennent à se faire une jouissance des assassinats. Un chef de voleurs Sibériens avoua, qu'il donnoit le butin à ses compagnons, & qu'on lui livroit toutes les victimes. Il les déshabilloit, & les attachoit nues à un arbre : il leur ouvroit le sein vis-à-vis du cœur, & il avoit, disoit-il, beaucoup de plaisir à voir les mouvemens & les convulsions de ces infortunés (2).

Les Romains formerent un spectacle de carnage. Ils étrangloient sans fruit les princes esclaves enchaînés au char des triomphateurs. Si l'on en croit quelques Historiens, l'arêne des

⁽¹⁾ Voyage de Cook, Cela s'appelle dans le pays cou-

⁽²⁾ Voyage de l'abbé Chappe.

HOMICIDE, SUICIDE, &c. 225 gladiateurs étoit couverte en un jour de douze ou quinze cents hommes tués ou estropiés; & les dames exigeoient qu'ils mourussent dans une attitude agréable. Enfin, ces maîtres du monde se blâserent sur ce plaisir : ils rassemblerent de tous côtés des nains; ils les obligerent de combattre les uns contre les autres & de s'égorger.

L'imagination de l'homme s'exalte, il devient furieux; & ce n'est alors qu'une bête plus séroce que le tigre. Un Negre soupçonna d'infidélité sa semme enceinte; dès qu'elle eut accouché, il écrasa l'ensant dans un mortier, & le jetta ensuite aux chiens (1). Muley Ismaël avoit deux cents ensans: une nourrice lui en apporta un, qui tendant ses mains caressantes vers son pere, lui toucha la barbe: Muley le prit par les pieds, & l'écrasa sur le marbre d'une cheminée.

⁽¹⁾ Voyage de Brue.



sa sul instava inaminaventa incibna te L

CAN HIE OF KINGS WAR

CHAPITRE IL

Suicide.

N ne discutera point la question du Suicide : on a tant écrit de part & d'autre qu'il n'y a plus rien à dire.

L'homme accablé de chagrins, de douleurs & d'ennui, ne tarde pas à trouver que la vie est pénible, & le dégoût devient si fort qu'il cherche à s'en délivrer. Les passions factices des grandes fociétés le rendent sur-tout malheureux, & l'on voit peu de suicides dans les premiers tems; mais on en trouve déjà des exemples.

Les Kamtchadales se tuent de différentes manieres, ils se serrent quelquesois les testicules jusqu'à s'étouffer (1); & les vieux Troglodites qui ne pouvoient plus mener paître les troupeaux s'étrangloient eux-mêmes (2),

Le livre des Supplices apprend à quelle époque & dans quel tems on oblige les criminels à fe tuer de leurs mains.

Les anciens gouvernemens avoient sur cette

⁽¹⁾ Hift. du Kamtchatka.

⁽²⁾ Diod. de Sic. 1. 3. ch 17.

Homicide, Suicide, &c. 227 mariere des maximes & des lois qui ne ressemblent pas à celles des peuples modernes, & la politique & la religion autorisoient le suicide. Sésostris, glorieux & conquérant, se donna la mort, après un regne de trente-trois ans. Tous les prêtres & tous les Egyptiens louerent une si belle action, & chacun disoit, que la mort du monarque étoit digne de la grandeur de son ame (1).

Les habitans d'Abydos se tuoient en soule après la prise de cette ville, & Philippe sit publier, qu'il permettoit le suicide pendant trois jours (2).

Les Numantins réserverent par leur capitulation un jour entier, pour se donner eux-mêmes la mort (3).

Les Athéniens exposoient à l'aréopage les raifons qu'ils avoient de se débarrasser de la vie: cette vaine formalité étoit assez inutile; car un homme pouvoit toujours aggraver ses chagrins. Les autres peuples de la Grèce toléroient les suicides.

Ils entroient dans le plan de la police des an-

^{(1) 1}bid. 1. 1. fect. 2.

⁽²⁾ Polybe, 1. 16.

⁽³⁾ Appian. de Bello Hifpanico.

ciens législateurs, puisque les particuliers se braloient en public, & faisoient de ce meurtre un spectacle d'appareil. Le fameux Peregrin annonça le jour de sa mort, & le désir de voir une sête si nouvelle attira une quantité prodigieuse de spectateurs (1).

Rome, au tems de la république, proclamoit le courage des suicides. Sous les empereurs, on se tua de désespoir; la tyrannie révoltoit ces ames républicaines, qui se souvenoient encore de la liberté. Comme on proscrivit la plupart des grandes familles, on trouvoit un grand avantage, dit M. de Montesquieu, à prévenir sa condamnation par une mort volontaire : on obtenoit l'honneur de la sépulture, & le testament qu'on laissoit étoit exécuté (2). A la fin du regne de Tibere, il sembloit que le suicide fût une maladie contagieuse. Les princes s'irriterent; ils vouloient d'ailleurs ôter à celui qui se tuoit les deux avantages dont on vient de parler, & ils prirent de grandes précautions pour arrêter cette phrénésie. Afin d'éluder la loi, les Romains disoient à un esclave : je t'ordonne de me

⁽¹⁾ Voyez le Mémoire de M. Capperonnier, dans les Mém. de l'Acad. des Inscript. & Belles-Lettres.

⁽²⁾ Voyez Tacite.

HOMICIDE, SUICIDE, &c. 229
faire mourir, & on décerna une peine de mort
contre l'esclave qui obeissoit à son maître, lorsque celui-ci lui ordonnoit de le tuer (1).

Les dévouemens pour la patrie, si communs chez les Anciens, étoient de véritables suicides (2). Cette coutume sacrée se persectionna; car les sénateurs Romains les plus illustres par leur âge, leur dignité & leurs services, se dévouerent solemnellement pour la république, après la désaite d'Allia & la prise de Rome par les Gaulois (3).

La bassesse prit dans la suite la place de l'enthousiasme républicain & maintint cet usage : des Romains se dévouoient pendant la maladie d'un empereur ; d'autres s'engageoient par un vœu solemnel à se donner la mort, ou à combattre dans l'arêne parmi les gladiateurs, s'il reconvroit la santé. Caligula obligea deux de ces statteurs d'accomplir leur promesse : il voulut assister au combat de l'un; on promena l'autre au milieu des rues de Rome, orné de sestons &

⁽¹⁾ Loi premiere au Dig. de Senat. Conf. Sillan.

⁽²⁾ Voyez la Differtation de M. Simon sur les dévouemens dans le tome 5 des Mémoires de l'Acad. des Inscript. & Belles-Lettres.

⁽³⁾ Tite-Live, 1. 5.

de bandelettes, & une troupe d'enfans le préci-

Garcillasso & les autres écrivains de l'histoire du Pérou, se disputerent, au seizieme siecle, pour savoir si les domestiques & les concubines qu'on faisoit mourir à la mort des incas, se dévouoient volontairement, ou si on les y contraignoit. Garcillasso soutient qu'ils se présentoient d'eux-mêmes, & comme ils venoient en plus grand nombre que ne l'ordonnoit l'étiquette de la cour, on étoit souvent obligé de les renvoyer,

Les grands officiers de la cour du Japon s'engagent quelquesois par un vœu solemnel de ne
pas survivre à l'empereur; & l'intendant de la
monnoie avoit sait ce vœu lors du voyage de
Sarris (2). Les Japonois mettent dans leurs suicides une sérocité particuliere, & l'on sait l'histoire de ces deux seigneurs qui s'ouvrirent le ventre sur l'escalier du palais (3).

Au Malabar, on condamne des malheureux à fe sacrifier aux idoles : ces victimes s'exécutent

⁽¹⁾ Voyez encore la Dissertation de M. Simon.

⁽²⁾ En 1613.

⁽³⁾ Voyez Kempfer, & le livre des Lois pénales, of

HOMICIDE, SUICIDE, &c. 231 elles mêmes en se frappant douze fois, avec douze couteaux différens, en douze parties du corps, & en prononçant douze sois: je me tue moi-même en l'honneur de cette idole (1).

On célébre chaque année une grande fête dans le royaume d'Arrakan: on fait une procession solemnelle à l'honneur de l'idole Quiay-Pora; on promene l'idole sur un grand char, suivi de quatre-vingt-dix prêtres vêtus de satin jaune. Les plus dévots s'étendent le long du chemin, pour se saire écraser; ou ils se piquent à des pointes qu'on y attache à dessein, & ils arrosent l'idole de leur sang (2).

Le dogme de la résurrection des corps & des préjugés sur le devoir des épouses s'établirent, & les semmes se tuerent ou se brûlerent dans le tombeau, ou sur le bûcher de leurs maris. Cette coutume subsiste en Orient depuis des milliers d'années; & l'on dit que chez les anciens Hindous toutes les semmes du mort accouroient vers le juge, & qu'elles se disputoient l'honneur de le suivre dans l'autre monde (3).

Le roi de Narlingue mourut en 1614; ses

⁽¹⁾ Prevôt, t. 7.

⁽²⁾ Rel. de Sheldon. Le même usage s'observe aussi à la procession de l'idole de Jagrenat.

⁽³⁾ Boemus, Mores Centium

232 LIVRE SEIZIEME. H

Paliacate, se brûlerent avec son corps (1); mais il paroît que la mort des semmes du Malabar & de plusieurs pays de l'Inde, n'est plus volontaire, & que les prêtres les contraignent à ce sacrifice.

On les brûle de trois manieres : dans le royaume de Guzerate, jusqu'à Delhy & Agra, elles s'assevent dans une hutte de roseaux secs & de bambous, & on y met le feu par dehors. La veuve au Bengale se tient accroupie sur un bûcher, qu'on allume au moment où elle embrasse le corps de son mari. Sur la côte de Coromandel, on fait un feu dans une fosse de dix pieds de profondeur; dès que la flamme commence à s'élever, les prêtres y amenent la femme à reculons. On jette dans ces bûchers des vases d'huile & de résine ; tandis que les musiciens font un grand bruit de tambourins & de flûtes, pour étousser les cris de la victime. Dans un autre endroit de la côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque spectateur les couvre par pitié d'un panier de fable (2). or man de M. tornell C.

⁽²⁾ Voyage de Tavernier, L 3. t. 2;

HOMICIDE, SUICIDE, &c. 233

On donne à ces malheureuses un breuvage qui les étourdit & leur ôte la frayeur qu'inspire l'appareil de la mort. On reviendra sur cette matiere au livre des Obseques & des Funérailles; mais il faut examiner ici par quelle étrange dépravation on imagina cet excès de folie.

Quand on n'étudie la nature humaine que dans nos climats & nos gouvernemens; lorsqu'on rapporte tout ce qu'on dit des autres peuples aux préjugés de nos sociétés, à la force de notre imagination & à la trempe de nos ames, on a peine à croire cette coutume : mais l'éducation nous rend susceptibles de tous les courages. Pour devenir pareils à ces peuples décrits par des Voyageurs, que nous accusons d'exagération & de mensonge, il faudroit seulement que les administrateurs eussent intérêt de nous rendre tels; qu'ils suivissent ce projet avec persévérance, & qu'ils ébauchassent, sans se dégoûter, un ouvrage qui ne seroit achevé que dans quelques siecles.

Des Indiens se précipitent sous le char de Jagrenat: les sauvages d'Amérique chantent au milieu des tourmens; des vieillards se tuent euxmêmes, ou demandent qu'on les fasse mourir: des esclaves & des officiers suivent avec joie leur maître ou leur prince dans le tombeau; des

234 LIVER SETZIEME

femmes montent gaiment sur le bûcher de leurs maris: Calanus & Peregrin se brûlent publique; ment au milieu d'une grande sête; des républicains se dévouent pour la patrie, &c. Un habitant des contrées modernes ne peut concevoir cet excès d'héroïsme & de frénésie, & il est, à cet égard, comme l'aveugle, relativement aux couleurs.

Ensin, on s'est formé des maximes & des principes si différens, que les peuples d'aujourd'hui ne ressemblent point du tout aux anciens, Lorsqu'on voulut abolir le suicide, on sit des lois absolument contraires à celles des Romains. Les suicides, par exemple, étoient enterrés, & même ils se tuoient pour cela, mais un capitulaire de Charlemagne (1) désend de dire des Messes, ou d'offrir des sacrifices pour eux.

(1) Voyez le fixieme capitulaire.



combine and but brease some or in successions.

Jagmenat: 111 Jauvard Amerique chantent au milieu des tourmens; des viciliards le tuent euxinstenes, ou demandent qu'on les fasse mourres des elclaves & des officiers suivent avec, joie.

leur maître ou leur prince dons la combrant des

CHAPITRE III.

Sacrifices humains.

D'un bout de la terre à l'autre, on a immolé des victimes humaines. Les Egyptiens, les Aradbes, les Crétois, les Cypriotes, les Rhodiens, les Phocéens & les habitans des autres isles de la Grèce, les Pélasges, les Scythes, les Romains, les Phéniciens, les Persans, les Indiens, les Chinois, les Massagetes, les Getes, les Sarmates, les Islandois, les Norwégiens, les Suéves, les Scandinaves & tous les peuples du Nord, les Gaulois, les Celtes, les Cimbres, les Germains, les Bretons, les Espagnols, & les Negres de divers pays égorgeoient autresois des hommes sur les autels de leurs dieux (1).

Dans les pays du Nord, on immoloit les princes eux-mêmes: on tiroit les victimes au fort, & souvent il désigna les rois. Domalder sut sacrifié dans un tems de famine, & Olais Tretelger sut brûlé vis à l'honneur de Woden. Les

⁽¹⁾ Voyez sur ce chapitre un Ouvrage anglois intitulé: Observations and inquiries relating to various parts of ancient history, by Jacob Bryant.

princes alors n'épargnoient pas leurs enfans;
Harald en tua lui-même deux des siens pour obtenir un vent savorable : un autre en immola neuf, dans l'espérance de prolonger sa vie, & de s'approprier les jours qu'on leur retranchoit. On sait que les Cananéens immoloient sur tout leurs sils & leurs silles, leurs parens, & les perfonnes qui leur étoient le plus cheres.

Il ne faut pas croire qu'on immolât une ou deux victimes par intervalles. Adam de Brême dit qu'on respectoit tous les arbres de la forêt d'Upfal, parce qu'ils étoient tous teints de fang, & Dithmar de Mersbourg affure qu'à Ledur en Zélande, on immoloit chaque année quatre vingtdix-neuf hommes au dieu Swantowite. Les Carthaginois virent l'ennemi à leurs portes, on faisit deux cents enfans de la premiere noblesse, & on les égorgea, avec trois cents personnes qui se dévouerent volontairement. Une loi leur ordonnoit de n'offrir à Saturne que des enfans d'une illustre famille (1); & Plutarque nous apprend qu'on imposa une amende aux meres qui laissoient échapper une marque de triftesse, lorsqu'on les poignardoit fous leurs yeux.

⁽¹⁾ Voyez Diod. de Sic. I. 20. Plutarque, de Superst.

Homicide, Suicide, &c. 237

Les supplices de ces victimes sont sans nombre, & on ne rapportera que les principaux.

Les Islandois les écrasoient sur un autel de pierre (1). Les Norwégiens leur ensonçoient le crâne avec un joug de bœus; & les Gaulois leur brisoient les reins à coups de hache. Les Celtes plaçoient sur un bloc l'homme qu'on vouloit sa-crisser, & on lui ensonçoit un grand sabre dans le sternum: les Cimbres lui sendoient le ventre, & ils tiroient des présages de l'écoulement des intestins (2).

Si l'on en croit les rabbins, la statue de Moloch contenoit sept sourneaux, dans lesquels on jettoit les offrandes & les victimes, suivant leur rang: le sixieme sourneau étoit réservé pour le bœuf, & le septieme pour les victimes humaines (3).

Les Albaniens sacrifioient un homme à la Lune: on le nourrissoit bien pendant un an, & on le perçoit à coups de fleches (4).

Les Syriens précipitoient quelquesois leurs enfans du haut d'une montagne escarpée (5).

⁽¹⁾ Voyez la Crimogée.

⁽²⁾ Voyez Bryant , loco citato.

⁽³⁾ Antiq. dévoilée, t. 2.

⁽⁴⁾ Natalis Comes, l. i.

⁽⁵⁾ Selden', de Diis Syria, and and (1)

238 LIVRE SEIZIEME:

Les Perses élisoient un captif pour roi de la féve, au commencement de l'année, & après l'avoir traité en monarque, on le pendoit (1).

Les druides de Marseille choisissoient en tems de peste un pauvre (2), qu'on nourrissoit pendant un an des mets les plus exquis; on le chargeoit ensuite des malédictions du peuple, & on l'assommeit.

Les Egyptiens de l'Antiquité noyoient tous les ans une fille dans le Nil, pour obtenir la fécondité de leurs champs, & les Egyptiens modernes observent encore cette coutume. Un gouverneur turc voulut l'abolir; mais comme le Nil ne monta point à sa hauteur ordinaire, il y eut une révolte (3).

Sur la riviere du Kallabar, les Negres immolent des petits enfans pour le rétablissement de la fanté du roi : on lie sur leur poitrine un coq vivant qui ronge leur chair (4). Snelgrave vit aussi deux échafauds sur lesquels les Dahomays

⁽¹⁾ Vossius, de Idol. 1. 2. Strabon, I. 11. Athénée; 1. 14. Dion. Chrysost, in Orac, de regno.

⁽²⁾ Ces victimes s'offroient volontairement. Petrone, Sat. Serv. Comm. in lib. 3. Æneidos.

⁽³⁾ Voyage de Paul Lucas.

⁽⁴⁾ Rel. de Snelgrave.

No MICIDE, SUICIDE, &c. 239 avoient assemblés quatre mille têtes de prisonniers sacrifiés.

Shun-Chi, pere d'un des dernièrs empereurs de la Chine, sit poignarder trente hommes sur la fosse d'une maîtresse favorité, pour appaiser ses manes (1).

Au Mexique, un captif montoit nud à l'amphithéâtre des sacrifices (2): le prêtre de la
gorge lui mettoit le collier, & quatre autres le
tenoient par les pieds & les mains; le grand pontife lui fendoit l'estomac avec un coureau de
pierre; il en arrachoit le cœur, puis il l'offroit
au Soleil, & il en frottoit le visage de l'idole (3). Les prêtres rouloient alors le cadayre à
coups de pieds du haut de l'escalier.

Lorsqu'on immoloit des victimes dans le tems de détresse; on traînoit avec force l'épine de leur dos sur une grande pierre tranchante & pointue, jusqu'à ce que cette épine sût brisée, & qu'on vit sortir les entrailles (4).

Il y avoit, dans les grandes fêtes, d'autres sa-

⁽¹⁾ Lettre du P. Couplet.

⁽²⁾ On a dit ailleurs que les Espagnols exagererent le nombre des victimes humaines que les Mexicains offroient à leurs dieux.

⁽³⁾ Herrera. Acosta. Gomara.

⁽⁴⁾ Coll. de Bry, grands Voyages, part. 12.
Tome III.

crifices qu'on nommoit des écorchemens d'hom-

On contracta si blen l'habitude de répandre du sang qu'on offrit celui des animaux, quand on n'osa plus verser celui des hommes. Un prince Mogol ordonna un sacrifice de neus cents chevaux & de neus mille moutons; & à la dédicace du Temple de Salomon, on égorgea vingt-deux mille bœuss & cent vingt mille brebis (2).

Le peuple de Rome fut yvre de joie les trois premiers mois du regne de Caligula, & on immola cent soixante mille victimes (3).

stem it. Jur the grande pierre, manchante to

⁽³⁾ Suétone ve ven nombre de relle volt ob



the Kloth do bry, grands Voyages plant it.

⁽¹⁾ Ibid. On a parlé au Livre sixieme, tome 2. p. 54. de ces écorchemens.

⁽²⁾ Liv. 3. des Rois, ch. 8. v. 63.



LIVRE DIX-SEPTIEME.

MALADIE. MÉDECINE. MORT.

CHAPITRE PREMIER.

Médecins. Art de la Médecine.

Quoique les Sauvages ayent peu de maladies, ils ne tardent pas à inventer des remédes ; & ceux qui font là-dessus des recherches, deviennent insensiblement médecins. Leur secours ; souvent nuisible au malade, influe rarement sur sa santé: c'est le repos & la diete qui opérent la guérison; mais on croit qu'ils tiennent en leurs mains la puissance de guérir, & l'on a du respect pour eux.

Ces médècins trompent aisément la peuplade:

Tome III.

Q

242 LIVRE DIX-SEPTIEME.

ils s'approprient la gloire d'une guérison que fait la nature, & l'on imagine qu'ils ont des lumieres surnaturelles. Ils deviennent charlatans, & la docilité du vulgaire leur en facilite les moyens: on est persuadé qu'ils parlent aux êtres invisibles.

On les prend pour des jongleurs & des sorciers, & ils mêlent à leurs opérations des farces mystérieuses. Malgré la vénération qu'ils inspirent, si le malade meurt, ils essuyent cependant des reproches; & comme eux seuls appliquent les remédes, il faut qu'ils se justifient par la superstition. Leur profession est dès-lors sacrée, & asin d'en écarter les hommes soibles, ils les assujettissent à des épreuves extrêmement dures: les peuples eux-mêmes imposent quelquesois aux adeptes un pénible noviciat.

» Le Sauvage des environs de la Cayenne, qui vent être médecin, passe d'abord dix ans (1) chez un ancien piaie, qui l'instruit, & qui observe s'il a les qualités nécessaires. Quand le tems de l'épreuve est arrivé, on prescrit au novice un jeune si rigoureux, qu'il ne lui reste plus de forces. On lui révéle les mysteres de l'art qui consistent en évocations, & on le fait danser jus-

⁽¹⁾ Il doit avoir plus de vingt-cinq ans.

MALABIE, MÉDECINE, &c. 243
qu'à ce qu'il tombe sans connoissance. On le ranime, en lui appliquant des ceintures & des colliers de grosses sourmis noires, & à l'aide d'un entonnoir, on lui injecte dans les entrailles un grand vase de jus de tabac. Cette médecine lui cause des évacuations de sang qui durent plusseurs jours: on le revêt ensuite de la puissance de guérir; mais il doit jeûner pendant trois ans, & ne manger la premiere année que du millet & de la cassave: on lui permet, la seconde, d'y ajouter des crabes; & la troisseme, de petits oiseaux: les liqueurs fortes lui sont interdites. On ne l'appelle auprès d'un malade que lorsqu'il a fini ce cours d'épreuves (1), ce

L'apprentissage n'est ailleurs qu'une école de fourberie: pour être jongleur au Canada, il faut d'abord s'ensermer dans une cabane, & passer neuf jours sans manger: le novice tenant une gourde remplie de cailloux, sait un bruit continuel, invoque l'esprit par des cris, des hurlemens & des contorsions épouvantables; & il dit en sortant, qu'il a reçu le don de guérir les malades, de chasser les orages & de changer le tems.

Il y a un inconvenient à se déclarer jongleur

⁽¹⁾ Voyage Equinoxial de Biet,

244 LIVRE DIX-SEPTIEME.

ou sorcier; car les peuples peuvent se plaindre toutes les sois que le malade ne guérit pas, & les Indiens de l'isse Hispaniola tirerent avec raison cette conséquence. Ils demandoient au mort, si c'étoit par la faute des opérateurs qu'ils le voyoient sans vie : on imagina souvent que le cadavre répondoit, oui : on se jettoit sur les jon-

gleurs, & on les mettoit en pieces.

L'intempérance, la débauche, l'usage des alimens nuisibles & le luxe, énerverent peu-à-peu les nations. La profession des médecins s'étendit, & devint encore plus importante: il y eut des pays où la nature enfantoit beaucoup de maladies, & l'on établit un régime diétetique si minutieux, qu'on mît les médecins aux gages de l'état. Il n'en coûtoit rien aux Egyptiens pour se faire traiter quand ils étoient à la guerre, ou qu'ils voyageoient : mais l'ignorance & la superstition donnerent à l'art un caractère de barbarie, qu'on ne peut comparer qu'à la médecine des Sauvages. Au lieu de s'appuyer fur l'expérience, on suivit une ancienne routine, & fans examiner l'âge & le tempérament des malades, on prescrivoit les mêmes remédes à out le monde. Si le malade ne guérissoit pas en observant le traitement prescrit dans les livres facrés, on ne poursuivoit pas le médecin; mais

MALADIE, MÉDECINE, &c. 245 on le punissoit de mort, s'il s'en écartoit (1). Chaque médecin ne guérissoit d'ailleurs qu'une maladie; les uns traitoient les maladies des yeux, les autres de la tête, ou des dents: ceux-ci s'adonnoient aux opérations de la chirurgie, & ceux-là guérissoient les maladies intérieures (2).

La médecine traîne après elle une foule d'abus, fur-tout dans les tems d'ignorance : on voit, en effet, que des peuples s'en dégoûterent, & qu'ils eurent une forte de mépris pour cet art. Les Babyloniens ne voulurent point avoir de médecins; ils aimoient mieux exposer leurs malades sur les places, afin que les passans pussent les voir & leur indiquer des remédes, s'ils en connoissoient. Une loi de l'état astreignit le public à ne pas resuser ces secours (3).

Les Romains, qui subordonnerent toujours à l'art de la guerre, la profession la plus utile, les mépriserent, parce que leurs soins avoient quelque chose de servile & même de sale: la loi punissoit leur négligence ou leur impéritie; elle les condamnoit à la déportation ou à la

⁽¹⁾ Diod. de Sic. l. 1. fect. 2.

⁽²⁾ Ibid.

⁽³⁾ Hérod. l. 1. Strabon, 1, 16.

246 LIVRE DIX-SEPTIEME.

mort (1), Cette profession parut dans la suité indigne d'un homme libre; elle ne sut alors exercée que par des esclaves (2), & l'art lui-même partagea mieux encore leur bassesse.

Les châtimens & les menaces qu'essuient les médecins de la Cochinchine, les ont réduit à n'entreprendre la guérison des malades, que lorsqu'ils comptent en venir à bout.

Les peuples perdoient insensiblement le respect qu'ils avoient pour la médecine & les médecins cherchoient à la conserver. Il survint une époque où ils imaginerent de faire vœu de continence.

Enfin, chez les peuples raisonneurs, les médecins cachent l'insuffisance de l'art, sous un jargon de vaines paroles : comme la science en impose toujours à cette époque de la civilisation, ils maintiennent leur autorité par des termes empiriques.

IN MARKAGO

⁽¹⁾ Voyez la loi Cornelia de Sicariis. Instit. 1. 4. tit. 3. de Lege Aquila, part. 7.

⁽²⁾ Laurentius, de Medicis & Balneis. Coll. de Grognovius, t. 9.

mind CHAPTTRE TI

shelam mu'up moyono sli anolingad sella sono le la sur le la medes.

Que peuvent faire, à la vue d'un malade, des Sauvages qui ne connoissent ni l'organisation du corps humain, ni les propriétés des plantes? le tourmenter par des remédes grossiers, & recourir au jongleur & à la superstition.

Plusieurs Indiens de l'Amérique septentrionale secouent le malade d'une maniere brusque & violente; ils le serrent; ils lui soussent dessus le village & les devins s'attroupent, & ils l'agitent en chantant, & en faisant des mascarades & des boussonneries. Chez les Sauvages de la Floride, il respire des sumigations, qui lui causent des vomissements d'autres le plongent tout nud dans l'eau, ou dans la neige au milieu de l'hyver: ailleurs on l'oblige de danser, & on lui prostitue des silles & des semmes (1). Les peuples du Pérou traînent dans la riviere celui qui a la siévre, & on lui donne ensuite des coups

dit être le charme.

⁽¹⁾ Voyage de la Potherie & les autres Voyageurs.

de fouet, jusqu'à ce qu'il court à perte d'haleins autour d'un grand seu.

La plupart fondent ce traitement sur un système assez singulier; ils croyent qu'un malade est un homme dont la tristesse & la maladie (qu'ils personnisient) se sont emparés; que s'il ne se leve plus, s'il ne danse & ne rit plus, il saut qu'il se remue, qu'il saute & qu'il ait de la bonne humeur pour chasser la maladie. Enfin, ils imaginent que la mort n'est qu'un état de repos, & asin de l'écarter, ils sont un grand bruit (1).

Ils reconnoissent bientôt que ces traitemens sont nuisibles au malade; & dans leur ignorance, ils l'abandonnent au sorcier. Les jongleurs du Canada entonnent d'une voie effrayante des chansons sur l'efficacité de leurs remédes: ils invoquent en dansant les esprits de l'air & des ensers, & tirant d'un sac quelques grains de terre, des seuilles & du bled roulés ensemble, ils les appliquent sur la partie affligée. Souvent on croit que le malade est ensorcelé: alors le jongleur se précipite sur lui; il suce sa peau; il s'agite, & le presse fortement pour en arracher le charme; il montre ensuite quelque chose qu'il tire de sa pouche & qu'il dit être le charme.

⁽¹⁾ Voyage de Champlain, &c.

MALADIE, MEDECINE, &c. 249

Les Negres d'Issiny se contentent de colorer un malade avec différentes peintures à l'honneur des dieux sétiches; & on lui donne un cordial, sans lui faire rien changer à sa maniere de vivre (1).

Suivant les insulaires de Madagascar, un malade a perdu son esprit, & on charge le prêtre de le chercher. Celui-ci va la nuit sur les cimetieres, & tenant son bonnet ouvert, il évoque l'ame du pere du malade; il lui demande, où est allé l'esprit de son fils ou de sa fille? Il serme ensuite le bonnet, & court vers le malade, en disant qu'il tient l'esprit. Pour le faire rentrer dans le cerveau du malade, il lui met le bonnet: s'il meurt, le sorcier assure que l'esprit s'en est retourné, parce qu'on ne l'a pas bien gardé (2),

L'esprit des premieres peuplades se persectionne: on croit que les maladies viennent du sang, & la chirurgie commence à naître.

Les Indiens de Terre-Ferme asseyent le malade nud devant un homme, qui, à l'aide d'un arc, lui tire sur toutes les parties du corps, avec une promptitude surprenanté de petites sleches, qui sont arrêtées par un cercle pour qu'elles ne

⁽¹⁾ Voyage de Loyer, out of agree V basses

pénetrent pas trop avant. Dès que le sang jaillit; les spectateurs applaudissent, par des sauts & des cris, à l'habileté de l'opérateur (1).

Les Sauvages de la Floride ouvroient, avec une coquille, le front du malade; ils en suçoient le sang, qu'ils rejettoient ensuite dans un vase (2).

Les Hottentots appliquent souvent les ventouses: le malade se couche à terre; le médecin tâte, & suce la partie affectée; il y pose ensuite un cornet, dont les bords sont aigus; il le presse sortement: après l'avoir retiré, il fait deux incisions de la longueur d'un pouce, & il y replace ensuite le cornet, jusqu'à ce qu'il soit rempli de sang (3).

Dans l'une des Cyclades, on expose les malades sur la sumée brûlante d'un volcan: les Anglois ont vu un pere qui tenoit ainsi son enfant exposé à la chaleur (4).

Plusieurs Negres se tirent du sang d'un coup de couteau; ils laissent couler la blessure aussi long-tems qu'ils le jugent nécessaire (5).

orea shalling more ear

⁽¹⁾ Rel. de Waffer.

⁽²⁾ Rel. de la Laudonniere. Coll. de Bry.

⁽³⁾ Kolben.

⁽⁴⁾ Second Voyage de Cook, and I share vol

⁽⁵⁾ Artus, Villaut, Bolman, Barbot

MALADIE, MÉDECINE, &c. 251

Les Lapons n'ont point de médecins; ils se contentent de brûler ou de scarisser eux-mêmes la partie malade (1).

Les nations barbares conservent plus ou moins long-tems ces premiers usages. Les Bukkariens imaginent que si l'on ressent de la douleur, il y a un être mal-faisant qui s'obstine à la causer, & qu'on ne le chassera qu'en amputant la partie malade; mais comme l'incision seroit dangereuse, on en a imaginé une qui ne blesse point. Le mullah lit un passage de son grimoire; il sousse sur couteau tranchant autour de ses joues (2).

Les Tonquinois saignent principalement au front : ils emploient un os de poisson, qu'ils enfoncent dans la veine. Ils appliquent aussi en différens endroits du corps des seuilles d'arbres séches & humechées d'encre de la Chine d'un pouce de diametre, & ils les allument, ce qui cause une douleur extrême (3).

Si l'on croit les Siamois, en comprimant le corps, on parvient à faire sortir la maladie, ainsi

⁽¹⁾ Voyez les différens Voyages en Laponie.

⁽²⁾ Hist. des Turcs & des Mongols, & Abulghazi Khan.

⁽⁶³⁾ Rel. de Baron, dans Churchill.

252 LIVRE DIX-SEPTIEME.

qu'en pressant une vessie, on chasse l'air qu'ellé renserme. Un malade se couche à terre; on lui amollit le corps, & on le soule aux pieds. On assure que les semmes grosses recourent à cet expédient, pour accoucher avec plus de facilité (1).

La superstition ou des raisonnemens saux détruisent l'effet des remédes, & de-là proviennent les bisarreries qu'on voit dans le traitement des malades.

Les Coréens abandonnent comme des pestiférés ceux qui ont une maladie contagieuse; ils les reléguent dans de petites huttes de paille, au milieu des champs. Les parens & les amis sont obligés d'en prendre soin, & le malheureux qui ne connoît personne, meurt sans qu'on y fasse attention (2).

L'approche des malades n'est permise en Tartarie qu'à ceux qui les gardent. Dès qu'un homme ou une semme tombent malades, on annonce, par un signal placé sur la porte, qu'on ne peut pas les visiter; & les grands du pays entretiennent des gardes autour de leurs maisons; on a peur qu'un malin esprit, ou un vent nuisible,

⁽¹⁾ Rel, de la Loubere.

⁽²⁾ Rel. d'Hamel.

MALADIE, MÉDECINE, &c. 253 be s'introduise avec ceux qui viendroient les voir (1).

Les Mongols suivoient autresois le même usage (2).

Une loi défendoit aux insulaires de Délos de mourir dans cette isle, rendue sacrée par la naissance d'Apollon & de Diane; les semmes ne pouvoient pas non plus y accoucher, parce que Latone y avoit sait ses couches: on portoit les semmes en couche & les malades dans une isle voisine (3).

Chez les nations policées, la médecine n'est plus un art; on l'établit sur des principes comme les autres sciences; & on ne peut trop admirer avec combien de sagesse & de modération les Anciens lui prescrivirent des bornes. Comme elle est incertaine en elle-même, elle dégénere en verbiage, depuis que l'esprit humain a voulu trop raisonner sur les anciens aphorismes; & l'on est indigné, lorsqu'on voit dans la pharmacie, quel appareil de drogues & de préparations on emploie pour guérir des malades. Il étoit naturel de chercher

⁽¹⁾ Voyage de Rubruquis.

⁽²⁾ Abulghazi Khan.

⁽³⁾ Strabon, 1. 10.

254 LIVRE DIX-SEPTIEME.

des remédes compliquées à des maladies que les hommes s'opiniâtroient à compliquer eux-mêmes ; mais voici pourquoi on ne sentit pas le point où il falloit s'arrêter.

La métaphysique s'empara de toutes les sciences, & la médecine, qui ne devoit être qu'un recueil d'expériences & de faits, ne sur plus qu'un assemblage de sophismes & de raisonnemens.

Les Arabes cultiverent la médecine, & leur imagination ardente la remplit de pratiques idéales & minutieuses.

Les Juis ont fait long-tems en Europe le commerce des drogues & des remédes; leur avarice les multiplia sans cesse, & sorma, sur leur efficacité une infinité de systèmes.

Les prêtres cultiverent la médecine seuls ; ils la surchargerent d'ordonnances puériles, & ils acheverent de la rendre minutieuse.

Enfin, l'étude de la nature apprit à connoître les propriétés des corps, & l'on fit de cette découverte un étrange abus. Dans la composition des remédes, on voulut, par exemple, adoucir l'âcreté d'une plante par les qualités anodines d'une autre, & l'imagination calcula l'heureux effet du mélange de toutes ces vertus.

Tout concouroit d'ailleurs à perpétuer l'en-

MÉDECINE, MALADIE, &c. 255 fance de cet art; car l'expérience, qui en est la base, a été long-tems proscrite.

Les hommes resuserent eux-mêmes de prendre certains remédes, qui répugnoient à leur délicatesse. Plotin aima mieux mourir que de recevoir un lavement, & les Mingreliens ont aujourd'hui

les mêmes préjugés.

Il s'introduisit à différentes époques des usages qui retarderent de plusieurs siecles les progrès de l'art: au tems de Louis XI, les vieillards apoplectiques buvoient du sang d'ensant pour se rajeunir, & le monarque sui-même en but.

La superstition rallentit ces progrès d'un autre côté. La dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilége au siecle de François Premier, & Charles-Quint demanda aux théologiens de Salamanque, si l'on pouvoit en conscience découper un cadavre, afin d'en connoître la structure.

La charlatanerie commence à perdre son crédit, & si les déclamations & les railleries des poètes & des philosophes sont souvent outrées, la raison reprend ensin son empire: on proscrit ces ordonnances, & ces remédes par lesquels on a défiguré le plus respectable des arts.

CHAPITRE III.

Maladies incurables. Vieillesse. Mort.

L'HOMME touche à la fin de sa carrière, & à cette triste époque, on va voir de nouveaux désordres.

Lorsqu'un Sauvage est à l'agonie, & qu'il n'y a plus d'espoir de le guérir, ses parens & ses amis ne savent que faire; ils l'abandonnent quelquesois à son sort, & ils ôtent de devant leurs yeux ce malheureux qui les attriste & auquel ils ne peuvent être d'aucun secours.

Des Indiens de l'Amérique portoient un homme mourant dans une forêt : après l'avoir attaché à deux arbres, ils dansoient tout le jour autour de lui; le soir, ils mettoient à ses côtés de l'eau & des vivres pour quatre jours, & ils s'en alloient. Si le malade revenoit parmi ses compagnons, on le recevoit avec joie : s'il mouroit, on ne s'en embarrassoit plus (1).

Dans le royaume de Nekbal, on porte ainsi hors de la ville les malades dont on n'espere plus

⁽¹⁾ Coll. de Bry, grands Voyages, partie 10.

MALADIE, MEDECINE, &c. 257
le guérison, & on les jette dans une sosse remplie de cadavres (1).

Bientôt on se persuade que c'est une bonne action de terminer les douleurs incurables des malades, & malgré les ordonnances, on voit encore dans les grandes sociétés des hommes qui font le même raisonnement.

Les insulaires de Socotora laissent souffrir les malades le moins qu'il est possible: les malades eux-mêmes demandent cette saveur à leurs parens. On leur donne alors une siqueur blanche, qui est un poison très-actif (2).

Afin d'abréger les souffrances & l'agonie des mourans, au royaume de Matamba, on les prend par les bras ou par les jambes; on les éleve en l'air; on pousse des cris & des hurlemens, & on les laisse tomber à terre avec violence (3).

Les habitans du Congo imaginent qu'on ne fort de cette vie misérable que pour entrer dans que autre remplie de jouissances & de plaisirs,

les vieillands, a quelquefois pour origine la de

tion al no dante ou

⁽¹⁾ Voyage de Grueber.

⁽²⁾ Offorius, 1. 5. Maffæus, 1. 3.

⁽³⁾ Labat. Après avoir considéré quelque tems ce malheureux, ils le baisent, & se roulent par terre comme des furieux; ils le pressent sur leur sein, pour montrer que sa mort les met au désespoir.

258 LIVEE DIX-SEPTIEME.

& que c'est contribuer au bonheur d'un malade que l'aider à mourir promptement. Ils lui ferment la bouche & le nez; ils lui donnent des coups de poing, ou ils lui foulent la poitrine (1).

On ensevelit une Groënlandoise veuve, vieille & malade, qui n'a ni ensans ni samille; & l'on dit que c'est une œuvre méritoire de l'empêcher de languir dans un lit de douleur (2). Sur le même principe, on enterre, avec sa mere, un ensant à la mammelle, lorsqu'il ne peut trouver de nourrice. Si le pere essaye de le nourrir plusieurs jours; bientôt son courage l'abandonne, & il le sacrisse (3).

Les Troglodites tuoient les malades dont ils n'espéroient pas la guérison, & même ceux qu'un accident avoit mutilé, parce que c'est un crime capital de s'obstiner à vivre, dès qu'on ne peut plus contribuer au bien public (4).

L'usage si répandu d'égorger ou d'abandonner les vieillards, a quelquesois pour origine la nécessité ou la pitié.

⁽¹⁾ Voyage de Labat.

⁽¹²⁾ Rel. de Crantz. color of & and a and a zuernad

⁽up feare; ils le pressent surfein , pour ma bid (;):

⁽⁴⁾ Hift. Univ. des Anglois, to 12 100 des dem sel mass

MALADIE, MEDECINE, &c. 259

Des Sauvages ne peuvent les soigner, ni leur sournir de la sublissance, puisque les jeunes gens, les plus robustes, ont peine à pourvoir à la leur. Comment supporter sans cesse ce triste spectacle? ils prennent le parti de s'en débarrasser. On appliquera aisément l'un ou l'autre de ces deux principes aux dissérentes contrées. Les Groënlandois & les Hottentots les reléguent dans une isse déferte (1).

Des peuples guerriers, comme les Hérules, les abandonnent ailleurs par férocité (2).

Gette coutume devient si publique, que les vieillards s'y soumettent de bon cœur, & on instituera peut-être des cérémonies qui nous paroîtront fort étranges. On a répété souvent que les Troglodites décrépits se faisoient attacher à la queue d'un taureau, qui les traînoit jusqu'à ce qu'ils eussent expiré, & qu'on les étrangloit, s'ils ne vouloient pas mourir de cette manière (3); mais cela est difficile à croire.

Les Voyageurs accréditent d'autres mensonges: on dit, par exemple, que des peuples de

⁽¹⁾ Rel. de Crantz, & Rel. de Kolben.

ab (a) Procoperations be soing more on entitox annih

originaux, t. 12.

260 LIVRE DIX-SEPTIEME.

l'antiquité portoient aux marchés certains vieile lards & les hommes atteints d'une maladie incurable, & qu'on les vendoit à des antropophages. Il n'est pas plus vrai-semblable que chez les Tartares du Daghestan les vieillards servissent de but aux ensans qui tiroient de la sleche, & que d'autres peuples tuassent ceux qui ne se soutenoient pas sur un arbre qu'on secouoit avec violence.

J'aimerois mieux croire ce que rapporte Boëmus des anciens Hindous (1). Comme ils mangeoient les cadavres, ils tuoient les malades affez promptement, parce que la maladie corrompt les chairs.

Les Historiens & les Voyageurs rapportent d'autres usages qu'on abandonne à la critique du Lecteur. Les vieillards de la Baye d'Hudson ordonnent à leurs enfans & à leurs amis de les étrangler : lorsque le jour est arrivé, ils se mettent dans une sosse; ils sument d'abord du tabac, & boivent de la liqueur; ensin, à un certain signal, on leur met la corde au col (2).

Louis Bartheme affure qu'il vit tuer à Java

⁽¹⁾ Boëmus, Mores Gentium. Ce fait cependant est encore suspect, puisque le même Auteur dit que les Indiens voisins ne tuoient point d'animaux, à cause du dogme de la métempsycose.

⁽²⁾ Rel. d'Ellis & de Jérémie.

MALADIE, MÉDECINE, &c. 261

tous ceux que l'âge ou les infirmités rendoient incapables de travail. Les Triballiens immoloient leur pere affoibli par l'âge (1). Les vieux Massagetes demandoient à être hachés en morceaux avec de la chair de mouton & mangés ensuite; on jettoit dans des lieux écartés, pour y être dévorés par les bêtes séroces (2), ceux qui mouroient dans leur lit, & la politique sortifia peut-être ce préjugé pour se débarrasser des citoyens inutiles (3). Ensin, les Venedes, peuples de Germanie, ont tué leurs vieillards jusqu'au commencement du quatorzieme siecle.

Dans les pays où les malades meurent paisiblement, c'est un spectacle intéressant de voir le sauvage ou l'homme barbare aux prises avec la mort: il est tranquille & serme, & son courage va jusqu'à l'insensibilité.

Les Ostiakes montrent une résignation apathique. S'il leur survient un ulcere à la jambe, au visage, ou au ventre; ils remarquent sans émotion qu'il s'étend & ronge peu-à-peu toutes les parties du corps (4).

⁽¹⁾ L. 2. des Topiques d'Aristote, chap. dernier.

⁽²⁾ Strabon , 1. 11.

⁽³⁾ On dit que les Bactriens & les Caspiens avoient le même usage.

⁽⁴⁾ Descript. de la Russie de M. de Strahlembergh. R iii

262 LIVERE DIXSERTIEME.

Les cérémonies des peuples à cet instant fatal? sont infinies; elles découlent de la superstition & des idées qu'on se forme de la mort.

Plusieurs Indiens de l'Amérique septentrionale égorgent autant de chiens qu'ils en peuvent trouver; ils croyent que les ames de ces animaux vont avertir que le mourant est prêt de se rendre dans l'autre monde. On fait cuire ensuite leur chair, pour augmenter les mets du festin (1).

Dès qu'un Groënlandois est à l'agonie, on luimet ses bottes, ses habits les plus beaux, & onlui attache les jambes contre les hanches (2).

Les Lapons donnent un verre d'eau de vie à l'homme qui se meurt, & ils détruisent sa cabane au moment qu'il expire, de peur que l'ame du désunt ne nuise à ceux qui oseroient l'habiter (3).

Sur la côte de Coromandel, on porte les mourans derrière une vache; on l'excite à lâcher fonurine: si leur visage en est couvert, l'assemblée faute de joie, car c'est une marque qu'ils seront placés parmi les bienheureux.

Les Chinois couchent à terre (un mourant;

different las Politicals St. less

⁽¹⁾ Lafiteau.

⁽²⁾ Rel. de Crantz.

⁽³⁾ Voyage de Regnard.

MALADIE, MÉDECINE, &c. 263

Min que sa vie finisse où elle a commencé. Les bonzes viennent avec de petits bassins, des sonmettes & d'autres instrumens, saire un grand bruit. Dès qu'il expire, on met dans sa bouche un bâton qui l'empêche de se fermer: les prêtres assurent alors que l'ame est partie, & sur le soir, trois ou quatre d'entre eux courent par la ville, & sonnent de la trompette, asin de la rappeller. Ils chantent au milieu des campagnes; s'ils trouvent une grosse mouche, ils s'efforcent de la prendre; & s'ils en viennent à bout, ils vont la mettre dans la bouche du mort, en disant qu'ils rapportent son ame (1).

On a cité, dans l'Avertissement de cet Ouvrage, l'effet d'un autre usage, & on a dit combien les compilateurs sont ridicules (2).

Les raisonnant sur les madadies & sur la mort, l'esprit des mortels, frappé de terreur, dut imaiginer bien des chimeres & enfanter des usages révoltans.

Suivant quelques peuples d'Afrique, on ne

⁽¹⁾ Rel. de Navarette & de Duhalde.

⁽²⁾ Voyez Kirchman, de Funeribus Romanorum; Meursius, de Funere liber singularis; Josephus Laurentius, de Funeribus antiquorum trastatus; Quenstedius, de Sepultura veterum.

264 LIVEE DIX-SEPTIEME

meurt jamais de mort naturelle; & au Congo, a Angola; à Loango, on fait de grandes recherches pour connoître la cause de la mort d'un Negre: on persécute ceux qu'on soupconne. & on les oblige à se purger par les épreuves ordinaires (I). Lorsqu'on leur dit que l'homme doit finir tôt ou tard; ils répondent que cela est vrai. mais que les amis de l'autre monde ne se pressent pas d'appeller à eux les vivans. Afin d'être plus conféquens dans leur principe, ils ont imaginé un autre subterfuge : on conjure l'enganga de révéler si le Negre de qualité, qui est mort, a été tué par son mokisso, ou si son ennemi l'a fait mourir par sortilége. Le prêtre se frotte les mains, & si, immédiatement après, il les frappe l'une con. tre l'autre, on croit que la personne est morte par la volonté du mokisso : mais, s'il attend quelques minutes pour les frapper, ils concluent qu'il y a eu du sortilége. Alors on lui demande, qui est l'assassin? étoit-il des amis ou des ennemis du more? est-ce un homme ou une semme? où demeure-t il? de quel mokisso s'est il servi? Si l'enganga ne répond pas d'une maniere fatisfaisante, on passe deux ou trois mois à courir d'un bout du royaume à l'autre, en consultant

⁽¹⁾ Rel, d'Ogilby.

MALADIE, MÉDECINE, &c. 265 les prêtres & les mokissos, jusqu'à ce que les founcons tombent sur une personne - ou sur un village en particulier; dans le dernier cas, on s'adresse au roi, qui fait subir à tout le monde l'épreuve du bonda. Alors neuf ou dix officiers somment la bourgade entiere de comparoître: on n'ose point s'absenter, de peur de paroître coupable. Les hommes & les femmes s'approchent: on présente la liqueur à tous les accusés, & pendant qu'ils boivent, les juges frappent un tambour avec un petit bâton: on leur ordonne ensuite de marcher & de tomber, s'ils sont criminels, ou de se tenir sur leurs jambes & d'uriner librement s'ils n'ont rien à se reprocher : on condamne le premier qui a le malheur de tomber (1). The engineering of the cook they be

de nouvelles extravagances. Les Gaulois crurent que l'on pouvoit appailer la colere des dieux & racheter sa vie par celle d'un autre homme;

⁽¹⁾ Voyez Dapper & Battel. ab 29millio, xill so

Si l'on en croit Hendreich, les criminels condamnés à une peine capitale, pouvoient seuls annoncer la mort d'un proche parent, parce que celui qui apportoit une nouvelle si affligeante, devoit, dissit-on, mourir dans peu, ou du moins ne jamais reparoître en présence de ceux à qui ils l'avoient annoncé.

276 LIVKE DIX-SEPTIEM I

& quand ils étoient en danger de mourir, ils payoient quelqu'un qui se dévouoit à la mort pour eux. On trouvoit des insensés qui se ven-doient ainsi, parce qu'indépendamment de l'argent qu'ils laissoient à leur famille, ils espéroient une vie plus heureuse (1).

Enfin, les Sauvages eux mêmes cherchent des breuvages d'immortalité: tous les Indiens des Antilles croyoient que la nature cache, dans le continent, des eaux qui rajeunissent les vieillards. Lors de la découverte de l'Amérique, quelques Espagnols coururent dans ce pays chercher ces breuvages, plus encore que des métaux: la premiere expédition ne revint point, & au lieu de penser que les équipages avoient péri, on dit qu'ayant découvert le secret d'une jeunesse étermelle, ils ne se soucioient plus de sortir de ce séjour de délices.

Les peuples raisonneurs (2) voulurent austi réaliser les sables des poètes sur la sontaine de Jouvence, & l'on a vu mourir une multitude de soux, victimes de ces systèmes.

safe à une seine regisale, pouvoient seuls auns de la fort

vaillerent long-teins à la panacée universelle : on recourut ensuite à la transsussion du sang, & cette pratique eut de zélés sectateurs.

MALADIE, MEDECINE, &c. 267

Les Scythes & les Chinois (I) infecterent les Persans de cette erreur; & elle s'est perpétuée en Asie, où elle subsiste encore.

Quand les Mongols envahirent la Chine, elle produisoit tant de maux, qu'ils jetterent au feu tous les livres qui traitoient de ces breuvages: les adeptes dès-lors étudierent & travaillerent en fecret.

Le P. Trigaut, qui étoit à Pékin avant la conquête des Mandhuis, assure que presque tous les magistrats & les mandarins de cette ville, adoptoient ce préjugé (2); & actuellement les bonzes de la fecte de Laokium font fort adonnés à la recherche du reméde universel (3). Leur fondateur connoissoit, dit-on, ce secret qui s'est perdu; & sa secte s'appelle la secte des Immortels.

⁽³⁾ Duhaide. cle mucreffant. Bremet l'appareil faciliers



1 ly a des peuples qui commentens leurs mala-

Pattein Weinent.

⁽¹⁾ On dit que les Chinois cherchoient ce breuvage dans des siecles antérieurs à notre ère. Rech. phil, sur les Egyptiens & les Chinois, t. 1.

⁽²⁾ Exped. apud Sinas.



LIVRE DIX-HUITIEME

OBSEQUES. FUNÉRAILLES. -SÉPULTURES. ENTERREMENS.

CHAPITRE PREMIER.

Obseques. Funérailles.

Les cérémonies & les usages des peuples aux obseques & à l'enterrement des morts, dans les premiers tems de la société, forment un specta-cle intéressant. Bientôt l'appareil factice & les simagrées qu'on y joint, sont disparoître la sensibilité; mais les sunérailles inspirent toujours de l'attendrissement.

Il y a des peuples qui tourmentent leurs mala-

Hes, & qui se livrent autour d'eux à la danse & à la joie, comme on l'a dit plus haut: au moment de la mort, la gaité disparoît; & on n'en voit pas un qui ne soit affligé. Leur douleur manque souvent de délicatesse; car dans les émotions violentes, on devient insensé ou ridicule; mais au milieu de tant d'extravagances, on trouve de l'intérêt.

On accompagne les gémissemens & les pleurs de quelques cérémonies pour les rendre plus augustes; & ceux-mêmes qui conservent les corps dans leurs cabanes les placent, avec une sorte de pompe religieuse, dans le lieu qu'on leur destine.

Ces lamentations portent le caractère des enfans, dont l'ame tendre est véritablement affligée, quoiqu'ils se consolent bientôt. Dès qu'un Otahitien est mort, les parens viennent déplorer cette perte par des cris & des exclamations passionnées qu'ils proférent en chœur, & le moment d'après, ils rient & parlent sans la moindre apparence de chagrin (1).

Plusieurs de ces usages ont une simplicité qui en fait le charme : les habitans d'Otahiti reçoivent sur des morceaux d'étosse les larmes qu'ils versent, & ils les offrent au désunt (2).

⁽¹⁾ Voyage de Cook.

⁽²⁾ Ibid.

270 LIVRE DIX-HUITIEME.

Les Attigouautans & d'autres Sauvages de la nouvelle France, enterroient d'abord les morés dans des lieux séparés; mais ensuite les samilles ou les villages recueilloient les ossemens, & on célébroit une sête générale, où chaque bourgade apportoit les siens. On les déposoit en tas; on mangeoit en sautant; & après les avoir placés tous ensemble dans la même sosse, les Indiens s'exhortoient mutuellement à la paix (1).

Aux isses Mariannes, une mere coupe les cheveux de son sils pour les conserver : elle porte pendant plusieurs années une corde sur la poi-trine; elle y fait autant de nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis la mort de son enfant (2).

On conduisoit le corps embaumé d'un Scythe chez ses parens & ses amis, qui le régaloient tour-à-tour; & on l'enterroit après cette cérémonie, qui duroit quarante jours (3).

On aime à voir les témoignages d'attachement que donnent les peuples, quoiqu'ils y mêlent de la brutalité. Les Negres de Quojas font autour du corps une escarmouche qui dure assez long-tems: ils se metrent à genoux & dé-

⁽¹⁾ Voyage de Champlain.

⁽²⁾ Hiff. des isles Mariannes

⁽³⁾ Herod. 1. 4.

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 272 cochent des fleches devant eux, pour annoncer qu'ils se vengeront de quiconque osera mal parler de leur ami (1).

Quand les obseques sont finies, on les recommence à certains intervalles, afin de ne pas oublier le désunt, & cette coutume assez générale s'observe chez les Sauvages avec plus d'exactirade & de solemnité que parmi nous. Il n'est pas besoin de dire qu'ils répandent alors des larmes passageres qui se tarissent le moment après comme celles des ensans.

Les insulaires d'une des Larrons, y emploient tous les ans une semaine entière. Ils louent un grand nombre de pleureuses, & les voisins viennent grossir l'assemblée; ils sont attirés par le repas, & ils désirent d'ailleurs obliger un compatriote qui leur rendra le même service dans l'occasion. On pousse des cris la nuit, & l'on s'enyvre le jour; on rappelle au milieu des lamentations, la vie & les actions du mort; on loue sa force, sa taille & sa beauté: s'il survient quelque chose de plaisant, ils rient à gorge déployée, & ils boivent ensuite un coup pour se remettre à pleurer (2).

(a) Vocace de Finch.

⁽¹⁾ Prevôt, t. 3.

⁽²⁾ Voyage de Mindana Marsil de seguro (8)

Les Negres du Monomotapa rendent tous les huit jours une espèce de culte aux os de leurs parens; & revêtus d'habits blancs, ils leur préfentent différens mets.

Les cérémonies funebres, chez les Negres de la Côte d'Or, recommencent douze années après l'enterrement; les femmes reprennent le deuil & paroissent aussi affligées que le premier jour de leur veuvage (1).

Les principales coutumes des peuples barbares sont sondées sur le dogme de la résurraction
des corps, ou plutôt sur cette persuasion intérieure que nous vivrons au-delà du tombeau.
On met près du désunt des étosses, des alimens
& des fruits, & même on a soin d'entretenir ces
provisions: ainsi les Negres de Sierra-Leona
portent chaque jour de l'eau fraîche sur la biere
des morts (2).

Ce même usage devient plus ou moins grossier, fuivant les circonstances & les préjugés. Les Sauvages des environs de Québec enterrent, avec le désunt, tout ce qu'il avoit, chaudieres, fourures, haches, casse-têtes, arcs, sleches, habits (3), &c.

⁽¹⁾ Prevot, t. 4.

⁽²⁾ Voyage de Finch.

⁽³⁾ Voyage de Champlaine manile she space (4

FUNERAILLES, SEPULTURES. 273

Les Negres de la Côte d'Or y ajoutent les ustensiles dont il a sait usage pendant sa vie, & du vin de palmier, s'il aimoit le vin (1).

Aux isles Philippines, à côté de la biere du mort, on en remplit une seconde de ses meilleurs habits & de ses armes, si c'est un homme; & de ses outils, si c'est une semme (2).

En général, les Negres se contentent de suspendre à un poteau son arc, son carquois & sa zagaye.

Une Livonienne met sur la biere de son mari, du fil & une aiguille; elle auroit honte s'il paroissoit dans l'autre monde avec des habits déchirés.

Les paysans de Courlande donnent de l'argent aux morts; on croit qu'ils vivroient misérables dans l'autre vie, s'ils n'avoient pas de quoi fournir à leurs besoins; & les Tonquinois remplissent aussi la bouche des personnes riches, de pièces d'or & d'argent (3).

⁽¹⁾ Villaut. Barbot. Bosman. Artus.

⁽²⁾ Voyage de Gemelli Careri.

argent est communément destiné aux besoins du mort dans l'autre monde; d'autres sois on l'envoie à Caron, &c. suiyant la Mythologie des dissérens peuples.

274 LIVER DIX-HUITIEME.

Les Ostiakes les enterrent avec des marmites & des cuilleres, afin qu'ils n'ayent pas saim, si les dieux ne les invitent point à manger.

Les Lapons ne jettent dans les tombeaux qu'une hache, un caillou & un morceau d'acier pour faire du feu.

D'autres peuples du Nord y placent des souliers, afin que le désunt marche d'un pas serme dans l'autre monde.

Les Gaulois brûloient les corps, & ils jettoient des lettres dans le bûcher, comme si le mort eût pu les recevoir & les lire.

Les Tartares Eluths enterroient toujours avec le mort, son meilleur cheval (1).

On remplissoit jadis le caveau du roi d'Asem des idoles d'or ou d'argent qu'il avoit adorées, de ses semmes & de ses officiers; & on y rensermoit un éléphant, douze chameaux, six chevaux, & quantité de chiens de chasse, pour qu'il ne manquât de rien (2).

Ces mêmes idées produisirent de nouveaux usa-

⁽¹⁾ Hift, des Turcs & des Mongols.

⁽²⁾ Rel. de Tavernier. Ces animaux qu'on laissoit mourir de faim, devenoient sans doute enragés, & se dévoroient naturellement; pourquoi ne crut on pas que c'étoit manquer au respect dû au roi?

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 275, ges également absurdes. Les Incas rassembloient avec un soin extrême leurs poils & les rognures de leurs ongles, & ils les cachoient dans des sentes de murailles: les Parsis étendent ce soin jusques sur leur barbe; ils recueillent tout ce qui se détache de leur corps, soit par pourriture ou autrement, & ils le portent une sois l'année au lieu de leur sépulture. Les cimetieres, dit Ovington, exhalent une puanteur insupportable.

On ne s'arrêta point, & enfin l'on enterra des vivans avec les morts. Tout concourut à cette abominable erreur : quand on est très-affligé, on ne tient point à la vie; on désire de rejoindre la personne qu'on vient de perdre, & la moindre impulsion suffit pour nous y résoudre.

La superstition encouragea ces dévouemens, & les prêtres des nations sauvages en tiroient un grand parti.

Bientôt on fit ces sacrifices sur le tombeau des chess, comme on l'a dit au livre cinquieme.

Quelques morts volontaires acheverent de déterminer les peuples, & on immola des hommes sous toutes sortes de prétextes.

Les Sauvages commencent par enterrer avec leur mere, les enfans à la mammelle, parce qu'on seroit embarrassé de les nourrir; & cet usage 276 LIVRE DIX-SEPTIEME: étoit universel au Darien & à la nouvelle Grenade.

Les insulaires des Philippines égorgeoient déjà un homme à la mort d'une personne riche (1).

Dans le pays de Quojas, & chez la plupart des Negres, on étrangle des esclaves, après les avoir nourris quelque tems de mets délicats (2).

A Loanda, le nombre des victimes est proportionné au rang. & aux richesses du défunt: on entasse les cadavres les uns sur les autres, au lieu de la sépulture (3).

Il falloit que la phrénésie sût bien violente; puisque les Indiens, qui croyent la transmigration des ames, sont tombés dans la plus absurde contradiction. Les veuves du Malabar, & de quelques autres contrées de l'Inde, se brûlent malgré ce dogme.

Les peuples qui ne tuoient point d'esclaves, ni de domestiques, imaginerent qu'une épouse doit accompagner son mari, & ce préjugé se répandit sur-tout en Orient, où le sexe est sort maltraité. Il paroît que l'habitude & la supersti-

⁽¹⁾ Voyage de Gemelli Careri.

⁽²⁾ Prevôt, Hist. des Voyages, t. 7.

⁽³⁾ Jarric, vol. 2. Davity. Dapper.

Funérallles, Sépultures. 277
tion, maîtrisent tellement les semmes qu'elles se
dévouent elles-mêmes à ces sacrisices: un Tartare
de distinction mourut à Pékin, en 1668, une de
ses concubines, âgée de dix-sept ans, vouloit
lui donner cette marque d'affection en dépit de
ses parens. Navarette assure qu'il a vu un viceroi de Canton, prier au lit de la mort celle de
ses semmes qu'il aimoit le plus, de ne pas l'abandonner dans le voyage qu'il alloit entreprendre.
Cette semme lui en sit la promesse, & elle se
pendit (1).

On ne négligea rien de ce qui pouvoit mieux perpétuer cet usage. Les Américains étourdiffoient par des breuvages, les femmes & les esclaves qu'ils sacrificient à la mort des Caciques.
Les Orientales avalent des boulettes de seuilles de tabac, écrasées & réduites en pâte; elles boivent ensuite un verre d'eau, ce qui les jette dans le délire, & dissipe la frayeur de la mort.

Rome fit un spectacle de ces meurtres; elle méprisa ces usages superstitieux, & cependant les conserva. On égorgeoit des vivans en l'honneur des morts: des gladiateurs combattoient devant le bûcher; on donnoit à ce massacre le nom de jeux sunéraires, & des hommes ordon-

⁽¹⁾ Rel. de Navarette & Duhalde.

278 LIVER DIX-SEPTIEME.

noient en mourant qu'il y eût à leurs obseques un combat de vingt gladiateurs (1).

L'habitude de répandre du sang sur les tombeaux devint insurmontable: si les captiss & les gladiateurs n'en sournissoient pas assez pour arroser les bûchers, les personnages du deuil se déchiroient les joues (2); & comme l'un & l'autre ne suffisoient point, on immola des brebis, des bœuss, des oiseaux, des chiens & des chevaux (3).

Les obseques sont souvent accompagnées de danses & de repas dans les premiers tems de la société, ce qui est assez naturel. La mort inspire la paix; elle fait sentir le besoin de la concorde: les peuples connoissent alors le prix de l'amitié, & ils mangent ensemble pour cimenter leur union.

Afin de mieux rappeller le souvenir du mort, on se nourrit des animaux qui lui appartenoient. Les peuples du Nord mangent après l'enterrement le renne (4) qui a traîné le corps à la sépul-

⁽¹⁾ Kirchman, de Funeribus Romanorum, qui cite les Auteurs originaux,

⁽²⁾ Servius , in duodecimum Lib. Eneidos.

⁽³⁾ Kirchman , loco cicato.

⁽⁴⁾ Ils en ramassent ensuite les os qu'ils vont enterrer avec la figure du défunt.

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 279 ture: ils s'enyvrent en chantant les louanges du défunt, & à la fin du répas, on boit le vin du bienheureux, pour annoncer qu'il est délivré des miseres de cette vie.

Chez les Tartares, tributaires de la Russie, on égorge le meilleur de ses chevaux, & les parens, les amis & les domestiques viennent s'en régaler.

Cette premiere idée mene à l'indécence & à la folie: il est impossible d'être sobre dans ces repas, & si l'on en croit des Voyageurs, qui peut-être ont pris des abus particuliers pour une coutume générale, on se livre à d'insames débauches. Mérolla dit que les Negres de Loango boivent & dansent long-tems; qu'ensuite l'assemblée se renserme au milieu des ténébres, & que les hommes & les semmes (1) s'approchent pêlemêle sans aucune distinction. Le son des tambours donne le signal, & excite la lubricité. On ajoute même que tout le monde peut aller prendre part à ces plaisirs, & qu'une mere a beaucoup de peine à retenir sa fille.

⁽¹⁾ Suivant Mérolla, la femme du mort se livre à tous ceux qui demandent ses faveurs, pourvu qu'on ne dise pas un mot, tandis qu'on est avec elle; mais le témoignage de cet écrivain, n'est pas d'un grand poids.

280 LIVRE DIX-HUITIEME.

Les Negres donnent à ces festins le nom de folgars, & il est inutile de dire, qu'ils vendent des esclaves, afin de n'y pas manquer d'eau-de-vie.

La douleur extrême ne connoît point de frein : on pardonne tout à un homme très-affligé, & comme l'affectation du fentiment est de tous les pays, on exagere sa douleur & les usages bisarres commencent à s'établir.

A Otahiti, le premier personnage du deuil porte un gros bâton armé d'une dent de goulu de mer; & dans un transport de sureur, que sa douleur semble lui inspirer, il court sur les hommes qu'il voit, & il les blesse dangereusement. Les insulaires s'ensuient avec la plus grande précipitation à l'arrivée d'un convoi, & ils grimpent au haut des arbres, lorsqu'ils sont surpris (1).

Dans la suite, ces simagrées prennent un autre caractère. A Rome, on méloit aux sunérailles, des blasphêmes & des actions frénétiques. Suétone dit qu'à la mort de Caligula, » on démolit les temples; on renversa les autels des dieux;

⁽¹⁾ Ils prennent d'ailleurs la fuite par quelque idée superstitieuse, comme les montagnards d'Ecosse qui s'enfuient encore aujourd'hui à l'approche d'un convoi.

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 281 on chassa les pénates des maisons, & on jetta des petirs ensans à la voirie (1). «

La douleur aime à se répandre: on parle aux morts, comme s'ils étoient encore en vie, & ces questions extravagantes n'annoncent d'abord que de l'affliction; mais ces tendres plaintes dégénerent en demandes puériles.

La coutume d'interroger un mort varie sur les dissérentes côtes d'Afrique. Ici, les parens l'élevent sur leurs épaules, & le prêtre lui demande, s'il n'est pas vrai que telle raison a été la cause de sa mort: si ceux qui soutiennent le cadavre sont une inclination de tête, c'est une réponse affirmative: s'ils demeurent immobiles, on croit que le mort a répondu, non. Les prêtres de la côte d'Akra prennent le cadavre par le nez, & lui disent: » quel motif avez vous eu de nous quitter? que vous manquoit-il? qui faut il accu-ser de voure mort (2)? « Ailleurs, on lui demande: » N'étiez-vous pas content de vivre avec

⁽¹⁾ VoyezSuétone: Quo defunctus est die lapidata sunt templa, subversæ deûm aræ, lares à quibusdam familiares abjecti, partus conjugum expositi.

⁽²⁾ Barbot. Bosman, &c. Cette derniere quession tient à la croyance des Negres, dont on a parlé ailleurs, que personne ne meurt de mort naturelle.

282 LIVRE DIX-HUITIEME.

nous? quel tort vous a-t-on jamais fait? n'étiez-vous pas assez riche? n'aviez vous pas assez de belles semmes? «

A la mort d'un pere de famille riche, les Albanois s'écrient : » Pourquoi nous quitter, puisque vous aviez du bien, & une famille soumise à vos volontés? «

Il n'y a pas long-tems que les parens & les amis d'un Russe s'assembloient autour de lui; & l'appellant par son nom, ils lui disoient en pleurant: » Ne parles-tu plus? pourquoi n'as-tu pas repoussé la mort? étois tu dans le besoin? tes affaires n'alloient elles pas bien? te servoit on mal? n'avois-tu pas une semme aimable? te manquoit-elle de sidélité (1)?

Si jamais la superstition sut excusable, si jamais la mélancolie qu'elle produit sut intéressante, c'est dans ce moment terrible où l'on se voit privé tout-à-coup d'une personne qui nous est chere. Les ames passionnées se nourrissent de chimeres: le matérialiste lui-même invente des systèmes ridicules & adopte des pratiques puériles. Par-tout il se mêle aux obseques des usages superstitieux; & ils sont assez ressem-

⁽¹⁾ Nouv. Mémoires de la Russie.

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 287 blans, quoique les diverses religions leur donnent un différent caractère.

Au Congo, dès que le cadavre est dans la fosse, un homme s'approche à reculons, & le couvre de mortier : les assistans viennent aussitôt le pétrir avec leurs pieds, afin d'enfermer l'esprit du désunt, & qu'il ne songe pas à s'enfuir (1).

Quand un homme expire au royaume d'Arrakan, des domestiques ou des parens frappent des instrumens de cuivre (2), pour éloigner un chat noir: si ce chat passoit sur le cadavre, on imagine que l'ame erreroit honteusement dans ce monde, privée du bonheur qui lui étoit destiné. On a soin d'ailleurs de peindre sur le cercueil des figures de chevaux, d'éléphans, de vaches, d'aigles, de lions, &c. afin que l'ame puisse trouver un logement honorable; ou l'on y représente par humilité des rats, des grenouilles & d'autres vils animaux (3).

A la Chine, on appelle l'ame du mort, & on la conjure de revenir; on suspend un bâton

and when an thouse

⁽¹⁾ Voyages de Labat.

⁽²⁾ Les Anciens chaffoient aussi les génies malfaisans par le bruit de quelques poilons de cuivre. S. Willerson A. Co.

⁽³⁾ Rel. de Sheldon.

284 LIVRE DIX-HUITIEME:

d'appui dans un temple, pour qu'elle puisse s'y reposer: on fait aussi des tablettes, nommées tablettes des morts, où l'on croit qu'elle est bien aise de se résugier; ensin, on met dans la bouche du désunt une pièce de monnoie d'or ou d'argent, du riz, du froment, des perles & d'autres bagatelles (t).

Les Russes placent entre ses doigts ce passeport: » Nous, patriarche, &c. certisions que
N. porteur de nos lettres, a toujours vêcu en
bon chrétien, faisant profession de la religion
grecque, & bien qu'il ait péché, qu'il s'en est
confessé, & qu'il a reçu l'absolution & la communion; qu'il a révéré Dieu & ses Saints; qu'il
a fait ses prieres; qu'il a jeûné aux heures &
aux jours ordonnés par l'Eglise, & qu'il s'est
si bien conduit avec moi, qui suis son confesseur, que je n'ai point de sujet de me plaindre,
ni de lui resuser l'absolution de ses sautes. En
soi de quoi, nous lui expédions les présentes,
afin que S. Pierre, en les voyant, lui ouvre la
porte du paradis. «

Les Lapons Moscovites donnent au mort une bourse remplie d'argent, pour payer à S. Pierre

⁽¹⁾ Rel. de Navarette. p fandedans (1)

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 285 fon droit d'entrée. Les Anciens mettoient déjà un écu dans la bouche du défunt, afin qu'il ne fût pas arrêté par Caron (1), & ils y ajoutoient même un gâteau de miel, afin d'appaiser le chien Cerbère (2).

Une idée bisarre suffit pour enfanter les coutumes les plus extraordinaires; & voilà pourquoi on en trouve tant chez les Sauvages.

Les Caraïbes jettent ce qui a touché la perfonne du mort. Ceux qui habitent la même cabane, exposent leurs effets à l'air, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre soit évaporée. Le corps ne fort jamais par la porte, mais par la senêtre (3). Autresois à la Chine, on prenoit les mêmes précautions, on disoit que cette porte entretiendroit trop long-tems la douleur: un empereur essaya d'abolir ce préjugé; il désendit d'ouvrir au palais de nouvelles portes, pour conduire le corps de sa semme à la sépulture (4); mais l'usage subsiste toujours dans les provinces éloignées de Pékin.

Les Hottentots qui assistent à un convoi funé-

⁽¹⁾ Lucien. Juvenal.

⁽²⁾ Meursius, de Funere.

⁽³⁾ Voyages de Labat.

⁽⁴⁾ Duhalde.

286 LIVRE DIXHUITIEME.

bre, s'accroupissent au retour devant la hute; deux vieillards étrangers pissent sur l'assemblée; ils y jettent ensuite des cendres, & les assistans s'en frottent le corps (1).

Le convoi d'un noble de Cacongo ne marche qu'en droite ligne, sur un chemin couvert de feuilles & de branches; s'il se trouve au passage un mur ou une maison, on l'abat sur le champ (2).

Les Komaniens plaçoient sur les tombes la figure du mort, le visage tourné vers l'Orient, & tenant une tasse à la main (3).

L'empereur du Mexique étoit porté sur un trône, au lieu de sa sépulture; & pendant la marche, un prince du sang lui souffloit des alimens dans la bouche avec une sarbacanne d'or.

En Egypte & au Mexique, il y avoit un chien à la tête du convoi; & sur les anciens tombeaux des princes & des chevaliers françois, on en voit communément un à leurs pieds.

A la Chine, des hommes portent pendant les obseques des figures de carton, qui représen-

⁽¹⁾ Kolben.

⁽²⁾ Voyage de Merolla.

⁽³⁾ Voyage de Rubruquis.

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 287 tent des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux (1), &c.

Les Romains louoient un pantomime de la taille & de la figure du mort : il contrefaisoit son air, sa contenance & ses gestes, & l'on eût cru que le défunt lui même marchoit à son convoi (2).

Un chanoine d'Evreux fonda un Obit pour le repos de son ame: il ordonna d'étendre sur le pavé au milieu du chœur un drap mortuaire, & de mettre aux quatre coins, quatre bouteilles de bon vin & une cinquieme au milieu; il déclara que le tout appartiendroit aux chantres de l'église (3).

Si on examine les obseques, dans les différens pays & aux différentes époques de la civilisation, il sera facile d'expliquer ce qu'elles renferment de singulier.

Dans la douleur, on prend une couleur lugubre, & on dédaigne les ornemens. Les Otahiciens se mettent nuds, & se noircissent le corps

⁽¹⁾ Rel. de Navarette. L'usage des Romains étoit plus raisonnable: on portoit aux funérailles les portraits de ses ancêtres, & l'on defendit aux parens de Libon d'y jamais montrer le sien. Annales de Tacite, l. 2.

⁽²⁾ Suctone, in Vespaf.

⁽³⁾ Voyez les Mémoires pour servir à l'histoire de !-

pendant le convoi : on sit cette opération à M. Banks, qui eut la curiosité d'y assister (1).

Il est important de constater que le désunt est mort d'une mort naturelle; & chez les Caraïbes, il saut que toute la samille vienne s'en assurer: si une seule personne manquoit à le voir, les autres Indiens jugeroient qu'on a commis un meurtre, & ils se croiroient obligés de tuer un des parens (2).

Les Negres de Cacongo & d'Angola n'ensevelissent un mort, que lorsque toute la famille est assemblée, & l'éloignement des lieux n'est pas

un prétexte de s'absenter (3).

On veut tirer quelques leçons de cette mort: le chef des Sauvages de la Louisiane sait l'éloge du désunt, & les assistans vont les uns après les autres se présenter nuds devant lui; il leur applique à chacun, d'un bras vigoureux, trois coups d'une laniere large de deux doigts, en disant : souvenez-vous que pour être un bon guerrier, comme le désunt, il faut savoir souffrir (4).

⁽¹⁾ Voyage de Cook.

⁽²⁾ Voyages de Labat.

⁽³⁾ Voyage de Merolla.

⁽⁴⁾ Essais hist. sur Paris. M. de Saint-Foix l'a appris de M. de Kerlerec, qui a été long-tems gouverneur de la Louisiane.

FUNERAILLES, SEPULTURES. 289.

La famille du mort ne veut pas paroître in-Tensible, & au dernier soupir, on pousse des gémissemens & des cris qui attirent toute la bourgade : chacun exagere fon affliction, & les lamentations n'ont plus de bornes. Les Negres fur-tout qui aiment les farces, comme on l'a dit tant de fois, sont de grands pleureurs; en divers cantons les femmes, & particulierement les vieilles, hurlent, comme des Bacchantes, autour du défunt : elles prennent des postures extravagantes : les unes, armées de piques, cherchent la personne qui manque; elles seignent même d'ouvrir la terre, pour voir si elle n'y est pas cachée : d'autres courent dans les maisons que fréquentoit le mort, & demandent : Ne l'avez-vous point vu? on leur répond, il est parti; & elles recommencent leurs cris (1).

Si la douleur ne fournit pas des larmes affez abondantes, la plupart des Negres se mettent dans le nez du siliquastre, ou poivre indien, afin de pleurer davantage (2).

A la mort d'un prince, ou de quelque perfonnage de qualité, on fixe pour les cris un tems qui est ordinairement de quinze jours ou d'un

⁽¹⁾ Voyage de Loyer.

⁽²⁾ Voyage de Merolla.

Tome III.

290 LIVRE DIX-HUITIEME.

mois: ils commencent au lever du soleil & durent jusqu'au soir. Comme les habitans des lieux voisins envoient aux pleureurs, des vaches, du riz & des volailles, on passe la nuit à chanter & danser au milieu de la bonne chere (1).

Les parens, les amis & même des étrangers; se rendent, les mains sur la tête, auprès du cadavre d'un seigneur de Loango; ils l'assevent sur une natte ou sur un bloc, en le soutenant par des étais: pendant qu'on lui sait les ongles & les cheveux, & qu'on l'oint de takol, les semmes dansent & chantent la noblesse de son origine, sa puissance & ses richesses (2).

Les Ostiaques cachent leur tête & ne quittent point le cadavre pendant plusieurs jours; &, durant cet intervalle, ils ne cessent d'hurler d'une maniere épouvantable.

Les Egyptiens se convroient la tête de boue & pleuroient dans les rues, jusqu'à ce que le corps sût inhumé (3).

Pour montrer plus d'affliction, on continue les mêmes simagrées pendant la marche du convoi.

de coment de comes francisco du

⁽¹⁾ Prevot, t. 3. & Paffim.

⁽²⁾ Rel. d'Ogilby.

⁽²⁾ Diod. de Sic. liv. 1. feat. 23

FUNERAILLES, SEPULTURES. 291

Au Tonquin, les fils s'appuyent sur de gros bâtons dans la crainte que l'excès de la douleur ne les sasse tember. L'aîné se couche à terre par intervalles, & laisse passer le corps de son pere sur lui; & lorsqu'il se releve i il pousse des deux mains le cercueil en arriere, comme pour engager le mort à remonter au séjour des vivans (1).

On crut devoir embellir & parer le cadavre : & ce goût de la propreté se retrouve chez les sauvages, chez les peuples barbares, & même chez les peuples policés.

Les Indiens, alliés de la nouvelle France; oignent ses cheveux & son corps d'huile; ils appliquent du vermillon sur son visage, & ils le couvrent de beaux plumages & de verroteries (2).

Les Hottentors le peignent en jaune (3).

- Quelques Negres se contentent de le laver; d'autres l'enduisent de diverses peintures, frisent ses cheveux, & le parent des bijoux qu'il avoit rassemblés pendant sa vie (4).

(1) Defectorio achie Terre Michaelle Medar

⁽¹⁾ Rel. de Baron, grand to I am dorf (2)

Co (3) Kolben. 13 aup 36 , sept state nu ench abblot

⁽⁴⁾ Voyage de Loyer & les autres Voyageurs

292 Livre Dix-Huitieme,

Les anciens Russes mettoient le mort nud sur une table, & le lavoient avec de l'eau chaude pendant une heure entiere (1).

A la Chine, on le lave, & on le revêt de ses plus riches habits & des marques de sa dignité, s'il en avoit une (2).

On ne tarda pas à joindre aux funérailles des emblêmes allégoriques, & tel fut probablement l'origine d'un usage particulier aux Romains. Les hommes y affistoient la tête voilée & les femmes le visage découvert (3); — on vouloit peut-être représenter la vie & la mort.

Les législateurs s'occuperent de ces marques de douleur, & ils publierent des ordonnances sur la manière dont on devoit être trisse. D'autres politiques écarterent les idées lugubres de l'esprit des peuples; & pour ôter cette mélanticolie qui détache de la terre & sait oublier la patrie, le gouvernement se mêla plus particulierement des obseques.

Une loi d'Athènes défendoit d'affister aux

⁽¹⁾ Descriptio orbis Terra Michaelis Maandri.

⁽²⁾ Navarette & Duhalde.

⁽³⁾ Plut. Prob. 14. Les femmes se découvroient plutôt que les hommes, sans doute parce qu'elles étoient voilées dans un autre tems, & que ur visage plus animé représente mieux la vie.

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 293 funérailles d'un mort dont on n'étoit pas patent (1).

Les Messéniennes ne pouvoient jamais y assister, afin que l'on entendît moins de lamentations (2).

Dans les premiers siecles de l'Eglise (3), on le désendit aux semmes par une autre raison; on ne pensa pas que la décence seur permît de paroître ainsi en public.

Les sauvages & les peuples barbares prononcent ordinairement l'éloge sunébre de tous les morts, & cette institution n'a rien de ridicule. Le tableau de leurs vertus, vraies ou fausses, attendrit les vivans : on rend hommage à leurs belles actions, & qui pourroit alors manquer d'indulgence pour leurs soiblesses? Dans les pre-

naves of restance as a second of a covere of

⁽¹⁾ Cic. de Legibus.

⁽²⁾ Ælien, 1, 6, ut l'amentatio minueretur. Les Spattiates furent traités d'inhumains, parce qu'ils obligerent les Messéniennes prises à la guerre, d'y assister. On s'étendra davantage dans le chapitre du deuil.

ingeniosus series epis, 3. S. Chrysost. 1. 3. dit: Novit enim ingeniosus serpens ille, vel per bona suum ipsius virus disseminare; ac ideò oportet undequacumque tanquam muro circumseptam esse virginem, ac toto anno persaro domo egredi; idque demum cum inexcusabiles & necessaria ura gebunt causa.

204 LIVEE DIX-HUITIEME

miers tems de la société, la bourgade en chœut fait souvent ces éloges, & cette cacophonie ne saisse pas d'être intéressante. Chez les Negres, les semmes & les jeunes silles seules remplissent quelquesois les sonctions d'orateurs, comme si on avoit jugé qu'elles soueront le désunt d'une manière plus sensible.

On passe sur les sormes qu'a pris le même usage chez les peuples polis (1). On ne parlera que des Egyptiens, parce qu'ils tiennent plus particulierement au plan de cet Ouvrage, & qu'ils ressemblent peu aux autres nations. Quarante juges montoient sur un tribunal; on amenoit le mort à leurs pieds, & la loi permettoit à tout le monde de porter des plaintes contre sui; on le privoit de la sépulture, s'il y avoit des accusations graves: si personne n'en formoit, ou si on les reconnoissoit pour des calomnies, les parens quittoient le deuil, & souoient eux-mêmes le désunt; l'assemblée applaudissoit à l'oraison sunébre par de nouveaux élogés (2).

Lorsqu'on a déposé le corps au lieu de la sépulture, le moment où il faut s'en séparer est.

seetune caufic.

⁽¹⁾ On peut voir l'Ouvrage éloquent de M. Thomas,

⁽²⁾ Diod. de Sic. 1. 1. fect. 24

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 295.

touchant, & tous les peuples l'ont bien senti:
les uns l'embrassent pour la dernière sois; d'autres sondent en larmes sur le cercueil, sans pouvoir le quitter. Dans quelques cantons de la Guinée, on couvre le mort d'un appentis, élevé de deux ou trois pieds; chaque personne du convoi va se traîner sous cet hangard, & y saire ses dernièrs adieux (1), quant de la baime des dernières adieux (1), quant de la baime de la convoir de la

A Asem, les parens & les amis, du désunt tirent leurs brasselets, & les anneaux qu'ils portent aux jambes; les jettent dans le tombeau comme un témoignage d'attachement (2): & autresois on y laissoit quelques-uns de ses chequeux (3) about à banque no dade au ses de veux (3) about à banque no dade au ses de

On imagina différentes manieres de faire ces adieux au défunt, ou de montrer dans la suite qu'on se souvenoit de lui. Au nord de l'Angleterre, un étranger passe rarement près d'un tombeau, sans y setter une pierre quand les montagnards de l'Ecosse demandent une grace à leurs maîtres; ils sinissent leurs placets par ces mots: E le suppliant ajoutera une pierre à votre tombeau.

⁽¹⁾ Coll. de Bry, petits voyages.

⁽a) Rel. de Tavernier.

⁽³⁾ Voyez Ovide, Stace, Pétrone, Sophocle, Euri-

206 LIVER DIXHUITIEME.

Aux illes Hébrides, les cimetieres sont des amas de cailloux proportionnés au rang & à la qualité des personnes (1).

Bientôt les gens riches ne soussirient pas que leurs obseques ressemblassent à celles des pauvres; & l'on s'embarrassa moins de donner aux morts des marques de piété, que de satisfaire la vanité de la famille. Des peuples sacrissent alors une partie de seur sortune. Les pauvres insulaires de Mindanao emploient tout ce qu'ils ont pout vêtir un mort d'habits neufs, & sui saire de bêlles sunérailles; on plante des arbres & des sleurs autour du sépulcre; on y brûle des parsums; & si c'est un chef, on suspend des étendards blancs aux quatre côtés (2).

devenir ridicules : un grand nombre de chevaux affiftoient aux funérailles des personnes de difficultion chez plusieurs nations de l'antiquité.

Les Siamois aiment à donner beaucoup d'élévation au bûcher. La Loubere racoire qu'aux obseques d'une reine les échasaudages étoient si hauts, qu'on employa une grosse machine d'Europe, pour y monter la biere. Le bûcher des

⁽¹⁾ Pennant's Voyage to the Hebrides.

⁽²⁾ Voyage de Gemelli Careri.

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 297
grands seigneurs & des princes du sang est allumé par le roi : mais le monarque ne sort pas de
son palais; il lâche un slambeau le long d'une
corde qui aboutit à ses senêtres.

Un Siamois parvent déterre souvent le cadavre de son pere, si on ne lui sit pas à sa more des sunérailles dignes de sa fortune présente; & il recommence ses obseques (1).

Une loi de la Chine oblige de lier un coq blanc sur le cercueil; mais on l'enfreint souvent; parce qu'il est difficile de trouver des coqs de cette couleur (2).

Les Chinois attachent une si grande importance à la maniere dont on les enterrera, que souvent ils se procurent une biere vingt ans avant leur mort que on célébre, par une sête. l'heureux jour où en l'apporte dans sa maisons on l'expose en public des années entieres a l'on prend plaisir à s'y placer. L'empereur a austi la sienne. On a vu des ensans se louer, ou se vendre, afin d'acheter un cerqueil à leur pere; & les pauvres ne cessent de travailler njusqu'à de qu'ils en ayent un. Loutes les bieres sont enduites à l'intérieur de bitume & de poix, & vernies avec

⁽¹⁾ Rel, de la Loubere & de Tacharda sa solo (8)

⁽¹⁾ Voyage de Gemelli Careri ant terroif (1)

298 LIVER DIX-HULTIEME.

foin au-dehors: on y met un petit matelas, une couverture, des oreillers, du charbon, de petits' guichets pour les lampes, des cifeaux pour le couper les ongles (1), &c.

Il y eut des pays où l'on réprima sagement ce luxe: ainsi Solon désendir à Rome les sépulcres qui ne pourroient pas être saits en trois jours par dix ouvriers (2).

Le croiroit on? on exigea des contributions pour enterter les morts, & on refusa la sépulture si l'on ne pouvoit pas payer ce droit. En quelques pays de l'Inde, on expose le corps des pauvres au milieu de la rue, afin d'implorer la charité des passans jusqu'à ce qu'on ait la somme qu'il faut.

Dans la fuire, on obligea les mourans à faire des dons à l'églife. Au feizieme fiecle, les cures de Paris n'enterroient point un homme, qui ne léguoir pas quelque chose au clergé (3). Une

⁽¹⁾ Rel de Navarette & Duhalde.

⁽¹⁾ Cic. de Legibus, lib. 2 oroduo. lest ob la (1)

⁽³⁾ Fievret, Traité de l'abismo D ob ogreo (3)

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 299
peste survint: les malades ne pensoient gueres à tester; un grand nombre de cadavres resterent plusieurs jours sans sépulture; comme ils achevoient d'insecter l'air, on la leur accorda, sans tirer à conséquence.

A la fin des obseques, des peuples barbares croyent avoir contracté quelque souillure, & ils se purissent. Les Negres sont encore ici des fart ces. Les semmes de la Côte d'Or se rendent aux bords de la mer, ou à la riviere la plus voisine; elles y entrent jusqu'au nombril, & se jettant de l'eau au visage, elles se lavent mutuellement, tandis que le reste du cortége joue des morceaux de musique: l'une de ces semmes va prendre la veuve du désunt, s'il en a une, l'amene dans l'eau, la renverse sur le dos, & lui lave toutes les parties du corps (1).

ARTERIS TO THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF

perficient ne tarde pas à s'entationne d'aller la perficient n'a rien ici que d'humains' et alle l'aller d'accune confidére d'adité n'a éclific le l'entiment qu'épocité en la politique de sais référence de la peficion voir le s'écuvent les permetides de le couvent les permetides de le couvent les permetides de la confidere de passeur ne rallentie pas leur gèles Chacun difpose à la maniere du coupe de sa semes, de s'ammiere du coupe de sa semes de s'ammiere du coupe de se semes de seme

CHAPITRE 11.

stars up grand mombre de cadavres reflerenc

elle farvince les melades ne penfoie

Sépultures. Manieres d'enterrer.

SolT qu'on regrette la personne qui vient de mourir, soit qu'on ait peu d'attachement pour elle, les manieres d'enterret qu'on imagine dans les premiers tems, annoncent de la tendresse, & l'on oublie tout alors pour suivre la voix de la nature.

La mort adoucit les caractères les plus fauvages, & laisse dans l'ame une impression de mélancolie qui se maniseste par des usages touchans: les sépultures & les cérémonies funéraires sont encore plus intéressantes chez les peuples barbares, qu'au milieu des nations polies. La superstition ne tarde pas à s'en mêler, mais la superstition n'a rien ici que d'humain.

Aucune considération sactice n'affoiblit le sentiment qu'éprouvent les Sauvages, & ils s'y livrent sans réserve. L'indépendance & la position où ils se trouvent leur permet de faire des cadavres ce qu'ils veulent, & la puanteur ne rallentit pas leur zèle. Chacun dispose à sa maniere du corps de sa semme, de son pere ou de ses enFunéralles, Sépultures. 301
Tans, & l'infection n'étant pas beaucoup à craindre parmi ces bourgades peu nombreuses, on invente toutes sortes de sépultures; on adopte insensiblement celle qui convient davantage, & il s'établit une coutume générale.

L'habitude détruit bientôt la sensibilité; on suit l'usage par routine, & le sauvage qui conferve le corps de son pere dans sa cabane, s'acque coutume à le voir sans émotion; mais on ne cherche ici que l'esprit des coutumes, & il importe peu qu'on l'ait oublié.

Les insulaires de Formose ne peuvent se séparer si-tôt de leurs morts; ils les placent dans leur maison sur un petit échasaud; ils allument du seu pour les sécher, ce qui cause une grande puanteur. Le neuvieme jour, on les enveloppe de nattes, & après les avoir mis sur un autre échasaud plus élevé, on les entoure d'étosses. On garde ainsi le corps trois ans, & on enterre enfuite le squelette (1).

- Les habitans de la Corée ne les enterrent qu'après le même espace de tems (2).

Les Indiens de la Cayenne enterrent un vieillard au milieu du carbet où il a vécu : lorsque

⁽¹⁾ Rel. de l'isse Formose, par Candidius

⁽²⁾ Dubaldere tightomnos an ito ershape of....

302 LIVRE DIX-HUITIEME.

le cadavre est pourri, les habitans des huttes voisines s'assemblent; on déterre les os; on les brûle, & on en garde la cendre pour la boire dans une sête (1).

La sensibilité des Iroquois paroît encore plus active: si l'un d'eux meurt à la chasse pendant l'hyver, ils le suspendent à des arbres pour le saire geler; & ils vont l'enterrer le printems à coté de sa cabane: ils visitent souvent les cadavres; ils les chargent de peintures, lorsqu'ils sont à demi pourris; ils seur donnent de nouqueaux habits, & ils raccommodent la sosse (2).

Les Ethiopiens imaginerent un raffinement qui leur fait honneur; après avoir séché les corps, ils les enduisoient d'une couche de plâtre blanc, sur laquelle ils traçoient grossierement l'image du désunt, & ils les rensermoient ensuite dans une caisse transparente (3), afin d'avoir toujours ces traits sous les yeux.

Il est impossible de conserver les corps près de soi, dès que la peuplade a pris de l'accroisse-

end Les ladie Vele in Cayenne enterrent un viel.

our après le mouse chece de temp (a).

⁽¹⁾ Voyage de Froger.

⁽²⁾ Voyage de la Potherie.

⁽³⁾ Hérod. 1. 2. & Diod. de Sic. I. 3. Les uns disemique cette caisse étoit de crystal, & d'autres de verre; mais il est probable qu'alors on ne connoissoit pas le verre.

ment. On y substitue un usage plus simple; on en garde quelque partie, & la sensibilité commence à perdre sa délicatesse pour devenir grossiere. Plusieurs Sauvages arrachent les dents d'un mort; ils lui coupent les ongles ou un doigt, & ils les portent soigneusement avec eux.

Si un Madagascarien meurt chez l'étranger ou à la guerre, on lui coupe la tête qu'on envoie à ses parens (1).

Les Essedons saçonnoient en sorme de coupe les crânes de leur pere, & ils s'en servoient ensuite dans les repas (2).

Ce fut par ce motif que les Samoyedes. Soegtsies porterent d'abord sur eux les ossemens de leurs ancêtres; on perdit ensuite de vue l'origine de cet usage, & maintenant ils s'en servent dans leurs enchantemens.

Ce même usage reprend sa premiere délicatesse parmi les grandes nations. Si un Chinois meurt à Bantam, on brûle son corps, & on envoie ses cendres à ses amis. Les peuples de l'antiquité donnoient aux morts les mêmes témoignages d'attachement, & chacun sait quel soin ils avoient des urnes sunéraires.

-91

⁽¹⁾ Drury's history Flacourte amand an analysis

⁽²⁾ Hift. anc. des peuples de l'Europe, t. 2;

304 LIVEE DIX-HUITIEME.

Il se forma sur les bords du Nil un peuple mélancolique, dont on a parlé souvent : quoique sa civilisation sût très-avancée, il voulut conserver les corps, suivant l'usage des premiers tems, & se repaître de ce spectacle; mais comme tant de cadavres auroient insecté le pays, on persectionna l'art d'embaumer, & on imagina les momies. Cette coutume, loin de nourrir la sensibilité des Egyptiens, les attristoit peut-être sans les émouvoir (1).

Les officiers, chargés de l'arrangement des momies, formoient un grand corps: les uns (2) désignoient, sur le côté gauche du mort, le morceau de chair qu'il falloit couper; le coupeur (3) l'enlevoit ensuite avec une pierre d'Ethiopie : les saleurs introduisoient leur main dans le corps, & ils en tiroient les visceres, excepté le cœur & les reins; un autre les lavoit avec du vin de palmier & des liqueurs odorisérantes. En oignant

⁽¹⁾ On peut voir ce qu'on a dit plus haut du caractère & des mœurs des Egyptiens.

⁽²⁾ Ceux-là s'appelloient les écrivains.

⁽³⁾ Par une étrange contradiction le coupeur étoit obligé de s'enfuir aussi-tôt, parce qu'on le poursuivoit à coups de pierres, & il encouroit la malédiction publique; car ils détessoient un homme qui fait une blessure à un corps de la même nature que le sien,

FUNERAILLES, SEPULTURES. 305 le corps, pendant trente jours, de gomme, de cédre, de myrthe, de cinnamome, & d'autres parfums, ils lui rendoient sa premiere forme: les poils, les sourcils & les paupieres sembloient se ranimer, & on retrouvoit les anciens traits du vitage.

Les Egyptiens riches gardoient dans leurs maisons tous leurs ancêtres ainsi conservés; les pauvres laissoient les cercueils à côté de leur lit, & d'autres les déposoient dans un tombeau, où ils alloient les voir de tems en tems. Un fils plaçoit, près de lui, le corps de son pere, que ses crimes ou ses dettes avoient privé de la sépulture; & s'il venoit à bout de justifier sa mémoire, ou de satisfaire les créanciers, il l'enterroit honorablement. On donnoit les corps de ses parens pour sûreté d'une dette que l'on contractoit, & ceux qui ne les retiroient pas étoient déclarés insâmes (1).

Toutes ces marques de tendresse & d'amour parurent insuffisantes à d'autres peuples; ils voulurent ensevelir les morts dans leur propre sein.

Les insulaires des Marianes désossent les cadavres; après en avoir brûlé la chair, ils avalent

⁽¹⁾ Diod. de Sic. l. 1. sect. 2. Tome III.

306 LIVRE DIX-HUITIEME.

la cendre dans du vin de cocos (1), & quelques fois ils sucent en outre la cervelle; ils arment des lances avec les os (2).

Les Callaties, peuple de l'Inde, se nourrisfoient de la chair de leurs parens, & lorsque Darius leur conseilla de les brûler, ils se récrierent contre cette proposition qui leur sit horreur (3).

Cet usage, saint en lui-même, sut bientôt accompagné de quelque affreuse cérémonie. Dès qu'un pere de samille mouroit chez les Isse-dons (4), on amenoit des moutons & des bœuss; on les coupoit en morceaux, ainsi que le cadavre; on méloit ensemble les chairs, & on les mangeoit dans un festin.

Si l'on en croit Marco Polo, les Tartares du Dragoyan appellent les forciers auprès d'un ma-lade, & ils l'étranglent, s'ils disent qu'il doit mourir; ils coupent le cadavre en pieces, & ils le mangent sur le champ.

La sensibilité diminue à mesure que la peu-

⁽¹⁾ Voyage de Mindana.

⁽²⁾ Churchill's Coll. of Voyages, t. 4.

⁽³⁾ Hérod.

⁽⁴⁾ Ibid. Les Issedons étoient un peuple voisin des Scythes.

FUNERAILLES, SEPULTURES. 307 plade se multiplie; la nécessité force d'oublier, pour ainsi dire, ses proches, & l'on n'a plus un grand soin que des chefs. Des Indiens de l'Amérique septentrionale, & en particulier les habitans de la Virginie, conservoient ainsi leurs caciques: ils fendoient la peau le long du dos. & l'enlevoient adroitement sans la déchirer ; comme ils décharnoient ensuite les os sans toucher les nerfs, la charpente demeuroit entiere : après avoir féché les os au foleil, ils les remettoient dans la peau, qu'ils préservoient de la corruption, & qu'ils tenoient humide avec de l'huile: on remplissoit de sable fin les intervalles; on recousoit la peau, & on portoit, au lieu de la fépulture, le corps préparé de cette maniere. Lorsque la chair étoit entierement seche, on la mettoit aux pieds du cadavre dans un panier, & des prêtres gardoient le tombeau (1).

Les Indiens des bords de l'Orenoque laissent pourrir les cadavres de leurs chefs, & dès que les chairs sont consumés, ils ornent le squelette de joyaux & de plumes de diverses couleurs, & ils le suspendent dans une cabane (2).

⁽¹⁾ Rel. de la Virginie, & Lafiteau.

⁽²⁾ Voyage de Raleigh.

308 LIVRE DIX-HUITIEME.

Les insulaires des Canaries plaçoient les cadavres de leurs chess debout dans une grande caverne, & on leur mettoit un sceptre à la main(1), &c. Duret dit qu'il en a vu trois cents, dont la peau étoit seche comme du parchemin.

Quant aux hommes vulgaires, on est embarrassé de cette multitude de cadavres qui empoisonnent la contrée: il paroît que l'esprit des peuples a fait de longues recherches sur la maniere dont on pourroit s'en débarrasser; mais malheureusement leurs découvertes, relatives à un pays particulier, ne sont d'aucune utilité pour le reste de la terre.

Maniere La nature du climat, la position & l'étendue de disposer du pays, ainsi que beaucoup d'autres circonstanqui ne con- ces, influent sur les sépultures; & il y en a un viennent qu'à de per grand nombre qui ne conviennent qu'à de petites tites peu- peuplades.

Les Troglodites replioient la tête d'un mort entre ses jambes, & ils le lioient avec des branches d'aube-épine: on exposoit le corps sur une colline, & on lui jettoit des pierres en riant jusqu'à ce qu'on ne le vît plus (2).

plades.

⁽¹⁾ Voyage de Nichols.

⁽²⁾ Diod. de Sic. 1. 3. ch. 17.

FUNERAILLES, SEPULTURES. 309

Les Hottentots replient aussi les jambes vers la tête; & après l'avoir enveloppé de peaux comme un sœtus, ils le trasnent dans des sentes de rocher, ou dans des tanieres de bêtes sauvages (1).

Les Tartares Kiergesses choisissent un arbre, auquel on les suspend après leur mort, & les Goths pendoient jadis les corps de leurs princes à des chênes.

Les habitans des isles du roi George enferment d'abord les cadavres dans des caisses; & ils en tirent ensuite les ossemens qu'ils attachent à des arbres, avec des noix de cocos & d'autres provisions (2).

Les Indiens des côtes du Chili n'enterrent point leurs morts; ils se contentent de les placer sur des échasauds élevés de six pieds, en leur donnant l'attitude d'un ensant dans le ventre de sa mere (3).

Les Otahitiens suivent le même usage; mais ils enterrent les ossemens, lorsque les cadavres tombent en pourriture (4).

⁽¹⁾ Kolben.

⁽²⁾ Voyage du Commodore Biron.

⁽³⁾ Suppl. au Voyage d'Anson.

⁽⁴⁾ Voyage de Cook.

310 LIVEE DIX-HUITIEME.

Les anciens habitans de la Colchide couvroient les morts de peaux, & ils les suspendoient en l'air avec des chaînes (1).

Plusieurs Negres & en particulier les Serreres; enterrent les morts dans des huttes rondes; pareilles à leurs propres habitations: ces cabanes sont entourées de roseaux, qu'on enduit de terre détrempée. Les cimetieres ressemblent à un second village, & même ces maisons des morts sont en plus grand nombre que les maisons des vivans (2).

Cependant les cadavres infectoient les vivans, on chercha des moyens de prévenir la corruption; & la tendresse & le respect qu'on avoit pour les morts surent dès-lors subordonnés au besoin : la superstition dénatura dans la suite & corrompit les usages.

Les insulaires de la Taprobane laissoient les morts sur le rivage après le reflux, afin que le

⁽¹⁾ Voyez Elien & Apollon. de Rhodes.

⁽²⁾ Voyage de Brue. La barbarie des Negres est inconcevable, & cette habitude de faire des villages de mort à côté des maisons des vivans, se retrouve sur presque toute la côte. Les grandes peuplades la conservent sort tard, & l'on ne peut douter que l'insection des cadavres n'entretienne l'épidémie qui y regne si souvent.

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 311 flot vint les couvrir de sable & leur élever un tombeau (1).

Les Ethiopiens Ictyophages se contentoient de les exposer au reslux, qui les emportoit en pleine mer (2).

Les Péoniens les jettoient dans des étangs (3).

D'autres peuples eurent de la répugnance à se séparer des morts pour toujours, & malgré leur embarras & malgré le voisinage de l'Océan, ils n'adopterent point cette sépulture.

Les insulaires des Baléares les mettoient dans des urnes, & ils leur cassoient les membres à coups de massue, pour les y faire entrer plus aisément; ils les couvroient ensuite d'un grand tas de pierres (4).

Les peuples de Chio les piloient dans un mortier, & jettoient les cendres au vent.

Nos barbares ancêtres inventerent une maniere de disposer des morts qui est très-dégoûtante: ils coupoient en morceaux; ils faisoient bouillir & saloient les cadavres (5). C'est ainsi

⁽¹⁾ Diod. de Sic. 1. 2. ch. 31.

⁽²⁾ Ibid.

⁽³⁾ Traité de l'Opinion, t. 6.

⁽⁴⁾ Diod. de Sic. 1. 5. ch. 14.

⁽⁵⁾ Jean Juvenal des Urfins.

312 Livre Dix-Huitiem E.

qu'on prépara celui d'Henri V, roi d'Angleterre; mort à Vincennes en 1422.

Ces expédiens, souvent impossibles, n'étoient pas d'ailleurs sans inconveniens; & l'on sit manger les corps par des animaux, asin que leur chair n'infectât point la contrée : ce que cette action a de révoltant & de barbare, n'arrêta pas les peuples; car, dans la nécessité, ils prennent les partis les plus violens.

Si on l'examine, on découvre aisément les rair sons qui les séduisirent; & l'on n'est point étonné de l'étendue de cette coutume.

Sans citer toutes les nations qui l'ont suivi, on rapportera les principales dissérences qu'on y apperçoit.

Les Kamtchadales jettent leurs morts aux chiens: comme ils ont oublié l'esprit de cet usage, ils disent que ceux qui sont ainsi dévorés, auront de très-bons chiens dans l'autre monde. & que les esprits malins exigent cette sépulture (1).

Les Hircaniens entretenoient des meutes, qui dévoroient tous les cadavres (2).

⁽¹⁾ Hist. du Kamtchatka.

⁽²⁾ Cic. Tuscul. quæft.

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 313

Si l'on en croit des Historiens, les Médes qui nourrissoient des chiens de la plus grosse race, leur livroient un malade, lors même qu'il n'étoit encore qu'à l'agonie: ils avoient honte de mourir dans un lit, ou d'être déposé en terre (1).

On a dit au Livre de la guerre, qu'on leur donnoit aussi à manger les corps des ennemis tués sur un champ de bataille.

Les Néorites, peuples de l'Inde, abandonnoient le corps aux animaux carnassiers: les parens le portoient dans un bois, & après l'avoir mis nud, ils le laissoient en proie aux animaux de la forêt (2).

En Perse, on les plaçoit au haut d'une tour; & ils étoient mangés par les oiseaux : un prêtre les y déposoit, en disant : » Notre frere, durant sa vie, étoit composée de quatre élémens; à présent qu'il est mort, que chacun reprenne ce qui lui appartient; que la terre retourne à la terre, l'air à l'air, l'eau à l'eau, & le seu au

⁽¹⁾ Bardesanes, apud Euseb. prapar. Evangel. 1. 6. Malgré la crédulité que doit inspirer cet Ouvrage, un pareil fait semble mal vu & mal présenté: on les étoussoit peut-être lorsqu'on désespéroit de leur guérison, & on les jettoit tout de suite aux chiens.

⁽²⁾ Diod. de Sice 1. 17. ch. 57.

314 LIVRE DIX-HUITIEME.

seu (1); & cet usage s'est si bien conservé, qu'il subsiste encore aujourd'hui.

Quand un Parsis est mort, on le porte à la campagne, & on attire un chien vers le corps avec du pain; si l'animal monte dessus, & lui arrache ce morceau de pain de la bouche, c'est une marque assurée du bonheur du désunt; mais si le chien n'en approche pas, on désespere de sa félicité; on livre ensuite le corps aux vautours, & on va voir lequel des yeux ils mangent le premier, pour en conjecturer de nouveau s'il est heureux (2).

En d'autres cantons de la Perse, les cimetieres ressemblent aux nôtres: on fait une sosse, & on éleve au-dessus une grille: on y place le mort; il sert de pâture aux oiseaux de proie, & les os tombent d'eux-mêmes dans la sosse (3).

Toutes ces manieres de disposer des morts n'étoient pas sans inconvéniens; ensin, on les brûla.

La plupart des nations de l'antiquité (4)

⁽¹⁾ Lord's Rel. of the Perfees. Hyde, de Rel. veter. Perf.

⁽²⁾ Voyage d'Ovington, t. 2.

⁽³⁾ Voyage de Mandeslo.

⁽⁴⁾ Il faut remarquer qu'on enterroit les enfans qui n'avoient pas quarante jours, & ailleurs on ne les brûloit que lorsqu'ils avoient des dents. Pline, 1. 7. ch. 16.

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 315 adopterent cette coutume, & il y a dix-neuf cents ans qu'on la suivoit dans les Gaules & dans la plus grande partie de l'Europe; il a fallu l'abolir, parce que les arts, la population, les défrichemens & le luxe, ont déraciné les forêts, & il n'y a plus assez de bois.

Des nations de l'Orient, & en particulier les tartares Mongols, les habitans du Malabar & quelques Siamois, les brûlent encore : à Ceylan, on n'accorde cet honneur qu'aux personnes de qualité (1).

Cette maniere de disposer des morts est, sans doute, présérable aux autres, quoiqu'elle répugne d'abord à la sensibilité; cependant il n'est pas possible de l'employer par-tout.

L'enterrement est la méthode la plus naturelle & la plus simple, & c'est aussi la plus commune : mais dans les grandes nations & dans les grandes villes, cette multitude de morts entassés infecte l'air & engendre des épidémies, & l'on cherche à diminuer ces sunestes effets.

Les Babyloniens enterroient les corps dans du miel & de la cire (2). A Siam, pour que les

⁽¹⁾ Rel. de Knox.

⁽²⁾ Hérod. l. 1. Strabon, 1. 16.

316 LIVRE DIX-HUITIEME.

intestins n'exhalent pas une odeur insecte, on les consume avec du mercure qu'on verse dans la bouche (1). Les Indiens de l'isle Espagnole (2) vuidoient soigneusement le corps & le séchoient au seu.

Platon nous a conservé une loi d'Egypte, qui désendoit d'enterrer par-tout où un arbre pouvoit croître.

En voici une autre de Théodoric: » Celui qui enterrera dans la ville de Rome, sera dépouillé de la quatrieme partie de ses biens, s'il en a; & s'il n'en a point, il sera battu de verges & chassé (3).

Ces fépultures varient suivant les dissérens lieux, & l'on sait quelle doit être l'influence de la superstition.

Des sauvages de l'Amérique septentrionale croyent que les hommes ont deux ames: l'une va se transformer en tourterelle dans un autre pays; la seconde ne quitte jamais les corps, & ne sort de l'un que pour entrer dans un autre: ils enterrent les petits ensans sur

⁽¹⁾ Rel. de Tachard.

⁽²⁾ Hist. de Saint Domingue.

⁽³⁾ Ch. 3. Theod. regis edicti in Codice legum anti-

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 317
le bord des grands chemins, afin que les femmes
en passant recueillent leurs ames, qui n'ont pas
joui long-tems de la vie, & qui sont empressées
d'en recommencer une nouvelle (1).

Au Chaco, on enterre les morts au lieu même où ils expirent; on place un javelot sur la fosse, & on y attache le crâne d'un ennemi & sur-tout d'un Espagnol: on ne passe plus dans cet endroit, jusqu'à ce que le mort soit entierement oublié (2).

A Ceylan, les morts de basse extraction sont jettés dans des creux au milieu des bois (3).

Les Coréliens ne les enterrent que pendant le printems & l'automne; on dépose sous une hutte de chaume ceux qui meurent en été & en hyver, pour attendre le tems de la sépulture (4).

Parmi les Negres, les uns les placent nuds dans la fosse (5); les autres ramenent les talons sous les fesses, de sorte que le cadavre ressemble à une boule (6). Les bieres, aux

⁽¹⁾ Voyages de l'Escarbot & de Champlain.

⁽²⁾ Hift. du Paraguay.

⁽³⁾ Rel. de Knox.

⁽⁴⁾ Rei. d'Hamel

⁽⁵⁾ Prevôt, t. 3.

⁽⁶⁾ Voyage de Loyer.

318 LIVRE DIX-HUITIEME.

environs du Cap des Trois pointes, n'ont que quatre pieds de long: on plie le corps en deux, & souvent on lui coupe la tête (1). Au royaume de Golconde, on ensevelit les morts les jambes croisées, dans la posture où ils s'asseyent (2).

Les Danois déposoient autresois, dans la calle des vaisseaux, les hommes qui se distinguoient par de grandes actions.

Le peuple du Pégu fait les funérailles d'un Talapoin; il brûle son corps & jette ses cendres dans la riviere: on enterre ses os au pied de l'arbre sous lequel il se couchoit pendant sa vie (3).

Les Chinois de Batavia n'enterrent jamais deux cadavres dans le même endroit; & les cimetieres des environs de cette ville occupent un espace immense: comme ils craignent que les cendres ne se mêlent avec la terre, ils entourent le corps d'une biere formée d'un tronc d'arbre, creusé comme un canot, & ils enduisent l'extérieur d'une couche d'un mortier, appellé Chinam, qui devient aussi dur que de la pierre (4).

⁽¹⁾ Barbot.

⁽²⁾ Rel. de Metholde.

⁽³⁾ Voyage de Sheldon.

⁽⁴⁾ Voyage de Cook.

UNERAILLES, SEPULTURES. 319

L'infection cependant n'épouvanta pas des républicains. Lycurgue ordonna, par une loi, d'enterrer les cadavres dans la ville de Lacédémone; il vouloit accoutumer les Spartiates à honorer les défunts, & à ne pas craindre la mort (1).

Un oracle prédit aux Tarentins que la république deviendroit plus florissante, si una cum pluribus habitarent; & ils en conclurent qu'il ne falloit point sortir les morts de la ville (2).

Comme les prêtres percevoient un droit sur les sépultures, on imagina d'enterrer dans les églises les personnes riches. La vanité dédaignoit encore le vulgaire après la mort; & pour n'être pas consondu dans les cimetieres du peuple; on paya cherement le droit d'insecter les temples. Ensin, la piété elle-même concourut à cet abus: on pensa que les morts seroient plus soulagés par les prieres des vivans, & les vivans eurent plus de consolation d'aller, au pied des autels, pleurer sur la tombe des morts.

Les églises furent bientôt des cloaques insects; & cet abus est difficile à déraciner, parce que les

⁽¹⁾ Plutarque.

⁽²⁾ P. Victor, 1. 2. Var. Lect.

320 LIVRE DIX-HUITIEME

préjugés le lient à la religion. Le Danemarck, la Russie & le Milanès ont déjà désendu d'enterrer dans les villes: en 1765, le Parlement de Paris sit inutilement la même désense: un sage archevêque vient d'interdire ces sépultures à son diocèse; sa prohibition a d'abord rencontré beaucoup d'obstacles, mais on espere que tout le royaume imitera bientôt son exemple.

Tel est l'ordre des sociétés, que la sensibilité & l'attachement s'opposent aux meilleurs projets : il seroit utile de reléguer les morts dans des cantons éloignés des villes & des villages, & même de les traîner à la mer; mais îl faut des précautions pour les arracher à la tendresse qui s'en em-

pare.

Il sera toujours difficile de tirer du milieu de la soule les corps qui meurent & s'y pourrissent journellement. Parmi les différentes manieres d'enterrer qu'on vient de voir, il n'y en a point qui nous convienne mieux que celle que l'on suit : il suffiroit de la persectionner & de concentrer dans la terre les exhalaisons putrides des cadavres, & il ne seroit peut - être pas difficile d'imaginer un ciment ou mortier qui produiroit cet effet (1).

⁽¹⁾ Tel que celui des Chinois de Batavia.

FUNERAILLES, SEPULTURES. 321

Ce chapitre ne renferme que les manieres générales de disposer des morts; il y en a de particulieres dont on ne parle point. Ainsi Myceris, roi d'Égypte, sit construire en bois doré une vache dont l'intérieur étoit creux, & il, y mit le corps de sa fille qu'il aimoit tendrement (1); & les soldats d'Alaric détournerent un fleuve sur le tombeau de ce prince, asin de le dérober à la vengeance des Romains.

(1) Hérodote,



Tome III.

X

CHAPITRE III.

Deuil. Manieres de le porter; pleureurs, pleureufes, &c.

Les Sauvages se livrent aux derniers transports de la douleur; ils se mutilent; ils se sont des blessures; &, après ces momens de serveur, ils ne manqueroient pas de s'en repentir, si cette solie ne devenoit un usage.

Ces extravagances inspirent encore de l'intérêt.
Une semme veut donner à son mari des preuves
d'attachement, elle affronte la douleur; elle se
mutile; elle verse son sang, & en blâmant son
erreur, il saut admirer son zèle.

L'affectation de se déchirer le corps, n'annonce pas toujours de la sensibilité & de la douleur, & souvent elle ne prouve que la sérocité. L'ame des barbares est rarement émue; elle est dure & sermée au sentiment; & leurs démonstrations de tendresse n'en sont que plus exagérées. On peut voir au Livre septieme, combien de peuples se coupent alors les doigts.

Les Otahitiens en deuil, & sur-tout les femmes, s'ensoncent à plusieurs reprises la dent d'un FUNERAILLES, SEPULTURES. 323 goulu de mer dans la tête; ils reçoivent leur fang sur des morceaux d'étosses qu'ils jettent auprès de la biere; & ils recommencent tout-àcoup ces blessures long-tems après que le deuil est fini (1).

Les Zélandois ont de larges cicatrices sur les bras, les cuisses, la poirrine & les joues; & à peine, dit le Capitaine Cook, en trouve-t-on un seul de l'un ou de l'autre sexe, qui ne porte ces vestiges de douleur (2). Les insulaires d'Amsterdam se coupent des morceaux de chair sur les joues (3).

Les progrès de la société détruisent ordinairement ces coutumes, mais des peuples guerriers les conservent par politique & d'autres par préjugés. On rend des honneurs sunebres aux Negres de Bissao qui périssent dans les combats, & des semmes s'arrachent les chèveux au son du tambour, & se déchirent la peau (4). A la mort d'Attila, les Huns couperent la moitié de leurs cheveux, & tirerent du sang de leur visage,

⁽¹⁾ Voyage de Cook.

⁽²⁾ Ibid.

⁽³⁾ Second Voyage de Cook.

⁽⁴⁾ Voyage de Brue.

324 LIVER DIX-HUITIEME

afin de mieux honorer un guerrier fameux par tant de victoires (1).

Lorsqu'on porte un Circassien en terre, ses parens hurlent d'une maniere épouvantable; ils se coupent le visage & d'autres parties du corps avec des cailloux tranchans.

Solon ne désendit aux Athéniens de s'égratigner le visage qu'aux enterremens des morts qui

ne seroient pas leurs parens (2).

Ces marques d'affliction sont trop violentes pour être durables; & les hommes soibles ou dégoûtés des mutilations & des blessures, imaginent d'autres amputations; car il saut bien témoigner sa douleur par quelque chose d'extraordinaire.

Les insulaires de Mindanao se rasent la barbe & les sourcils dans les tems de deuil (3).

Les Géorgiens qui respectent leur barbe, comme tous les Musulmans, font le même sacrifice.

Les Tonquinois se coupent les cheveux jusqu'aux épaules, & les Athéniens, vaincus par les

⁽¹⁾ Hist. anc. des peuples de l'Europe.

⁽²⁾ Plut. in vita Solon. Cic. de Legibus.

⁽³⁾ Gemelli Carreri. Plusieurs autres peuples suivens

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 325 Spartiates, ne permirent aux sujets de la république de nourrir les leurs qu'après avoir effacé la honte de cette désaite (1).

On remarque de la diversité dans cet usage, & on coupe, ou on laisse croître les cheveux, suivant qu'on les porte, ou qu'on ne les porte pas dans un autre tems: car Hérodote cite des nations qui ne coupoient ni leur barbe, ni leurs cheveux en signe de deuil; & après la mort de Jean II, roi de Portugal, on ne porta que des habits de bure, & l'on ne put se raser à Lisbonne pendant six mois.

Les Spartiates, qui portoient les cheveux courts, les laisserent croître en signe de joie, après la victoire dont on a parlé tout à l'heure (2).

Quelques Grecs suivoient une autre coutume; dont le scholiaste d'Euripide nous apprend la raison. Les hommes, en deuil, nourrissoient leur chevelure, & les semmes la rasoient. Une armée Athénienne sut massacrée à Ægine, & il n'en resta qu'un soldat qui vint annoncer cette trisse nouvelle: les semmes de désespoir

⁽¹⁾ Hérodote, l. 1.

⁽²⁾ C'est d'après l'un de ces principes qu'on rasoit à Rome les esclaves qu'on affranchissoit.

326 Livre Dix-Huitieme.

le tuerent avec les épingles de leurs cheveux; & un décret du sénat leur désendit de porter à l'avenir des épingles & des cheveux pendant le deuil.

Il paroît cependant que les hommes jouisfoient de leur autorité, & qu'ils sacrificient la chevelure des semmes pour conserver la leur. Suétone (1) rapporte qu'à la mort de Germanicus, de petits rois tributaires raserent la tête de leurs semmes, asin de montrer une plus grande douleur.

Il fut impossible de s'arrêter: Des peuples, & entr'autres les Perses, à la mort de Masssius leur général (2), couperent les crins des chevaux. Alexandre l'ordonna, par un édit, à la mort d'Ephestion; & même les Grecs, dans les deuils solemnels, tondoient plusieurs espèces d'animaux, afin que tout portât l'empreinte de la douleur (3).

Bientôt on porta le deuil des animaux, comme celui des hommes, & on se rasa: on parle ailleurs des obseques qu'on fait à des chevaux.

(a) Coll awares I've de des exincions

⁽¹⁾ Dans la vie de Caligula.

⁽²⁾ Plut.

⁽³⁾ Archaologia graca, 1. 4. cap. 5.

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 327

Apis (1), & la famille où il mouroit un chat se rasolt tout le corps, sans en excepter les sourcils (2). Crassus ne rougit point de s'habiller en noir, & de pleurer une murene qui mourut dans son vivier (3).

Peurà peu la douleur devient raisonnable, ou du moins elle n'a plus rien de cruel. Des sauvages se contentent de se mettre nuds & de pous ser des sanglots.

A la mort d'un grand de Juida, son fils passe communément un an sans approcher de la maison qu'il habitoit; &, pendant cet intervalle, il n'a pour vêtement qu'un pagne de natte (4). Les Mingréliens en deuil ôtent leurs habits, & ils sont nuds jusqu'à la ceinture.

Les Syriens se cachoient plusieurs jours dans des antres ou des lieux obscurs, pour y pleurer sans être interrompu.

En Egypte, on se couvroit la tête & le visage de boue; & afin de donner à tout un appareil lugubre, s'il survenoit à Carthage une

⁽¹⁾ Plut. & Pline, 1. 8.

⁽²⁾ Diod. de Sic. 1. 1.

⁽³⁾ Macrob. 1. 3. Saturn. cap. 15.

⁽⁴⁾ Voyage de Desmarchais.

calamité publique, on tendoit en noir les murs de la ville (1).

Il sembla qu'on dut oublier jusqu'aux besoins du corps. Dans le pays de Quojas, on jeune dix jours à la mort d'un simple particulier, & trente pour le roi, ou pour un grand de l'état : on jure de ne point manger de riz pendant cet espace de tems, de ne pas boire plus de liqueur que n'en contient un petit vase, qu'on a soin de montrer, & de ne pas approcher des semmes (2).

Les extravagances naquirent en foule. Les Juiss montoient sur les toits des maisons, pour donner un plus libre essor à leur douleur (3).

Une Ostiake, qui a perdu son mari, taille promptement une idole qu'elle habille des vêtemens du désunt: elle la couche une année entiere avec elle, & la place le jour devant ses yeux, asin de s'exciter à pleurer. Quand le deuil est fini, l'idole est reléguée dans un coin, jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour une autre cérémonie (4).

⁽¹⁾ Hendreich.

⁽²⁾ Prevot, t. 3.

⁽³⁾ Ifaie, chap. 22,

⁽⁴⁾ Rel. de Muller,

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 329

Chez presque tous les peuples policés ou sauvages, on employe des pleureurs à gages, & surtout des semmes; & cet usage, ridicule en luimême, répand un air de deuil sur le convoi, & nourrit la douleur.

Les féroces insulaires des Larrons louent dans les funérailles beaucoup de pleureuses (1).

En plusieurs cantons de l'Afrique, & sur-tout chez les Geres, les semmes du voisinage s'alsemblent dans la maison du mort, & si le nombre n'est pas assez grand, on en prend d'autres à
gages: elles poussent des gémissemens & des
soupirs en cadence, & elles versent des larmes:
on leur sert par intervalles de l'eau-de vie & du
vin de palmier, & elles recommencent leurs simagrées, dès qu'il survient quelqu'un (2).

Ces simagrées s'accroissent à mesure que la senfibilité diminue, & il y a des grandes nations où la police se mêle du deuil.

A la mort d'un Coréen, ses fils portent le deuil pendant trois ans ; ils ne peuvent alors exercer aucun emploi, & on les oblige d'abandonner leur charge. La loi ne permet pas de

anomical checkies (a.)

⁽¹⁾ Voyage de Mindana.

⁽²⁾ Voyage de Brue.

330 LIVER DIX-HUITIEME.

coucher avec sa semme, & les ensans qui naissoient sont déclarés bâtards: ils sont revêtus d'un cilice & d'une longue robe de chanvre, & ils entourent leurs chapeaux d'une corde, au lieu de crêpe; ils ne sortent pas sans bâton, & comme ils ne se lavent point, on les prendroit pour des mulâtres (1).

Au Tonquin, le fils aîné porte trois ans & trois mois le deuil de son pere : il n'a qu'un habit couleur de cendre & un bonnet de paille ; il n'habite point son logement ordinaire, & il couche à terre sur des nattes. L'abstinence qu'on lui impose est rigoureuse, & s'il manquoit à ces lois séveres, on le priveroit de la succession (2).

On abdique aussi ses charges à la Chine, & on châtie rigoureusement les époux, si la semme devient enceinte pendant le deuil, qui est de trois ans (3).

L'homme se lasse de gémir ou de pleurer, & il est naturellement joyeux & serein: la douleur s'affoiblit d'ailleurs d'elle-même; la raison vient

deministration follows applicable again

⁽¹⁾ Rel. d'Hamel.

⁽²⁾ Rel. de Baron.

⁽³⁾ Voyage de Navarette & Duhalde.

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 331 la calmer, & l'on tâche d'oublier les pertes que l'on a faites.

Chez les Eskimaux, les meres ne pleurent leurs enfans que vingt jours; les voisins envoyent ensuite un présent au pere, qui donne un sestin (1).

Quelques Indiens de l'Amérique septentrionale écartoient de leurs yeux tout ce qui avoit servi à l'usage du mort : ils s'abstencient de prononcer son nom, & ceux qui s'appelloient de la même maniere en prenoient un autre; c'étoit un outrage de dire à ces Sauvages, ton pere est mort; un mari ne pleuroit jamais sa femme, parce que les larmes ne conviennent point aux hommes (2).

La douleur détache de la terre & donne de l'indifférence pour ce qui se passe dans le monde : ces dispositions ne conviennent point aux chess des états; on essaye d'éteindre la sensibilité, & l'on punit ceux qui ne veulent pas s'endurcir.

Voici tout le deuil des Algériens: on n'allume pas de feu dans la maison du mort durant trois jours; les semmes se couvrent une semaine d'un

⁽¹⁾ Hist, de la nouvelle France,

⁽²⁾ Lafiteau.

332 LIVRE DIX-HUITIEME.

voile noir, & les hommes ne se rasent point pendant un mois (1).

Lycurgue défendit les pleurs & les gémissemens dans les funérailles; comme il vouloit forcer les Spartiates à la constance, il établit une peine sévere contre celui qui poussoit un cri en public; il fixa la durée du deuil à onze jours, & le douzieme, on reprenoit les habits ordinaires.

Un légissateur des Lyciens ordonna de se vêtir d'habits de semmes, si l'on vouloit pleurer ou porter le deuil; il croyoit que l'affliction ne convient qu'à des caractères efféminés (2): son peuple, en effet, ainsi que celui de Coos, no témoignoit sa douleur dans les sunérailles que par des sessions (3).

Numa borna à dix mois le terme du plus long deuil, & il désendit de pleurer les ensans qui mouroient avant trois ans (4).

Les Albaniens persectionnerent cette politique; c'étoit un crime de prendre soin des morts, ou même d'en parler (5).

⁽¹⁾ Voyages de Shaw, t. 1. Tassy, 1. 2. ch. 5. Mar-

⁽²⁾ Plut. Confol. ad Apollonium. Meursius, de Funere,

⁽³⁾ Heraclides, in Ponticis.

⁽⁴⁾ Plutarque.

⁽⁵⁾ Strabon.

FUNERAILLES, SÉPULTURES. 333.

Pour mieux inspirer le mépris de la mort, on établit des réjouissances autour des tombéaux. Les Japonois célébrent une grande sête sur la cendre de leurs parens; & ils les invitent à un festin qui dure trois nuits: Sarris sut témoin, en 1613, de ces cérémonies.

La danse est prise indifféremment pour un signe de douleur ou de joie; &, en effet, il y a des danses lugubres, comme celle des Madagascariens & de David.

Les couleurs du deuil ne sont pas par-tout les mêmes: le noir, chez les Japonois, est la couleur de la joie, & le blanc celle de l'affliction (1); & au royaume de Pégu, c'est le jaune.

Enfin, ceci dépend des conventions, & tout devient une marque de deuil, lorsque l'usage est reçu: les insulaires de Madagascar, dans le tems d'affliction, se peignent le visage de blanc, de noir & de jaune (2).

A la fin des funérailles, les Hottentots sacrifient une brebis, l'héritier du mort suspend à son coude la coësse du ventre, & il la porte jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture (3).

⁽¹⁾ Lettres du P. Charlevoix.

⁽²⁾ Drury's history Flacourt,

⁽³⁾ Kolben.

CHAPITRE IV.

Respect pour les morts.

QUOIQUE les Arabes Nabatéens dédaignaffent les cadavres, & qu'ils enterrassent leurs rois dans du sumier (1), les premières peuplades ont ordinairement du respect pour les morts, & la piété & la tendresse concourent à les rendre sacrés.

La profanation d'un cimetiere étoit la plus grande de toutes les injures chez les Indiens de l'Amérique septentrionale (2).

La honte de laisser enlever par l'ennemi les blessés & les morts, causa plusieurs sois la défaite des Tascalans: ils ne craignoient pas de rompre leurs rangs & de s'exposer au seu des Espagnols pour en prendre soin.

Les peuples de l'antiquité lierent par la fuite ce respect à la religion, & l'on ne pouvoit y manquer sans être sacriléges.

Cette extrême vénération passa chez les bar-

⁽¹⁾ Hérodote & Strabon.

⁽²⁾ Voyages de l'Escarbot & de Champlain.

FUNÉRAILLES, SÉPULTURES. 335 bares: » Si quelqu'un, dit la loi des Bavarois (t), en tirant sur des oiseaux de proie, qui dévorent un cadavre, blesse le cadavre, il payera douze écus. «

Elle enfanta même des lois très-injustes; car Solon défendit de dire aucun mal des morts (2); comme s'il ne falloit pas slétrir ou juger les mauvaises actions des coupables.

On conserva bientôt comme des reliques les os de quelques mortels. Si l'on en croit Pinto; il vit, au palais du Calaminham, des tablettes d'ébene, incrustées d'yvoire, & remplies de têtes humaines, & on lui apprit que c'étoient celles des grands hommes de la nation.

Mais la moindre idée bisarre suffit pour détruire ces hommages. Les anciens Danois croyoient beaucoup aux revenans, & se battoient contre les spectres. On les prenoit pour des morts qui venoient tourmenter les vivans; & il y avoit plusieurs manieres de s'en délivrer. On coupoit la tête des cadavres; on l'appliquoit sur leurs parties naturelles, & on les empaloit ensuite: souvent-on les déterroit, afin de les brûler & de jetter les cendres à la mer, &c.

⁽¹⁾ Legis Bawariorum, tit. 18.

⁽²⁾ Plutarque.

336 LIVEB DIX-HUITIBME

Enfin, on crut que l'attouchement d'un cadavre souilloit. Les Parsis ensevelissent, avec le
mort, la terre sur laquelle il a rendu l'ame: s'il
leur arrive de toucher aux os d'une bête morte,
ils sont obligés de jetter leurs habits, de se purisser & de saire une pénitence de neuf jours; &;
pendant cet intervalle, ni les semmes, ni les enfans n'osent les approcher (1).

D'autres idées affermirent ce préjugé, & l'on établit des réglemens; autrefois pour consacrer une église où l'on enterroit des morts, il falloit enlever les cadavres & la purifier, & même abattre la charpente & les murs, & la reconstruire de nouveau (2).

les speciees. On les prophet des mores quistannes en les mores quistannes en commence ces vivins ; & il y avois plue

ficines manieres de s'en delivret. On coupoir laters

Nota. Il y a dans cet Ouvrage, quelques fautes d'impression, & des mots pris les uns pour les autres, qu'on ne corrige point.

e is I wariofun, til 18.

⁽r) Rel. de Mandello. on to I zegemmed sed or

⁽²⁾ Lib. 5°. Capitul, Caroli & Ludovici imperate